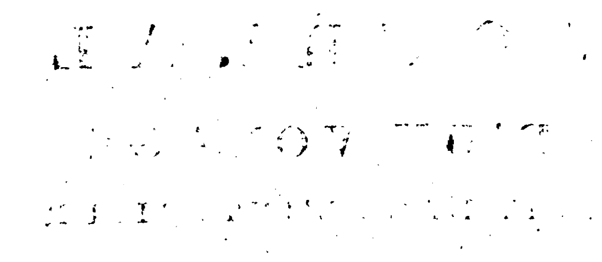


JOURNAL

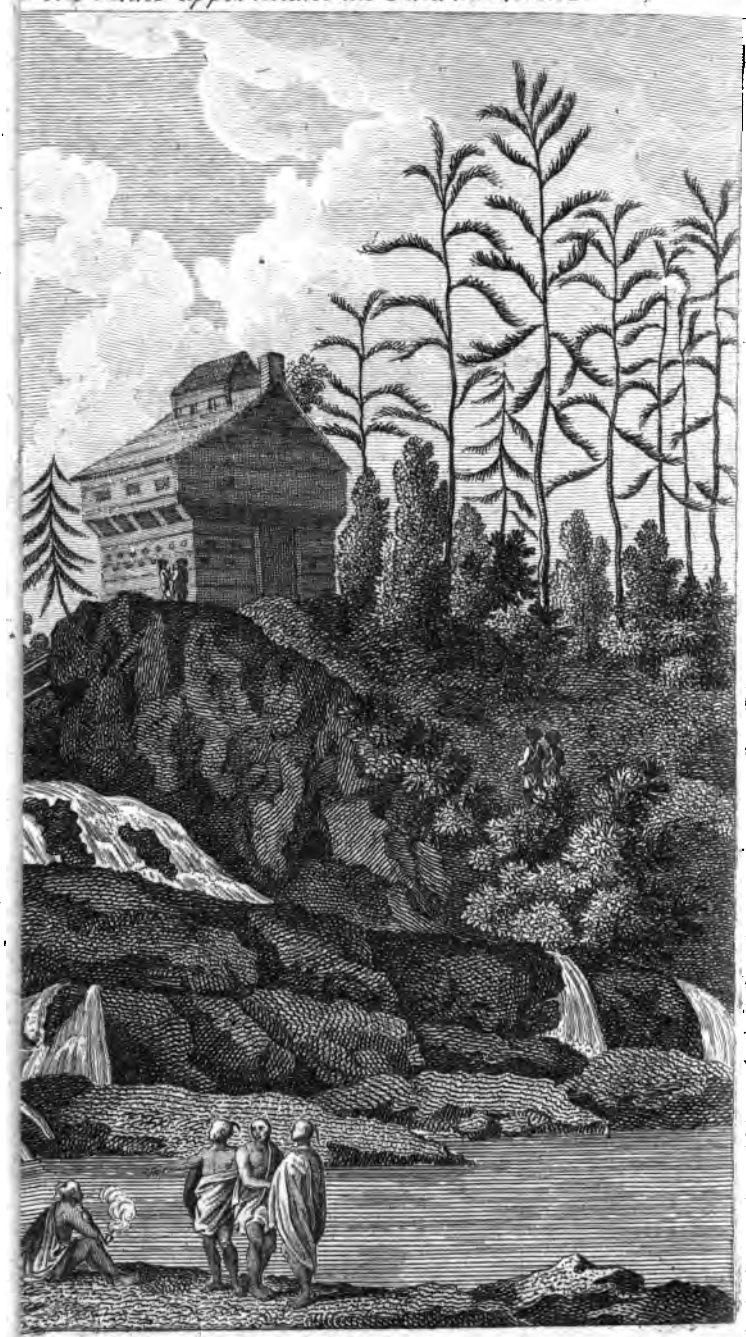
D'UN VOYAGE

FAIT DANS L'INTERIEUR

DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.



Fort Anne appartenant au General Skeene ?



... de l'Armée Burgoyne ?

JOURNAL

D'UN VOYAGE

FAIT DANS L'INTÉRIEUR

DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Ouvrage dans lequel on donne des détails précieux sur l'insurrection des Anglo-Américains, et sur la chute désastreuse de leur papier-monnoie

Traduit de l'Anglois et enrichi de notes par M. Noël ancien Professeur de belles-lettres au College de Louis-le-grand.

avec carte & figures.

TOME SECOND.

A PARIS.

Chez LA VILLETTE, Libraire, rue du Battoir, N°. 8.

1793.





VOYAGE
DANS LA PARTIE INTÉRIEURE DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

LETTRE XLII.

Cambridge, dans la nouvelle Angleterre.
17 *Novembre* 1777.

MON CHER AMI,

Après une campagne glorieuse, un conquérant se fait un plaisir de rendre hommage à la conduite et à la valeur des vaincus; l'approbation de son propre cœur l'engage à respecter le courage, même dans un ennemi, et d'ailleurs son amour propre est agréablement flatté d'avoir triomphé d'un adversaire que sa résolution rendoit redoutable. C'est sans doute d'après ces motifs, que le général Gates voyant l'humiliation attachée à nos revers, et ne voulant en aucune façon en aggraver le poids

a retenu l'armée américaine dans son camp, pendant que nous livrions nos armes, afin qu'elle ne fut pas témoin de cette scène mortifiante pour nous.

Quelque malheureuse que soit notre situation, ce n'est pas le premier exemple d'une armée obligée de se rendre, témoin la capitulation de Closter-Hauven, si honteusement rompue; et si vous ouvrez l'histoire, vous trouverez, dans le siècle dernier, que l'armée commandée par le Duc de Saxe-Eisenack, considérablement affoiblie par les fatigues et les pertes de la campagne, fut obligée de se rendre au Maréchal de Créqui. Ce général accorda au Duc de Saxe-Eisenack, un passe-port conçu dans les termes les plus honnêtes, par lequel il lui permettoit de passer avec son armée par une route désignée, et défendoit à tout officier ou simple soldat de l'armée Françoise, de faire la moindre insulte au Duc ou à ses troupes, pendant leur retour en Allemagne.

Le général Gates a imité le Maréchal à cet égard. Car après que nous avons rendu nos armes, et que notre marche a été réglée, nous avons passé au milieu de

l'armée Américaine, sans que j'aie remarqué un seul regard d'insulte ou de mépris, et c'étoit une douce satisfaction pour nous de voir que l'antipathie, qu'on nous a si long-tems témoignée, avoit fait place au traitement que prescrivent les maximes de la guerre, c'est-à-dire une conduite pleine de politesse, sans que l'ennemi prisonnier eût à se plaindre de l'insolence des vainqueurs.

Le défaut d'une communication immédiate, exacte et régulière avec l'armée du Midi, a causé tous nos malheurs. Le triste succès de notre expédition, prouve la nécessité de s'en reposer sur un général du plan d'une campagne, et de laisser à sa prudence le soin de corriger les événemens, en changeant à son gré le théâtre ou la nature de la guerre. Si les ordres de notre commandant eussent été généraux et non-absolus, au point de n'admettre aucune variation, comme nous l'avons appris le matin du jour de notre capitulation, il ne se seroit pas trouvé dans la nécessité d'engager l'armée du Roi, dans une entreprise hasardeuse, parce qu'il auroit pu repasser la rivière d'Hudson, et se remettre sur la défensive.

Les hommes ne sont que trop disposés à juger sur ce qu'ils imaginent devoir arriver, et se font des plans auxquels les circonstances apportent des changemens incalculables. Personne ne doutera en Angleterre, qu'étant maîtres de Ticondéroga, et n'ayant que vingt-cinq milles à faire pour atteindre Albany, il ne nous ait été facile d'y réussir, et l'on ne réfléchira pas aux délais et aux obstacles que nous avons rencontrés. Ces espérances exaltées et l'attente de la Nation ont du vous rendre plus d'une fois témoin de ces jugemens précipités.

Notre funeste catastrophe doit servir de leçon aux autres Ministres, quand ils auront des instructions à donner à un général. Le plan de cette expédition paroît avoir été tracé par des gens, qui, assis dans leur cabinet, avec une carte sous les yeux, ont la ridicule prétention d'exiger que les mouvemens d'une armée suivent la rapidité de leurs idées; et qui non contens de diriger les opérations générales, veulent régler jusqu'aux moindres détails d'une expédition, dans de vastes déserts, et à mille lieues de distance; sans laisser au général chargé de la conduite de cette armée, la faculté de

changer la nature de la guerre, suivant celle des circonstances.

L'armée étoit généralement persuadée que l'objet de notre expédition étoit d'effectuer une jonction avec celle aux ordres du général Howe, et par ce moyen de se rendre maître de la rivière d'Hudson, en coupant la communication entre les provinces du Nord et celles du Midi. D'après cela, vous pouvez juger quel fut notre étonnement d'apprendre que cette armée avoit pris la route de Philadelphie, et ce qui redoubloit encore cette surprise, c'est que nous ne pouvions concevoir comment une telle démarche pourroit faciliter ou effectuer une jonction.

Il est naturel de supposer, que quand deux armées veulent se réunir, celle du Nord doit avancer vers le Midi, et celle du Midi vers le Nord, ou, si elles doivent se joindre aux environs du point central où elles tendent, qu'elles doivent se mettre en marche, chacune dans sa direction, en même tems. Mais il semble que ceux qui, de Londres, règlent les opérations de nos armées sur ce continent, ont trouvé ces moyens trop simples et trop naturels,

ainsi ils ont envoyé l'armée de New-York plus avant au Sud, et celle de Canada, dans la même direction, de manière qu'elles auroient bien marché jusqu'au jour du jugement, sans jamais se rencontrer. Je crains que ceux qui sont à la tête des affaires, donnent une confiance aveugle à toute espèce d'information, et ne soient égarés par les instructions perfides d'hommes qui sont interressés à les tromper, et qui profitent également des calamités communes de l'Angleterre et de l'Amérique.

Le courage, la résolution et la patience de notre armée à supporter les fatigues de cette campagne en général, et plus particulièrement le malheur qui l'a terminée prouveront invinciblement combien sont peu fondées les inculpations des étrangers et sur-tout des François, qui prétendent que les Anglois ne sont pas propres aux travaux de la guerre, et qu'intrépides sur un champ de bataille, ils ne sont pas capables de supporter la fatigue, sans avoir les aisances de la vie.

Pendant toute la campagne, les soldats n'ont pas eu un morceau de pain; ils pétrissoient leur farine en gateaux qu'ils fai-

soient cuire sur une pierre devant le feu; rarement des liqueurs spiritueuses pour les ranimer après des jours d'une fatigue accablante passés à faire des abattis d'arbres dans les bois pour les campemens, à réparer des routes, à construire des chaussées, rarement des provisions fraîches, et toute chétive et misérable qu'est la ration d'un soldat, elle a été réduite à la moitié le trois d'octobre. Après l'action du dix-neuf septembre, nos troupes ont dormi toutes habillées, et après l'action du sept, elles n'avoient pas même une tente pour se mettre à l'abri des pluyes violentes et presque continuelles qui ont tombé depuis cette époque, jusqu'à la capitulation, sans avoir de liqueurs spiritueuses pour se réchauffer pendant cet espace de tems. Après notre arrivée à Saratoga, nous nous sommes vus privés d'eau, ressource si nécessaire à la santé et à la propreté des troupes, quoique nous fussions campés près d'un jolie ruisseau, on eût couru risque de perdre la vie, si l'on eut voulu s'en procurer pendant le jour, d'après le nombre des (1) Riflemen

(1) Ces Rifleman étoient des espèces de Chasseurs.

que l'ennemi avoit postés dans les arbres, et la nuit, on étoit sûr d'être fait prisonnier, si l'on eut fait la même tentative. Toute l'eau dont l'armée pouvoit faire usage, étoit celle d'une source bourbeuse, ou celle que l'on pouvoit retirer des trous pratiqués par les pieds des chevaux; par manière de luxe, et pour rendre leurs provisions plus supportables au goût, quand la pluye tomboit avec force, les soldats la recevoient dans leurs chapeaux et la mêloient avec leur farine.

Le sort des Officiers n'étoit pas plus heureux. Un grand nombre qui en étoit à leur première campagne, n'avoient, par cette raison, pas assez ménagé leur provision de liqueurs spiritueuses, comptant sur celles qui suivoient l'armée. C'est la seule fois de ma vie que j'ai trouvé l'argent de peu d'utilité; combien est vaine l'opinion qui le regarde comme essentiel au bonheur! Je n'étois pas le seul qui, tout trempé de pluye et grelottant de froid, eut donné une guinée pour avoir un seul verre de liqueur.

Un jour je me trouvai le plus heureux des hommes, d'entendre dire à mon domestique, qu'il venoit de rencontrer une femme qui avoit à sa disposition une demi-

pinte de Rum de la nouvelle Angleterre, mais qui ne vouloit pas la céder à moins d'une Guinée. Je me hatai de retourner sur mes pas, de peur qu'un autre ne lui en offrît davantage, ce qui n'eût pas manqué d'arriver. J'aurois payé le triple pour la moitié; car je craignois d'être surpris par la fièvre, portant continuellement des habits mouillés, et exposé jour et nuit à toutes les intempéries de l'air.

A notre arrivée à Saratoga, trois compagnies de notre Régiment, dans l'une desquelles je servois, étoient postées dans une petite redoute près de la crique; elles n'étoient pas capables de faire dans ce poste une grande résistance; notre mission étoit seulement d'observer si l'ennemi passeroit la crique en force, s'il l'entreprenoit, nous devions soutenir notre feu, pendant le passage, ensuite abandonner le poste et nous replier sur le corps de l'armée. Ce poste consistoit en une petite redoute quarrée construite avec des troncs d'arbres à hauteur d'appui, et le seul abri que nous eussions, étoit du côté des angles qui étoient en face de l'ennemi; les autres étoient si exposés, que nous eumes plusieurs hommes

tués et blessés par les Riflemen, postés dans les arbres; nous les appercevions tous les matins au point du jour, grimpant sur les plus élevées, d'où ils commandoient quelques uns des points intérieurs de la redoute. Telle étoit notre situation, que c'étoit risquer sa vie que de se hasarder à regarder de jour par dessus les ouvrages. Ces hommes-là sont si sûrs de leur coup, que nos soldats ayant élevé un chapeau sur un baton, au-dessus du retranchement, il y eut deux coups de tirés, qui y firent autant de trous. J'en ai vu un, qui avoit été percé de trois balles. Nous n'aurions pas manqué de déloger ces facheux voisins ou de les empêcher de monter sur les arbres, si nous n'avions pas eu des ordres exprès de ne pas faire feu, de peur d'engager une fausse attaque, pendant que l'ennemi en méditoit une autre plus importante.

Nos soldats étoient si fatigués, et si harassés d'être continuellement assis ou couchés par terre, tous ramassés dans un cercle étroit que, trois jours avant la capitulation, ils se plaignirent au capitaine qui les commandoit, de ce qu'on ne leur permettoit pas de faire feu sur l'ennemi, pour

se mettre plus à l'aise, et demandèrent d'être relevés, on leur répondit que le soir on en parleroit au Général. Le Capitaine me pria de me rendre au Quartier-Général, et à mon arrivée, je trouvai les trois Généraux couchés sur leurs matelas, n'ayant pour se défendre des intemperiés de l'air qu'une peau huilée. Les Aides de Camp étoient assis autour du feu. J'abordai votre vieille connoissance, M. Noble, du quarante-septième Régiment, comme étant plus connu de lui, et je l'instruisis du sujet de mon message, qu'il communiqua sur le champ au général Phillips. Pendant qu'il lui parloit, le général Burgoyne vint à s'éveiller, et je n'oublierai jamais l'inquiétude et l'anxiété dépeinte dans tous ses traits, ni sa précipitation à s'informer de la nature du message. Le général Phillips, lui apprit que c'étoit une bagatelle, qu'il n'étoit question que de relever un poste. Alors il se recoucha pour ranimer ses esprits abattus, et me parut épuisé par l'état d'agitation continuelle où il se trouvoit. Pour moi, je retournai à la redoute avec la réponse que le poste seroit relevé. J'y étois attendu avec impatience, et nos soldats furent très-

déconcertés de voir reparoître le jour, et d'avoir encore toute une journée à souffrir de la part des Riflemen. Les Officiers eûrent beaucoup de peine à les empêcher de tirer, et ce ne fut qu'en leur promettant cette permission, s'ils n'étoient pas relevés à la nuit. En effet leurs plaintes n'étoient pas mal fondées; car la situation gênante où ils avoient été les avoient si fort engourdis qu'ils pouvoient à peine marcher. Mais enfin nous fûmes relevés.

Pendant que j'étois dans cette redoute; les Lieutenant Smith, qui servoit dans l'artillerie, vint un soir me rendre visite; et sur ce que je lui dis de notre privation absolue de liqueurs, il me pressa d'envoyer chercher la nuit suivante par mon domestique une caisse de bouteilles de Rum. Je me crus le plus fortuné des mortels; mais je ne tardai pas à éprouver l'inconstance de la fortune. Le lendemain au soir mon domestique, au lieu de m'apporter le secours que je me promettois de cette heureuse acquisition, vint me dire que M. Smith étoit bien fâché de ne pouvoir tenir sa promesse, par ce qu'un coup de canon étoit venu pendant le jour

tomber sur sa Cantine et avoit brisé tout ce qu'elle renfermoit.

La veille de la capitulation, je fus forcé de consentir à un sacrifice qui me couta beaucoup, c'est à dire de tuer le petit Poulain que ma jument avoit mis bas, sur la représentation que me fit mon domestique qu'il affoibliroit trop ma jument, et qu'elle seroit hors d'état de porter mon bagage. Il ajouta que depuis que nous étions dans cet endroit, elle n'avoit eu à manger que des feuilles sèches qu'il avoit ramassées; et en effet c'étoit là la situation des chevaux dans toute l'armée. Quelques domestiques laissoient ceux de leurs maîtres errer dans de profondes Ravines, pour les mettre à l'abri des coups de canon. Sans cela, tout ceux qui se laissoient attirer par l'herbe fraiche qui croissoit abondamment dans les prairies étoient sur le champ tués à coups de mousquets. La plaine où nous déposâmes les armes étoit couverte de chevaux morts, dont l'infection, jointe à l'idée d'humiliation que nous venions d'éprouver, nous détermina à nous éloigner promptement d'un lieu si funeste.

Je suis, etc.

LETTRE XLIII.

Cambridge, dans la nouvelle Angleterre;
19 *Novembre* 1777.

MON CHER AMI,

Notre expédition, car vous me pardonnerez de m'appesantir sur un sujet qui me tient de si près au cœur, notre expédition étoit entreprise avec les plus justes espérances de succès fondées et sur la bonté des troupes et sur l'excellence des Généraux. On avoit bien prévu les difficultés, mais on ne s'étoit pas attendu à celles que nous avons si fatalement éprouvées; on n'avoit envisagé que celles dont la persévérance pouvoit triompher, Nos progrès, malgré les obstacles les plus compliqués et d'innombrables malheurs étoient vraiment merveilleux, et l'on doit moins s'étonner de notre échec que de la persévérance et du courage avec lequel nous avons lutté contre lui.

Les esprits impartiaux distingueront la mauvaise fortune de la mauvaise conduite.

Il est vrai que le but de notre expédition n'a pas été rempli. Le Général Burgoyne s'intéressoit trop vivement à l'honneur de sa nation pour reculer à la vue d'une entreprise qui ne paroissoit que hasardeuse. Qui peut le blamer de n'avoir pas fait l'impossible avec une armée qui s'est toujours conduite comme il convient à des Anglois.

Pendant toute la campagne, ce général a rempli tous les devoirs de capitaine et de soldat ; au milieu de toutes les peines et de toutes les difficultés que nous avons essuyées, l'attachement de toute l'armée ne ne s'est jamais démenti, et pendant les fatigues, les contretems, les détresses continuelles que nous avons éprouvées, on n'a pas entendu le moindre murmure, la moindre expression de mécontentement. Nous étions tous si fortement attachés à sa personne, que lorsque la patience et le courage furent devenus inutiles, et que nous eûmes perdu tout espoir de succès, nous étions prêts de le suivre sur le champ de bataille, et de mourir les armes à la main. Personne ne pouvoit donner de plus fortes preuves de magnanimité, ni prendre des mesures plus décisives contre l'ennemi

quand on nous fit d'humiliantes propositions. Il étoit déterminé, si le sort avoit décidé la chûte et la destruction entière de sa petite armée, à périr noblement, et à laisser un nom, sans tache à la postérité.

Je suis, etc.

LETTRE

LETTRE XLIV.

Cambridge, dans la nouvelle Angleterre,
20 *Novembre* 1777.

MON CHER AMI,

Le général Burgoyne, n'a pas eu pour faire la guerre dans cette partie de l'Amérique les mêmes avantages qui ont servi le Lord Amherst et le général Braddock. Car dans cette première expédition, les difficultés provenant de la force naturelle du pays, étoient en grande partie applanies par les dispositions amicales des habitans qui se portoient de bon cœur à faciliter les mouvemens de l'armée Royale, et qui lui fournissoient en même-tems toutes les provisions nécessaires, et je crois pouvoir assurer que sans ces ressources, ces deux généraux n'auroient pas fait de si rapides progrés.

Ceux de notre armée, ont eu lieu sur les frontières des provinces de la nouvelle Angleterre, dont les habitans étoient généra-

lement aliénés, et fournissoient des corps de milice si nombreux, qu'il est réellement surprenant que nous ayons pénétré si avant, sans aucune intelligence avec l'armée du midi.

Si le général Howe avoit ses raisons pour ne pas remonter la rivière du Nord, et vouloit frapper un grand coup dans quelqu'une des Provinces; je crois que c'étoit sur-tout contre celui de la nouvelle Angleterre qu'il étoit important de diriger la terreur. Une diversion sur les Côtes de Massachuset, auroit produit les plus grands avantages, elle auroit forcé les habitans de la nouvelle Angleterre de rester chez eux pour la défense de leur propre pays, et empêché les levées pour l'armée continentale. Elle auroit produit le même effet qu'une jonction avec notre armée, et prévenu nos infortunes; la plus grande partie des troupes aux ordres du général Gates, étant composée de la milice des provinces de la nouvelle Angleterre qui auroit été rappellée à la défense des villes situées sur cette côte. Alors notre armée auroit vaincu toutes les difficultés et effectué la jonction avec le détachement qui remontoit la rivière du Nord sous le

commandement de Sir Henri Clinton, détachement qui prouvoit assez que l'objet des deux armées étoit le même, celui d'opérer la jonction.

Certes il eût été fort utile au général Howe, de voir un renfort aussi important que notre armée, dans un état aumoins de sécurité parfaite, avant qu'il eût marché du côté du Sud, assez avant pour ne pouvoir plus le défendre. Car notre armée n'étoit autre chose qu'un renfort pour le général Howe, et c'est ce qui est évidemment prouvé par les ordres que le général Carleton avoit donnés à l'ouverture de la campagne. Ils portoient: « Que sa Majesté lui avoit or-« donné de détacher le général Burgoyne « avec un certain nombre de troupes, à « l'effet de joindre au plutôt le général Howe « et de prendre lui-même ses ordres, « ajoutant en même-tems ce puissant motif: « Que pour réprimer la rébellion il étoit « de toute nécessité d'effectuer promptement la jonction des deux armées.

Alors nous aurions été maîtres de la rivière du Nord, depuis New-Yorck jusqu'à Albany qui sépare les Provinces du Nord de celle du Midi. Le général Washington au-

roit été par conséquent privé des secours d'hommes et de vivres qu'il tiroit des États de la nouvelle Angleterre, et l'armée Angloise auroit été à portée de faire une incursion dans les provinces du Sud ou du Septentrion, selon les occasions. Le gros d'armée auroit tenu Washington en échec auprès de la Baye, pendant qu'un petit nombre de rédoutes, soutenues par notre flotte nous auroient conservé l'entière possession de la rivière.

La marche du général Howe vers le Nord, confirma une idée, dont les Provinces du Nord étoient déja imbues, que depuis l'affaire de Bunker's-Hill, et l'évacuation de Boston, les Anglois ne paroîtroient plus sur la côte. Elle leur inspira de nouvelles espérances, fortifia leur courage, et contribua beaucoup à grossir l'armée du général Gates, qui, au tems de notre capitulation, montoit à dix-huit mille hommes. Toute personne de bonne foi conviendra que notre résolution, pendant la convention, étoit réellement magnanime, quand il fera réflexion que nous n'étions guéres que trois mille cinq cent hommes pour tenir contre un pareil nombre.

On peut objecter que la marche du général Howe au Midi, avoit pour objet d'attendre Washington loin de notre armée. Il étoit alors à Quibble-Town, à deux cent milles de distance de nous, quand nous rencontrâmes l'ennemi à Still-Water, et les forces du général Howe étoient plus près de quarante milles, et se trouvoient en quelque sorte entre notre armée et celle de Washington. Par conséquent il ne pouvoit marcher vers nous, sans que le général Howe en fut instruit. Washington ne pouvoit pas non plus se porter sur Albany par eau, faute de vaisseaux et de barques, ni venir par terre en moins de quinze jours, et cela par une route pratiquée à travers les flancs d'une montagne. Si Washington, par des marches forcées et secretes; franchissoit cette ouverture, avant que le général Howe eût pris son poste dans les Jersey à tems pour le prévenir, il avoit une flotte considérable de bâtimens de guerre et de transport, bien suffisante pour rendre toute son armée à Albany dans une semaine. Je suis intimement convaincu que le général Howe, en prenant ses quartiers aux environs du Cap-Charles, à trois cent cinquante milles plus

loin d'Albany qu'il ne l'étoit à New-Yorck, ne pouvoit contribuer à effectuer la jonction, et il est impossible de soutenir qu'en attirant Washington de Quibble-Town à Philadelphie il pût faire aucune diversion de la moindre importance en faveur de notre armée,

Si l'intention du général Washington eût été de donner la main à une autre armée pour s'opposer aux nôtres, je ne conçois pas comment le général Howe eut pu prévenir cette jonction en allant vers Chesapeak qui est à six cent milles de distance, et en laissant Washington qui étoit plus près de nous de deux cent. Les seuls moyens apparens, car sans doute l'intention du général Howe étoit de nous débarrasser de l'armée du général Washington et de l'empêcher d'agir contre nous, auroient été de se porter entre nous et lui. Il l'auroient tenu en échec, et le détachement qui devoit remonter la rivière du Nord, n'auroit pas éprouvé les nombreuses difficultés qu'il rencontra durant sa marche, à Montgommery et aux autres forts. Quand même l'armée du général Washington eût été supérieure en nombre, il n'y avoit rien à craindre ; elle étoit compo-

s'e de nouvelles levées indisciplinées, commandée par des officiers peu expérimentés, de corps battus dans chaque action, étrangers à la victoire et presque entièrement découragés. Celle du général Howe étoit parfaitement disciplinée, commandée par des officiers braves et d'une grande expérience; élevés au-dessus de la crainte par les nombreux et récens succès; et la victoire avoit par tout suivi leurs pas, marqués sans cesse par de nouvelles conquêtes.

Je vais vous apprendre quelle étoit à cet égard l'opinion du général Washington lui même, je la tiens du Major Browne, avec qui j'ai fait connoissance depuis notre arrivée ici, et qui étoit alors à la suite de ce général,

Ce dernier ne craignoit rien tant que d'apprendre la marche de l'armée aux ordres du général Howe pour remonter la rivière du Nord; il sentoit parfaitement toutes les difficultés que la sienne auroit éprouvées pour la suivre; et savoit avec quelle rapidité l'armée Angloise pouvoit être transportée par eau. La sienne avoit à franchir des montagnes, des ravines, et des défilés fortifiés, et ne pouvoit tirer ses provisions que des

Colonies du Sud fort éloignées; il savoit que cette opération jetteroit un grand découragement dans les provinces de la nouvelle Angleterre, sur tout dans l'esprit de leur milice, empêcheroit en grande partie leur jonction avec l'armée de Gates, et sauveroit infaiblement les nôtres. Cette opinion fermement arrêtée dans son esprit, quand il apprit que le général Howe étoit allé à Chesapeak, il ajouta aussi peu de foi à cette nouvelle que nous l'avions fait nous même quand elle fût apportée dans notre camp la veille de notre reddition; il n'en crut rien, et conclut qu'une semblable nouvelle étoit trop absurde pour être possible: il agit conséquemment à cette opinion. Car lorsque la flotte du général Howe fit voile du Hook vers le Sud, il regarda cette marche comme une ruse, fit marcher son armée de Quibble-Town vers le Nord, afin de pouvoir suivre plus commodément l'armée Angloise remontant la rivière, attendant chaque jour la nouvelle du retour du général et le départ de sa flotte, pour Albany. Lors même qu'il eût apprit que la flotte Angloise étoit aux Cap de la Delaware, il ne porta pas son armée vers le Sud. Quand il reçut

la nouvelle, que cette flotte s'étoit remise en mer, il ne put encore se persuader que le général Howe pût agir contre toutes les règles de la guerre au point de remonter de Chesapeak à Philadelphie, mais que son intention étoit toujours de tourner au Nord. Enfin il ne quitta son poste et ne marcha au Sud que lorsqu'il fut assuré que l'armée Angloise étoit aux environs de la source de l'Elk. Ainsi vous voyez que la conduite du général Washington est entièrement d'accord avec ses sentimens connus et invariables.

Qu'il y ait une grande faute de faite, soit à dessein soit sans intention, c'est ce dont personne ne peut douter. A qui l'attribuer ? C'est ce qu'il est impossible de déterminer. Le tems seul, qui dévoile tous les secrets, nous révélera sans doute celui ci, et réparera l'honneur de la Nation.

Je suis, etc.

LETTRE XLV.

Cambridge, dans la nouvelle Angleterre, 20 Novembre 1777.

MON CHER AMI,

Après que nous eûmes rendu les armes, et que notre marche eût été réglée, nous décampames, et passâmes la nuit, dans l'endroit où nous avions précédemment placé nos Hôpitaux, et dont je vous ai envoyé le plan.

Le lendemain j'allai avec un autre Officier, voir la tombe du Général Fraser. A notre arrivée, nous restâmes immobiles d'horreur, et contemplâmes en silence, le spectacle qui frappa nos yeux; le corps avoit été enlevé par les Américains, et la bierre étoit à peine recouverte de terre. Revenus de notre consternation, nous appellâmes quelques soldats, qui avec une pioche et une pelle qui se trouvoient par hasard dans la redoute, couvrirent un peu mieux la bierre. Les Américains s'étoient rendus coupables d'une grande inhumanité,

en canonnant le corps pendant l'enterrement; Mais troubler ses cendres jusques dans sa sépulture, est une barbarie qui auroit deshonoré un sauvage. Leur seule raison fut que c'étoit du canon, et non pas un corps que nous avions enterré, supposition très peu probable. Je crois plutôt, et c'est leur meilleure excuse, qu'ils imaginèrent que c'étoit la Caisse militaire.

Pendant que nous traversions la rivière à Still-Water, nous observâmes l'armée du Général Gates marchant vers Albany, pour joindre Putnam. L'objet de cette jonction étoit de tenir en échec le Général Clinton, qui remontoit la rivière du Nord, et à notre grande mortification, nous apprîmes que le Général Vaughan s'étoit avancé jusqu'à Asopus, qui n'est qu'à peu de mille de distance d'Albany. Cela prouve ce que je disois dans ma dernière lettre, que la jonction de l'armée du Sud avec la nôtre, avoit été un plan bien réel, et que si la nouvelle de cette proximité du Général Vaughan, eût pu pénétrer jusques dans notre camp, il est très probable que nous n'eussions pas été obligés de nous rendre.

Notre armée ainsi investie, aucune nou-

velle sure ne pouvoit pénétrer dans notre camp. Les trois hommes de confiance que le Général avoit envoyés à New-Yorck, après l'action du 19 Septembre, n'étoit pas revenus; depuis la capitulation nous avons appris que le premier n'avoit pas pu aller plus loin qu' Albany, où il avoit été obligé de se cacher dans la maison d'un Tory; le second eût le malheur d'être découvert, et le troisième étoit le capitaine Scott, de notre régiment, qui arriva sans accident à New-York, et qui revenoit avec le Général Vuughan, pour le quitter à la première occasion, et se faire jour à travers les bois jusqu'à notre armée. Je suis intimement persuadé que le peu de succès de notre expédition n'a pas eû d'autre cause, que le défaut des nouvelles sur lesquelles nous comptions, et l'on n'a rempli si promptement les termes de la capitulation honorable qu'on nous avoit accordés, que parce que le Général Gates prévoyoit que si nous avions la moindre connoissance de la proximité du détachement, nous aurions défendu notre poste jusqu'à la dernière extrémité, malgré la supériorité du nombre.

En passant la rivière j'ai été bien près de perdre mon bagage, et celui qui étoit chargé sur les bateaux, a été sur le point de se perdre; vers le milieu de la rivière, un cheval devenu fort rétif, a voulu sauter par dessus, et ses jambes de derrière pesant sur un des côtés, ont pensé faire tout chavirer.

Arrivés à l'autre bord, nous avons acheté des habitans, des liqueurs, et des provisions fraîches. Ces achats nous ont convaincu du du prix intrinsèque, du plus précieux des métaux. Les Américains recevoient nos guinées avec la plus grande cordialité, et nous donnoit en échange leur papier monnoye, neuf dolars pour une guinée. Or, il est bon que vous sachiez qu'une guinée, vaut cinq dolars; et en conséquence, nous gagnions le double au change, ce qui fait voir, quelle différence ils mettent entre l'or et le papier, en dépit de leur grande vénération pour (1) l'indépendance et le congrez.

Nous apprîmes en cette occasion, de

(1) L'Auteur de ce Voyage s'égaye volontiers sur ce mot. Il a raison, s'il entend par-là l'indépendance des

quelle importance sont quelquefois, les choses les plus frivoles en apparence. Si nous avions pu prévoir le contraire de notre situation à Ticondéroga, nous n'aurions pas méprisé et prodigué à toutes sortes d'usages, les nombreuses rames de papiers dollars que nous avions prises dans cette place. Moi même, ainsi que beaucoup d'autres jeunes militaires, je vis rire à mes dépens les vieux soldats qui en avoient sauvé avec soin, plusieurs mains, en cas de malheur, et se procuroient toutes les commodités de la vie, tandis que nous étions obligés de nous défaire de nos guinées.

Je suis fâché d'observer, que les égards réciproques qui avoient eu lieu entre tous les rangs d'Officiers, pendant notre malheureuse situation à Saratoga, les consolations et les secours mutuels commencèrent à disparoître. Quelques uns même furent assez peu jaloux de soutenir la di-

---

loix. Mais s'il entend l'indépendance d'une volonté arbitraire et oppressive, telle que celle qui fut le motif de l'insurrection américaine et de la révolution françoise, ses plaisanteries paroitront bien froides et bien déplacées.

Note du Traducteur.

gnité de leur caractère, pour exiger les devoirs dus à la supériorité du rang, dans un état d'adversité, qui, s'il ne mettoit pas au même niveau toute distinction, auroit dû au moins adoucir la hauteur du commandement. La discorde auroit du sommeiller, et l'émulation se borner à montrer la politesse d'un homme d'honneur, dans une situation où les actes d'humanité et d'amitié devoient se réunir pour assurer la plus parfaite harmonie.

Comme vous aimez la franchise, je me suis permis cette courte réflexion sur cette fausse délicatesse qui perd tout pour vouloir trop exiger, et je me hâte de passer sur cette conduite peu louable, pour vous dire que les coupables en furent bientôt honteux, et qu'ils la réparèrent amplement par la décence de celle qu'ils ont tenue depuis. Aussi avons nous unanimement banni toute idée d'un ressentiment qu'il eût été peu généreux de conserver.

En route, un Officier s'écarta du corps d'armée sans qu'on s'en apperçut, prit les devans, et arrivant le premier dans un petit village, il joua le rôle du Général Burgoyne, avec tant de confiance et d'un

air si important, qu'en dépit de l'esprit curieux et interrogant des Américains en général, particulièrement des paysans de la nouvelle Angleterre, leurs scrupules furent levés, et leur défiance mise en défaut. En conséquence on lui assigna le meilleur logement. A notre arrivée, après notre compliment sur la ruse ingénieuse à laquelle il devoit cette préférence, il déposa de bonne grace sa nouvelle dignité, et tout trempés que nous étions d'avoir marché par un tems affreux, il nous reçut avec beaucoup d'hospitalité.

Nous fûmes deux jours à passer les montagnes vertes, qui font partie de cette chaîne de montagnes qui partage tout le continent de l'Amérique, plus communément connues sous le nom des montagnes Allegany. Les chemins étoient presque impraticables, et pour comble de difficulté, à peine étions nous à moitié, qu'il tomba sur nous des monceaux de neige. Il est impossible de peindre la confusion que causa cet accident, les chariots rompus, d'autres versant, quelques uns enfonçant, les chevaux tombans avec le bagage dont ils étoient chargés, les hommes jurans

jurans, les femmes et les enfans poussant des cris, je devois essuyer ce jour là tout ce qui peut arriver de plus désagréable à un Officier. Car j'avois la garde du bagage. Outre que j'étois couvert de neige, et obligé de courir à cheval après les valets d'armée, pour les empêcher de se débander et les forcer de s'aider mutuellement, mon attention étoit fixée par une scène déchirante pour l'humanité. Au milieu de l'ouragan de neige dont nous étions accablés sur un chariot de bagage, et sans autre abri contre l'inclémence de l'air qu'un méchant morceau de vieille toile cirée, la femme d'un soldat accoucha d'un enfant, qui se porte dans ce moment aussi bien que sa mère avec laquelle il est ici. On peut dire que les femmes qui suivent un camp, ont quelque chose de masculin, qui les met en état de résister à toutes les fatigues. Celle-ci est tout le contraire; car elle est petite et délicate.

Aprés avoir passé les montagnes, la première ville que nous rencontrâmes est Williamstown, où nous vîmes bientôt combien nous devions être attachés à notre or, car à mesure que nous avancions, nous le

trouvions de plus grande valeur. Les habitans nous demandoient si nous avions besoin de papier monnoye, et alloient sur le marché les uns des autres. Dans cette ville, nous eûmes dix-neuf et vingt dollars pour une guinée. Il est cependant à remarquer, que s'ils déprécioient la monnoye du congrez, à cet égard, ils la soutenoient à d'autres. Car nous ne pûmes jamais les déterminer à prendre notre monnoye, pour aucun article, même en leur passant quelque chose de plus, pour la différence de l'échange.

La nuit d'avant notre arrivée à cette ville, étant logé dans une petite cabane, j'eus occasion de me convaincre, combien les Américains mettent d'innocence dans cet usage peu délicat, qu'ils appellent *bundeling*. (1) Quoiqu'ils ayent de fort bons lits de plume, et soient extrêmement propres, je préférois constamment mon dur matelas auquel j'étois accoutumé. Ce soir là, cependant, les mauvais chemins et la foiblesse de ma jument, ne permirent pas à

(1) Ce verbe signifie *s'empaqueter*, parconséquent *coucher ensemble*.

mon domestique d'arriver avec mon bagage à tems, pour l'heure du coucher. Comme il n'y avoit que deux lits dans la maison, je demandai où je pourrois passer la nuit, quand ma vieille hôtesse me répondit : « M. L'enseigne, car les habitans de la nouvelle Angleterre, sont très curieux de savoir le rang que vous tenez dans l'armée, M. L'enseigne, notre Jonathar et moi, nous dormirons dans celui-ci, et notre Jemima et vous dans celui-là ». Imaginez quel fut mon étonnement à une pareille proposition. J'offris de passer la nuit sur une chaise, mais Jonathar répliqua. Ma foi ! » M. L'enseigne, vous ne serez pas le premier homme avec qui notre Jemima s'est *bundeled* : n'est-ce pas. Jemima ! Oui mon père, reprit gaîment la Jemima, qui pour le dire en passant, étoit une jolie fille aux yeux noirs, d'environ 16 à 17 ans, oui, mais Monsieur sera le premier Brétainer. » Cest le nom qu'ils donnent aux Anglois. Dans cet embarras que faire ? La riante invitation de l'aimable Jemima, son doux sourire, ses yeux noirs, sa jolie bouche, sa..... Mais où irai-je ? Que deviendrai-je ? Quoiqu'il en puisse arriver,

je ne coucherai pas avec elle. Dans la même chambre que son père et sa mère, mon généreux hôte, ma bonne hôtesse. Cette pensée..... Mille autres..... Une plus pénible encore m'occupa..... Ce fut de lutter contre le penchant de la nature, de serrer Jemima dans mes bras. Pour.... quoi faire? Vous me le demandez! Eh bien pour ne rien faire. Car si au milieu d'une tentation si puissante, l'aimable Jemima eût cédé à ma tendresse, elle étoit bannie du monde, poursuivie par le mépris, flétrie par les loix, et peut être condamnée à périr. Non Jemima; j'aurois enduré tous ces maux et mille autres pour être heureux avec vous; mais le sacrifice eût trop couté, puisque vous deviez en être la victime. Combien cette coutume dépose en faveur de la vertu de ce peuple, ou prouve la froideur du tempérament, puisque c'est une des loix de l'hospitalité et un usage constant et général.

Chaque matin nos regards se portent de nos barraques sur le havre de Boston, pour découvrir la flote qui doit nous transporter en Angleterre, vers laquelle je tourne toute mes pensées, et où je compte bientôt jouir en personne du témoignage de votre amitié.

Je suis, etc.

LETTRE XLVI.

Cambridge, dans la nouvelle Angleterre
25 Novembre 1777.

MON CHER AMI.

Notre marche vers cette ville nous a plaînement convaincu des levées considérables que les états de la nouvelle Angleterre sont capables de fournir. Car sans compter celle qui avoient joint Gates et marchoient au sud, chaque ville où nous passions levoient deux ou trois compagnies, pour envoyer à l'armée de Washington.

Les besoin et la misere des habitans sont inconcevables; cependant vous seriez surpris de la satisfaction avec laquelle il s'y résignent pour obtenir cette vaine Idole, *l'indépendance*. Dans beaucoup de pauvres habitations, de deux Couvertures de lit, ils en ont donné une pour leurs soldats, et quoique l'intérieur de ces Provinces n'ait pas été le Théatre de la guerre, la détresse des habitans est aussi grande que si elles en eussent été le siége.

Dans cette Province, entr'autres institutions militaires, ils en ont une d'une singuliere nature, celle des hommes *à la minute*, ainsi nommés, parce qu'ils sont toujours prêts au premier ordre de leurs officiers à marcher dans la minute; ils sont composés des plus actifs et des plus expérimentés de la milice, et pour les encourager à se tenir toujours prêts à marcher, on leur a promis de ne jamais les faire sortir de leur Provinces, mais de les opposer seulement aux ennemis qui pourront paroître sur leurs côtes ou sur leurs frontières. Ces états peuvent en peu de jours former une armé de quelques millions d'hommes. La maniere dont ces troupes se sont conduites en se rassemblant à l'attaque de Lexington et de Doncorc, et en harcelant les troupes du Roi pendant leur retraite à Boston, justifie parfaitement le nom qu'elles ont pris.

Si les autres provinces se portent à la révolte avec la même ré olution, je crains que ce ne soit une tâche bien difficile que d'entre rendre de les soumettre. Car sans parler des ressources multipliées d'hommes et de provisions qu'elles peuvent fournir, la cause qu'elles défendent est devenue une

guerre de religion, par l'art avec lequel le clergé a développé l'esprit belliqueux d'un peuple naturellement enthousiaste.

J'ai entendu un de leurs Ministres assurer avec confiance qu'il y avoit dans le ciel des récompenses préparées pour ceux qui mourroient martyrs d'une si belle cause, et s' fforcer de leur prouver la nécessité de la guerre par le besoin de défendre leurs libertés religieuses ; c'étoit là un argument d'un grand poids sur des esprits ignorans, il leur insinuoit qu'on vouloit introduire parmi eux, le Papisme, et citoit adroitement l'acte de Quebec, puis leur annonçant, que l'être suprême l'avoit honoré d'une vision, il leur assuroit qu'il n'y auroit d'admis dans le ciel, que ceux qui scelleroient de leur sang une cause aussi légitime. (1)

Sans doute leur clergé use en géneral de

---

(1) C'étoit sans doute une fraude, et jamais elle n'est permise : mais quand on reflechit combien de fois les Prêtres ont usé de ces pieux stratagêmes pour établir leur despotisme ou celui des Souverains qui les gageoient, en est bien tenté de la pardonner à ceux qui du moins la faisoient servir à la Conquête de la Liberté.

Note du Traducteur.

semblables moyens. Sous le voile menteur de la religion, on a toujours employé ces pieuses fraudes pour irriter les animosités mutuelles. Car les hommes échauffés pour par ces prétendues assurances données au nom du ciel combattent jusqu'à la derniere extrémité. Dans toutes les guerres de Religion, on trouve une bravoure qu'aucun péril ne peut intimider, et une constance qu'aucune force ne peut abattre.

Avant d'arriver ici, nous avions traversé une jolie petite ville, nommée Worcerter, où je rencontrai par hazard un des commissaires chargés d'examiner un pauvre diable envoyé de notre armée au général Clinton, et qui avoit eu l'imprudence d'avaler l'OEuf d'argent où étoit contenu l'objet du message, en présence de ceux qui l'avoient pris. Après l'avoir tourmenté à force d'émétique et de purgatifs, jusqu'à ce qu'il l'eût rendu, on le fit pendre sur le camp. L'œuf fut ouvert, et l'on prit le papier sur lequel étoit écrit: «*nous y voici*, rien entre nous que Gates.» Les commissaires se regardèrent l'un l'autre d'un air étonné, observant qu'il n'y avoit aucune nouvelle dont on pût tirer parti. Un deux cependant fit réflexion que *nous*

y voici étoient des mots francois et pouvoient cacher un grand mystere. Comme ils ne savoient pas un seul mot de cette langues, il envoyerent chercher en prison un pauvre Canadien pour les traduire. Il le fit en effet; mais ils n'en voulurent rien croire. Enfin quelqu'un remarqua avec beaucoup de sagacité que c'étoit un signe de convention entre les généraux et comme ils n'étoient pas très versés dans les connoisances militaires , on crut qu'il étoit à propos de l'envoyer au Général Washington , qui devoit s'y entendre bien mieux.

A peu de distance de cette ville, en passant par un petit village, il se fit un grand concours de peuple pour nous voir défiler. Leur curiosité paroissoit excessive ; les uns levoient les mains au ciel avec force exclamations ; les autres admiroient les soldats. Les autres regardoient avec étonnement ; à la téte étoit une bonne femme à laquelle on auroit donné cent ans ; sur quoi votre ancien ami, le Lieutenant M. Neil, du neuvieme régiment, se permit une de ses saillies ordinaires qui ne lui réussit pas trop bien. Comme la vieille femme attiroit l'attention générale, « Hé bien! dit-il en pas-

sant devant elle, bonne femme! vous venez donc, voir passer les lions. Des lions! reprit-elle vivement, des lions! vous ressemblez plutôt à des agneaux. »

La classe inférieure de ces Yankees.. mais à propos, il faut bien vous donner l'étymologie de ce mot : il est derivé de eankke, terme de la langue des Cherokee, qui signifie *lâche*, *esclave*. Cette épithète a été donnée aux habitans de la nouvelle Angleterre par les Virginiens, pour ne les avoir pas assistés dans une guerre contre les Cherokee, et c'etoit un sobriquet injurieux. Ce nom étoit devenu plus commun depuis le commencement des hostilités, et les soldats à Boston le disoient par maniere de reproches; mais depuis l'affaire de Bunker's-Hill, les Américains s'en font honneur. *Yenkey-Doodle* est maintenant leur (1) péan, leur chanson favorite, l'air chanté dans leur armée et regardé comme aussi guerrier que que la marche du grenadier, c'est l'a. b. c. de l'amant, le *dodo* de la nourrice.

La curiosité donc de la classe inférieure

(1) Péan étoit une chanson guerriere en l'honneur d'appollon, chantée par les soldats en signe de Triomphe,

va jusqu'à l'impertinence. Le Lord Napier se trouvant logé dans une maison avec d'autres officiers, il s'y rendit une grande affluence d'habitans pour voir un Lord, s'imaginant que c'etoit quelque chose de plus qu'un homme, Ils étoient continuellement à regarder devant la fenêtre, ou à la porte en disant › « Je voudrois savoir ce que c'est qu'un Lord. » Enfin quatre femmes intimes amies de notre hôte vinrent dans la chambre. Uue d'elle avec un accent particulier aux habitans de la nouvelle Angleterre se mit à dire : « j'ai appris qu'il y avoit un lord parmi vous; apprenez-moi où il peut être » le Lord, qui étoit couvert de boue, et à peine ressuyé de la pluye violente que nous avions endurée pendant la marche de ce jour, glissa à l'oreille de notre ami Kemmy, du neuviéme Régiment, dont vous connoissez l'esprit et la gaité de nous amuser un peu à leurs dépens. En conséquence Kemmi se leva, et indiquant le Lord, du ton et de l'air d'un Héros d'armes, leur apprit que c'étoit le très - honorable Francis Lord Napier de &c. &c. &c. défilant tous les titres du Lord, avec beaucoup d'additions de sa façon. Après qu'il eût fini, les

femmes regardèrent fort attentivement le Lord, et pendant qu'il rioit avec les officiers, de la plaisanterie de Kemmy, elles se levèrent, et une d'elles levant les yeux et les mains au ciel, s'écria : « Pour moi si « c'est là un Lord, un seigneur, je ne dé- « sire plus d'en voir d'autres que le seigneur Jehovahyte, » sur le champ elles sortirent toutes quatre,

Nous fûmes escortés ensuite par la brigade du général Brickect; il étoit fort honnête, et venoit souvent converser pendant la marche avec les officiers. Un jour qu'il trottoit auprès de notre ami *Sone*, celui-ci se plaignit au général de ce qu'il n'avoit pas de botte dans une saison si pluvieuse et dans des chemins si mauvais et de ce que celles qu'il avoit eues avoit été prise avec tout son bagage sur un radeau. Le général alors lui proposa de lui vendre celles qu'il portoit. *Sone* fut très-surpris de l'offre du Brigadier général, et lui demanda combien de papiers dollars il voudroit en échange. Celui-ci répondit qu'il ne s'en déferoit que pour de l'or. *Sone* lui offrit une guinée, et sur le champ le général descendit de cheval, et tirant une paire de souliers de son porte-manteau, se

mit en devoir d'ôter ses bottes. On eût beau lui représenter que rien ne pressoit, qu'ils auroient tout le tems, le soir quand on seroit arrivé. Il repliqua que ce seroit l'affaire d'un instant, et qu'il en avoit une paire de campagne à mettre à la place. Ce sont des espèces de guètres roulés autour de la jambe et attachés au genoux et à la cheville. Comme on insista pour remettre le marché au soir, il remonta à cheval, prit les devans, et quand on fit halte, il eût grand soin de chercher *Sone*, de conclure le marché, et de se défaire de ses bottes. voilà ce qu'on appelle un Brigadier Général Américain.

S'ils sont mécontens de notre Gouvernement, ils ne le sont pas autant de nos guinées, et tout en combattant pour l'indépendance, ils font très-peu de cas de leur papier monnoye; Car quelque belliqueux qu'ils soient devenus, ils ont toujours du goût pour le commerce. (1) Jugez

(1) Ceci paroît un peu de mauvaise foi. Il semble au contraire que c'étoit une fort bonne politique de la part des Américains d'échanger leur papier contre de l'or.

de la foiblesse du Congrez, puisque ceux qui combattent pour le défendre discréditent sa principale ressource. Je suis sûr que le plus grand nombre des Américains ignorent la cause de nos divisions, et ce qui dans le principe ne provenoit que des vues de quelques ambitieux qui jouoient les mécontens, est devenu ressentiment et haine nationale. Si l'on me permet de dire mon opinion, il me paroit démontré que le véritable intérêt de l'Amérique est de vivre en bonne intelligence avec la grande Bretagne. Car il est évident aux yeux de tout homme qui sait observer que les Colonies retiroient les plus grands avantages de leur union avec la Métropole. (1) ils n'ont que trop senti, et continuent de sentir les mauvais effets de leur défection.

Que l'on puisse les soumettre, et établir sur la base la plus durable, une étroite union pour l'intérêt des deux contrées, c'est je crois votre vœu, aussi bien que celui de votre, &c.

---

(2) C'est une question si la balance étoit pour les Colonies plus que pour la Métropole.

LETTRE XLVII.

Cambridge, dans la nouvelle Angleterre.
30 *Novembre* 1777.

MON CHER AMI.

La dernière ville où nous sommes passés, avant d'arriver ici étoit Westown, où nous avons trouvé la meilleure auberge que nous ayons rencontrée sur la route. Elle est comparable aux meilleures de l'Angleterre; les chambres y sont commodes, les provisions saines, les serviteurs attentifs; et ce qu'il y avoit de mieux, le maître est ami de notre Gouvernement, et comme tous ceux du même sentiment a été fort persécuté. Il n'étoit pas sans appréhension d'être envoyé en prison, pour les attentions qu'il avoit témoignées aux Officiers qui étoient venus loger chez lui, quoi qu'il n'eût rien fait au-delà de la civilité qu'il montroit à tous ses hôtes. En un mot, les Américains le regardoient comme un Tory.

La division de Whig et de Tory, est aussi dominante en Amérique, qu'elle l'é-

toit il y a quelques années en Angleterre. Peut-être ne vous êtes vous jamais donné la peine de chercher l'éthymologie de ces deux mots. En conséquence vous me pardonnerez de vous la donner. Dans l'origine *Tory*, étoit un nom donné à des brigands Irlandois, qui favorisèrent le massacre des Protestans d'Irlande en 1641, on l'appliqua depuis aux plus extravagans non-conformistes. *Vhigh* étoit un sobriquet donné aux rendez-vous de dévotion, qui se tenoient dans la campagne, où la boisson ordinaire étoit de la petite bierre, (*Vhigh*) ou du lait aigri et caillé (*Vhey*). On le donna depuis à ceux du parti opposé à la Cour sous le règne de Charles II, de Jacques II, et aux partisans de la Cour sous celui du Roi Guillaume et du Roi George. Les Américains le prennent dans un sens tout-à-fait opposé.

Notre route depuis Westorwn jusqu'ici, fût la plus désagréable de toutes ; car il a plu continuellement, et nous n'arrivames aux barraques de Prospect-Hill, que le soir, et fort tard. Malheureusement elles étoient dans le plus mauvais état possible pour loger des troupes, et comme on ne pouvoit les

réparer

réparer, nous eûmes beaucoup à souffrir de l'inclémence de l'air. Nous les trouvâmes dénuées de tout, point de bois, très-peu de chauffage; de sorte que nous fumes obligés de couper les soliveaux de notre toît pour nous réchauffer.

La manière dont on nous logea, étoit on ne peut plus incommode. Nous étions six Officiers dans une chambre, qui n'avoit pas douze pieds quarrés, et l'on nous refusa la permission de nous procurer des chambres dans la ville, jusqu'à l'arrivée du général Burgoyne. Il représenta notre situation au conseil de Boston, et il n'obtint notre demande qu'avec beaucoup de peine. Nous éprouvions toutes sortes d'embarras et de besoins; toutes les provisions se vendoient fort cher, et pour comble d'infortune, nous avions bien de la peine à nous en procurer pour notre argent. Vous ne mettrez pas, je gage, en Angleterre du lait rance au rang des superfluités; cependant nous fumes obligés d'aller l'espace d'un mille, en chercher pour notre déjeuner, à travers une neige très-profonde, parce que nos domestiques n'avoient pas la permission de passer les sentinelles.

Il avoit été stipulé dans la capitulation que les troupes seroient campées près de Prospect et de Winter-Hills, (1) et les Officiers logés à Boston et dans les villes voisines. D'après cette clause quelques-uns d'entr'eux avoient poussé jusqu'à Boston; mais ils eurent ordre d'en sortir. A présent l'armée est disposée de la manière suivante: les troupes Angloises occupent Prospect-Hill, et les Allemands Winter-Hill. Les Officiers ont pour leurs logemens, les villes de Cambridge, de Mystic, et de Water-Town, et peuvent aller sur leurs paroles, à dix milles à la ronde. Mais pour maintenir l'ordre et la régularité parmi les troupes, trois Officiers de chaque Régiment résident constamment dans les barraques.

Ce n'est pas une légère mortification pour moi, de ne pouvoir visiter Boston. C'est la seconde ville d'Amérique, et le grand *magasin de la rebellion*, mais notre parole nous le défend. Ce qui ajoute encore à cette mortification, c'est que nous ne pou-

(1) Littéralement *Montagnes du point de vue et de l'hiver.*

vons aller jusqu'au bac qui est à Charles-Town, et qu'il ne nous est pas permis de le passer.

Un Officier qui a rejoint l'armée depuis Albany, nous a appris que Lady-Henriette-Ackland, après nous avoir quittés, éprouva les plus grandes difficultés avant d'arriver jusqu'à cette ville. La nuit étoit déjà presqu'à moitié passée, lorsque le batteau parvint aux postes avancés des ennemis; la sentinelle ne voulut pas le laisser passer, ni s'approcher du bord, quoique le chapelain qui l'accompagnoit arborât le pavillon de paix, et lui représentât l'état de cette Dame. La garde craignant une trahison, et scrupuleux sur sa consigne, menaça de faire feu sur le batteau, s'il faisoit le moindre mouvement avant le jour. Quelles durent être les souffrances de cette infortunée, obligée d'attendre sept ou huit heures sans aucun abri pour se défendre des intempéries de l'air, et incertain de la situation de son mari. Pendant ces heures longues, froides et obscures de la nuit, ses réflexions, d'après cette première réception, ne pouvoient lui faire espérer un traitement plus favorable. Enfin le jour parut, on lui permit de

prendre terre, et on la conduisit au général Gates, qui avec cette humanité qui le caractérise, la reçut et la traita avec toute l'attention et le respect que méritoient son rang et sa vertu.

Si vous voulez suivre cette Lady dans toutes ses scènes d'épreuve, depuis son arrivée en Amérique, vous trouverez en elle un modèle de toutes les perfections de son sexe, un exemple de patience, de résignation et de courage, un tableau touchant et réalisé, de cet esprit entreprenant et de ce comble d'infortune qu'on ne trouve que dans les Romans, et cet amour du devoir, cette pureté de principes qui doivent toujours accompagner la tendresse conjugale. Quoique la délicatesse de sa complexion rende ce sexe peu capable de supporter un tel dégré de malheurs, Lady-Ackland soupira après les infortunes qui l'attendoient et oublia la foiblesse d'une femme, pour témoigner à son mari, la tendresse d'une épouse.

Nous avons eu plusieurs disputes avec les Commissaires, au sujet des promenades faites le dimanche pendant le tems du service divin; quelques Officiers ont été arrê-

tés et mis en prison, ce qui a rendu nécessaire l'entremise du Général. On nous permet à présent de nous assembler dans les barraques, et d'y assister au service. Les Commissaires voudroient être aussi rigides avec nous, qu'avec les habitans. Tous ceux qu'on rencontre dans les rues pendant l'office, sont forcés d'entrer dans quelque église. Quiconque est pris avec un paquet, est mis en prison; car l'esprit du puritanisme est aussi fort dans ces contrées qu'au moment de leur premier établissement.

La Religion dominante ici, comme dans toutes les autres provinces de la nouvelle Angleterre, est celle des congrégationalistes, qui ne diffère point essentiellement de celle des Presbitériens. Il y a beaucoup d'autres croyances, et entr'autres celle de l'église d'Angleterre. Il y a même une église bâtie à la vue du collège Havard, Séminaire des Congrégationalistes; ce qui les choqua beaucoup et leur parut un coup terrible porté à leur religion. En conséquence, avant que les hostilités commençassent, ils en persécutèrent le Ministre, c'étoit le Rev. Dr. Apthorpe, maintenant Recteur de Croydon. On l'obligea de résigner sa cure et d'aban-

donner la Colonie. Mais depuis la guerre, ils ont fermé cette église, comme toutes celles de la province qui tenoient aux mêmes principes, et les habitans ne veulent plus souffrir d'autre religion que la leur. Ils se sont hâté de supprimer l'église d'Angleterre, qui gagnoit insensiblement beaucoup de terrein, et cela sous prétexte qu'elle prioit pour le Roi et pour la famille-royale. Quelques Ministres leur ont offert d'omettre cette prière. Mais la tolérance n'entre pas dans leur symbole, et ils ont saisi avec empressement l'occasion favorable de détruire une église qu'ils détestent. (1)

Avant le commencement de la guerre, les Arts et les Sciences faisoient de grands progrès dans ces contrées. Il y a, dans cette ville, une université, la première qui ait été établie en Amérique. C'est un bâtiment en brique, fort bien conservé, qui contient trois salles pour les classes, un cabinet de curiosités de la nature, un autre

(1) Comment concilier cette persécution avec la sage tolérance de tous les cultes, à laquelle l'Amérique Angloise a dû sa population et sa prospérité ? *Note du Traducteur.*

d'instrumens d'astronomie et de mathématique, et une galerie où étoit d'abord une bibliothéque considérable. Mais lorsque la ville devint le Quartier Général de Washington, on en ôta les livres, les instrumens et beaucoup d'autres objets interressans; dans le transport il y en eut beaucoup de perdus et d'endommagés; ce qui reste de cette belle collection est fort peu de chose. Près du collège est une jolie chapelle.

Le Président de cette université est un M. Villard, et il ne s'y trouve guère plus de vingt étudians, la jeunesse d'Amérique se piquant maintenant d'étudier la tactique de préférence aux Sciences qui éclairent le plus le hommes. Cette université est fondée environ depuis une centaine d'années, et quoique le plan soit loin de la perfection, elle a produit un certain nombre d'hommes de génie. Elle fut fort encouragée dans son enfance par beaucoup d'Anglois, notamment par un M. Hollis qui fonda une chairé de Philosophie naturelle et de mathématiques, et qui y fit beaucoup d'autres fondations bienfaisantes, dont le total se monte à près de 5000 livres. Ni les

professeurs, ni les étudians ne résident dans l'université; les premiers vivent dans leurs maisons; les derniers se mettent en pension dans la ville.

Cambridge, est à près de six milles de Boston. C'étoit-là qu'étoient les maisons de campagne de la noblesse de cette ville. Il y en a un certain nombre de belles, appartenant aux loyalistes, mais qui tombent en ruines. Cette ville doit avoir été fort agréable, mais elle a bien perdu de sa beauté; ce n'est plus maintenant qu'un magasin militaire, et je vous laisse à juger quel crève-cœur c'est pour nous, chaque fois que nous sortons, de nous rappeller notre désastre en voyant l'Artillerie et les Chariots de munition pris avec notre armée.

Le caractère des habitans de cette province est bien corrigé depuis le portrait que nous en a fait notre Oncle B.. — quand il quitta ce pays, il y a trente ans; mais le puritanisme et l'esprit persécuteur n'y sont pas entièrement éteints. La Noblesse des deux sexes est hospitalière, d'un bon naturel, et fort polie; mais sa politesse est trop minutieuse et trop formaliste. Les femmes même, malgré l'aisance qui par-tout appar-

tient plus particulièrement à leur sexe se conduisent avec beaucoup de roideur et de réserve. Elles sont régulièrement belles, et leur teint est délicat. Les hommes sont grands, maigres, et presque tous ont le visage allongé. Les deux sexes ont généralement de vilaines dents, ce qui vient probablement de leur usage de la mélasse, dont ils mangent dans tous leurs mets et même avec du cochon gras.

Un jour que je m'entretenois avec un Officier Virginien, relativement à la curiosité des habitans de la nouvelle Angleterre, il me dit que voyant qu'il ne pouvoit se procurer aucun rafraichissement ni pour lui ni pour son cheval, qu'il n'eut répondu à toutes leurs questions, et qu'ils n'eussent comparé ses réponses avec leurs connoissances antérieures, il avoit imaginé l'expédient suivant pour éviter les délais qu'entraînoient leurs éternelles questions. Lorsqu'il voyageoit de sa province à Boston, et qu'il descendoit à un *ordinaire*, (c'est le nom qu'on donne aux auberges en Amérique, et il en est qui méritent bien ce titre) il s'adressoit, en ces termes, au maître ou à la maitresse de l'hôtellerie, et au reste

de la maison rassemblé devant la porte : « Bonnes gens, je m'appelle un tel, je suis de Virginie, planteur de tabaç de profession et garçon; j'ai des amis à Boston; je viens les voir; je ne resterai pas long-tems; mes affaires me rappellent, et un homme sensé ne doit pas négliger les siennes. Voilà tout ce que je sais sur mon compte et tout ce que je puis vous apprendre. Je ne sais aucune nouvelle, et maintenant que je vous ai dit tout ce que je savois, ayez compassion de mon cheval et de moi, et procurez-nous quelques rafraichissemens. »

On m'apprend qu'on découvre quelques vaisseaux à l'entrée du Havre de Boston. Je vais promptement me rendre à Prospect's-hill, pour voir si ce sont ceux qui doivent me rendre à ma patrie et aux embrassemens de mon digne ami.

Je suis, etc.

LETTRE XLVIII.

Cambridge, dans la nouvelle Angleterre,
9 *Décembre* 1777.

MON CHER AMI,

Quoique je n'aye pas la permission d'aller voir Boston, d'après ce que je puis en découvrir de nos barraques à Prospect's-hill, je puis vous donner une idée de sa situation. Quant à l'intérieur, à sa police, à son Gouvernement, vous trouverez bon que je vous renvoye aux auteurs qui en ont parlé.

Boston est située dans une presque Isle d'environ quatre milles de long, au fond de la baye de Massachusett, qui s'enfonce neuf ou dix milles dans les terres. L'entrée de la Baye paroit défendue de l'impétuosité des vagues par un certain nombre de rochers qui s'élèvent au-dessus des eaux, et par plusieurs Islets dont la plupart sont habités; et dont la situation est telle, qu'ils ne permettent pas à plus de trois ou quatre vaisseaux d'entrer à la fois.

La nature elle même semble avoir pour-

vu à la sureté de la ville. Car sur cet étroit Canal il y a une Isle, qui, lorsqu'elle est fortifiée, peut arrêter tout vaisseau. Ce poste important à été négligé jusqu'à la fin du dernier siècle. A cette époque on y éleva un Fort régulier, nommé le fort Guillaume, défendu par six pièces de canon, du plus gros calibre et parfaitement bien braqué. Quand nos troupes évacuèrent Boston, elle démolirent les fortifications, ce qui rendit cette ville plus facile à attaquer par mer. En conséquence, le principal soin des habitans fut de mettre Boston et cette Isle dans un état de défense qui l'empêcha de tomber une seconde fois en notre puissance; tout Citoyen, bien constitué, s'imposa deux jours de travail par semaine, pour presser avec plus de célérité cette construction importante. Car ils n'étoient pas sans craindre que la flotte et l'armée Angloise ne revinssent avec des renforts; et ce qui les avoit si fortement frappés de cette idee, c'étoit la démolition faite par les Anglois.

A une lieue de cette Isle, près de l'embouchure du Havre, il y a un fanal fort élevé dont les signaux peuvent s'appercevoir de Boston, et dont les feux, aussi bien que

ceux placés sur la plupart des hauteurs le long de la Côte, peuvent répandre au plutôt l'alarme dans l'intérieur des terres, quand on est menacé d'une invasion. A l'exception des tems de brume, à la faveur desquels, quelque vaisseaux peuvent se glisser au milieu des Isles, la ville a toujours cinq ou six heures pour se préparer à recevoir l'ennemi, et dans l'espace de vingt-quatre, elle peut mettre sur pied plusieurs milliers d'hommes de milice. Quand même une de nos flottes pourroit dépasser le fort Guillaume, elle seroit arrêtée par les fortes batteries que les Américains ont dressées au Sud et au Nord de la ville, et qui commandent entiérement la baye; le port paroît assez large pour contenir six ou sept cent vaisseaux à l'ancre, fort à l'aise et sans danger. J'ai entendu dire que du côté de la ville qui fait face au port, il y a une magnifique jettée, qui s'étend assez loin dans la mer, pour donner aux vaisseaux la facilité de décharger leurs cargaisons sans le secours du plus petit batteau : de là on les dépose dans des magasins placés le long de cette jettée.

A l'opposite de la partie Septentrionale de la presque Isle où Boston est bâtie, sont

lès restes de Charles-Town qui avoit avec Boston la même liaison que Borongh a avec la cité de Londres. La rivière qui les sépare n'est pas plus large que la Tamise, et il paroît même singulier que les habitans n'y ayent jamais construit de pont, ce qui auroit beaucoup contribué à leur prospérité commune, sur tout si l'on considère que c'est par là qu'on arrive directement à Boston des villes plus reculées dans les terres. A moins qu'on ne passe le bac, il faut faire un circuit de plusieurs milles, et franchir plusieurs marais pour aller de cette ville à Boston, qui n'en est qu'à deux milles, en ligne droite. Sans doute, comme les Américains sont devènus assez habiles pour construire des ponts sur des rivières plus larges que celle-ci, quand la querelle présente sera terminée, ils en construiront un. Car ce qui autrefois, par indolence ou pour des intérêts personnels, étoit regardé comme impossible ou du moins comme très-difficile doit leur paroître maintenant d'une facile exécution.

Près des ruines de Charles-Town, est ce lieu à jamais célèbre, où l'on a versé tant de sang et où tant de braves gens ont péri.

C'est Bunker's-Hill : sans l'attaque téméraire des généraux anglois, on n'eut pas perdu tant de monde ; mais ceci pourra servir de leçon. Il faut toujours avoir une connoissance suffisante de la position de l'ennemi et ne jamais trop le mépriser. Aprés tout dans cette occasion, il leur étoit impossible de faire autrement En effet si les Américains se fussent fortifiés dans ce poste, Boston n'auroit plus été tenable. Car c'est une hauteur qui commande toute la ville. La seule faute que l'on paroisse avoir faite, c'est de n'avoir pas tâché de tourner leur flanc, ce qui devenoit un moyen de les tirer de leurs retranchemens, au lieu de les attaquer de front. Le seul motif qui pût décider le genre d'attaque adopté en cette occurence auroit été la supposition qu'il étoit impossible, en si peu de tems, de construire des ouvrages qui ne fussent pas foudroyés par l'artillerie ou emportés d'assaut. Assurément nos troupes étoient fort harcelées par les Américains de Charles-Town, et si ce n'eût été que notre Général ne vouloit pas détruire cette ville, il auroit été aisé de déloger l'ennemi ; alors la foiblesse de leur flanc eût été découverte, et il n'en auroit pas coûté tant d'hommes

pour les attaquer. Il n'en est pas moins vrai que leur adresse, leur silence et leur activité à construire ces ouvrages qui consistoient en une petite redoute et un fort retranchement qui règnoit près d'un demi mille en descendant la rivière Mystic, tiennent du prodige. Je ne puis concevoir comment l'importance d'un pareil poste pût échapper à la vigilance de nos ennemis, puisque sa possession seule pouvoit nous assurer celle de Boston.

La meilleure description que je puisse vous donner de cette action, est celle que j'ai recueillie de la bouche même du capitaine Drew, que j'ai rencontré à Cork, qui y reçut plusieurs blessures, et qui, à peine guéri, alloit s'embarquer pour rejoindre son régiment. Il protestoit n'avoir jamais vu un aussi horrible spectacle de carnage et de destruction. Au fracas non interrompu de l'artillerie, la décharge de la mousqueterie, aux gémissemens des blessés et des mourans, se joignoient la terrible explosion de l'incendie de cette ville, d'où s'élevoit une large colonne de noire fumée. En un mot c'est une scène qu'on ne peut décrire, et dont on ne peut se faire une idée,

à moins

à moins d'en avoir été témoin. Quels devoient être les sentimens des généraux et des troupes de Boston qui étoient spectateurs de cette terrible boucherie, sans y participer. La conduite des troupes Anglaises fut digne de la valeur et de l'intrépidité que leur accordent les autres nations. Mais la manière dont-ils furent reçus en approchant de ces retranchemens et l'exécution de l'artillerie ennemie, qui fut terrible, suffisoient bien pour ébranler les meilleures troupes. Pendant une grosse demi-heure, le feu sortoit des batteries avec la rapidité d'un torrent, et plusieurs vieux guerriers prostestèrent que cette action étoit la plus chaude et la plus sanglante, où ils se souvinssent d'avoir assisté.

Nous attendons toujours des vaisseaux avec la même inquiétude; car notre situation n'est pas moins dangereuse que désagréable pour les officiers, aussi bien que pour les soldats. Ces derniers prennent à chaque instant querelle avec les sentinelles Américaines. Ceux-ci composés de milices et mal disciplinés, non-seulement manquent à leurs consignes que peut être ils ne comprennent pas, mais usent d'autorité comme ils le

jugent à propos. Ils ont reçu ordre de ne laisser passer aucun officier sans une épée au côté, et comme plusieurs ont laissé la leur avec leur bagage en Canada, que d'autres l'ont perdue avec leurs effets, durant la campagne, ces stupides personnages ne laissent pas passer ceux qui n'en ont pas, lors même qu'ils voyent bien à nos habits et à nos bayonnettes que nous sommes officiers. Il en est résulté beaucoup d'altercations, et pour y remédier, nous avons pris des passeports signés du général Heath; précaution qui ne sert de rien, car il y en a bien peu qui sachent lire. Enfin on a ordonné que tout officier qui auroit besoin de passer les sentinelles, iroient trouver la garde Américaine, dont l'Officier enverroit un soldat, pour lui faire obtenir le passage. Cet expédient n'a pas autrement remedié au mal. Car beaucoup d'Officiers ne pourroient montrer de passeport.

Ces difficultés cesseront de vous étonner, lorsque je vous aurai donné une idée de leur troupes. Lorsqu'ils vont rélever une garde, on voit un vieillard de soixante ans, à côté d'un jeune homme de seize; un autre noir, décrepit et boiteux, un grand nombre af-

fublé d'énormes perruques, en un mot ce seroient des sujets dignes du pinceau d'Hogarth; mais avec tout cela ils sont très-prompts à présenter leur fusil, et lorsqu'un soldat vient à passer trop près deux, ils le couchent en joue en criant : « Je vous jure que si vous essayez de passer, je fais feu sur vous. »

On ne permit qu'aux femmes des soldats de passer les sentinelles, et l'autre jour l'obstination d'un vieux invalide qui étoit en faction donna lieu à une assez plaisante aventure. Comme il ne vouloit pas laisser passer cette femme qui étoit une vraie vivandière, il en resulta une dispute, dans laquelle la Dame déploya toute l'éloquence de Billinsgate; (1) ce qui l'irrita au point qu'il présenta son fusil. A cette vue notre héroine courut à lui, l'arracha de ses mains, le terrassa, et enjambant son rival humilié, dans l'ivresse du triomphe fit pleuvoir sur lui une rosée abondante, sans quitter son poste jusqu'à ce qu'une bande de robustes coquins marcha vaillamment à l'aide du vaincu, déposa l'amazone, et mit le chevalier de la triste

(1) Des halles.

figure en état de reprendre son air martial et de remettre son fusil sur l'épaule.

L'hyver est dans sa plus grande force et comme il y a du danger à ranger la côte depuis New-Yorck jusqu'à Boston, ce qui d'ailleurs nous retarderoit beaucoup, le général Burgoyne s'est adressé au Congrez pour qu'il soit permis aux troupes de marcher jusqu'à Providence et de s'embarquer à Rhode-Island. Nous attendons impatiemment la réponse. Puisse-t-elle être favorable.

Je suis, etc.

LETTRE XLIX.

Cambridge, dans la nouvelle Angleterre, 19 Janvier 1778.

MON CHER AMI,

Il m'est impossible de vous donner une idée de l'abattement où je suis en vous écrivant. Non-seulement l'espoir flatteur de revoir bientôt mon ami s'est évanoui, mais plusieurs années peut-être s'écouleront avant la fin de cette funeste querelle.

Ce qui avoit été envisagé comme un allégement pour les troupes, relativement à leur embarquement à Rhode-Island est devenu par l'évènement un grand malheur, car non-seulement le Congrez a refusé cette demande, mais même il s'est opposé à tout embarquement, jusqu'à ce que la capitulation soit ratifiée à Londres par le Roi et le Parlement, évènement qui ne peut jamais arriver, parce que ce seroit reconnoître l'autorité du Congrez et l'indépendance des Américains. Ce qui ajoute au malheur de

notre situation, c'est que si les bâtimens de transport étoient venus près de Boston, le conseil auroit consenti à nous laisser embarquer.

La requête présentée par notre Général au Congrès leur a fait soupçonner, (car il n'est pas de peuple plus soupçonneux que les Américains) que cette demande n'avoit d'autre objet que de rejoindre l'armée du général Howe, et que nous serions assez lâches pour éluder ou rompre à leur exemple les articles de la capitulation, après quoi nous pouvions agir de concert avec cette armée contre Washington. Pour donner quelque ombre de raison à ces soupçons, ils prétendent que les vaisseaux envoyés à Rhode-Island n'étoient pas suffisans pour transporter l'armée en Europe, et qu'il étoit impossible d'approvisionner une armée et une flotte si considérable en si peu de tems; cette idée peut naître de l'extrême lenteur qui règne dans tous les départemens Américains.

Le général Burgoyne a porté des plaintes sur ce que les Officiers sont fort mal logés, ce qui ne s'accorde pas avec les

termes de l'accord. Le congrès a regardé ces plaintes comme une déclaration formelle. Ils s'imaginent que par cette infraction, nous regardons comme annullé, cet accord, et que par conséquent, nous ne balancerons pas, une fois que nous ne serons plus en leur pouvoir, de nous croire en liberté, et d'agir comme n'étant plus liés par une capitulation que nous avons désavouée, même avant d'être libres.

Le Congrés a prétendu encore, que les soldats n'avoient pas remis fidèlement tout leur fourniment, ils vouloient parler des leur boucles de ceinturon et de leurs gibernes. Ceux qui se connoissent le moins en affaires militaires, savent bien que ce sont là des objets particuliers, puisqu'ils sont fournis non par l'Etat, mais par le Colonel de chaque Régiment. En un mot le Congrés s'empresse de saisir les moindres prétextes pour colorer ses procédés et les rendre plausibles aux yeux des Nations. Mais s'ils s'en étoient rapportés au Général Gates, ils auroient reconnu le peu de solidité de cette prétention. Lorsqu'il vit les soldats Anglois défiler avec leur fourniment, il demanda au Colonel Kingston

qui avoit réglé les articles de la convention, si ce n'étoit pas l'usage que les armes et les fournimens allassent ensemble, le Colonel lui répondit qu'il n'avoit été rien stipulé au sujèt des fournimens, et qu'il n'avoit droit que sur ce qui avoit éte porté dans la convention. Vous avez raison, reprit le Général Gates, puis se tournant vers les officiers Américains, « Si nous voulions les avoir, dit-il, il eût fallu les comprendre dans l'accord. » Il est donc bien évident, que le Congrés saisit avidement les plus légers prétextes d'éluder les termes de la convention, sans s'exposer au reproche de manquer ouvertement à sa parole.

En vain le Général Burgoyne, voulut leur prouver que le seul objet de sa lettre, étoit de se plaindre de la manière dont on en usoit avec eux, et de ce qu'on ne s'en tenoit pas assez sévèrement aux articles de la capitulation. Ses efforts furent infructueux. Pour prévenir toute difficulté, le Général et les Officiers offrirent de donner leur parole, et de signer tout autre écrit, pour ratifier plus pleinement encore le traité.

Le Congrés fut inéxorable, et il étoit aisé de s'appercevoir, que c'étoit un parti pris dont on ne vouloit pas s'écarter. Aucune offre de sûreté, ne put changer rien à leur détermination. Il est facile de pénétrer les motifs de la conduite extraordinaire du Congrés. Les Amérïcains se sont imaginé que s'ils laissoient notre armée repasser en Europe, on pourroit la renvoyer au Printems, et comme l'armée du Général Howe est maintenant en possession de Philadelphie, de Jersey, de New-Yorck, et d'autres postes importans, et que le Général Washington, est serré fort étroitement à Valley-Forge, l'arrivée d'un tel renfort pourroit mettre un grand poids dans la balance, et amener leur entière soumission à la première campagne. En conséquence, quoiqu'ils ne soient encore qu'un Etat au berceau, ils aiment mieux compromettre leur réputation, par un acte que rien ne pourra jamais excuser. Ce sera un éternel sujet de reproche pour l'Amérique, et leur conduite en ce moment apprendra aux autres puissances, jusqu'à quel point elles peuvent compter sur la foi de ses engagemens.

Jugez, mon cher ami, des peines de

vos malheureux compatriotes, et du désespoir où les met cet injuste traitement. Il ne nous reste plus d'autre espoir que celui d'un échange de prisonniers, qui, vu notre nombre, ne peut s'effectuer en entier avant long-tems. Notre situation devient de jour en jour plus pénible. Car sans parler des insultes que nous recevons continuellement du soldat Américain, les Officiers, enhardis sans doute par cette résolution du Congrez, se conduisent très insolemment, et le Colonel Henley qui les commande, s'est rendu coupable des plus grandes cruautés, à l'égard de nos soldats. Pour vous donner une idée de la férocité naturelle de cet homme, et de la barbarie froide qui le caractérise, je vous en citerai un ou deux traits.

Le 19 du mois dernier, Il vint aux baraques Américaines, pour relâcher quelques uns de nos soldats; après les avoir appellés par leur nom, il s'adressa au caporal Réeves, du 19e Régiment, et lui dit qu'il avoit été mis aux arrêts pour avoir insulté un Officier Américain. Réeves répondit qu'il en étoit bien fâché, qu'il avoit bu un coup, qu'il n'en auroit pas agi de la

sorte, s'il eût su parler à un Officier, et qu'il étoit prêt à lui en faire des excuses. » Par Dieu ! Reprit le Colonel Henley, si vous m'eussiez manqué, avec cette insolence, je vous aurois passé mon épée au travers du corps, car je crois que vous êtes un grand drôle. » Je ne suis point un drôle, mais un bon soldat, et mes Officiers me connoissent bien. » Le Colonel lui imposa silence. Réeves répéta distinctement les mêmes paroles, ajoutant qu'il espéroit bientôt porter les armes sous le Général Howe, et combattre pour son Roi et pour son pays. « Au diable votre Roi et votre pays, répliqua le Colonel. Pour les armes, vous ne les aurez pas plutôt reprises, que vous ne demanderez pas mieux que de les rendre une seconde fois. » (1) Henley ordonna à un des sentinelles, de passer son épée au travers du corps de ce *bélitre*, la sentinelle n'obéissant pas à cet ordre, le Colonel descendit de cheval, et

(1) Le Colonel Henley étoit un franc brutal, si l'on en croit le récit de l'auteur; mais il est assez singulier qu'il ait été Phophète, et ait prédit aux Soldats de Burgoyne, le sort de ceux du Lord Cornwallis.

arrachant à un autre son fusil armé de bayonnette, il en frappa le caporal au sein gauche, et pendant qu'il lui appuyoit la bayonnette sur la poitrine, il lui dit, que s'il disoit encore un seul mot, il la lui passoit au travers du corps. Réeves répondit qu'il s'en embarassoit peu, et qu'il défendroit son Roi et son pays, jusqu'au dernier moment de sa vie. Alors Henley lui porta un second coup, mais deux autres prisonniers relevèrent le fusil, qui passa sur l'épaule de Réeves. En même tems, un de ces gens dit au Colonel, que cet homme étoit son prisonnier, et qu'ainsi il devoit respecter sa vie, comme celle de tous les autres hommes confiés à sa garde. Alors le Colonel rendit le fusil, ordonna au caporal de rentrer dans le corps de garde, et élargit le reste des prisonniers.

Une autre fois, comme quelques uns de nos soldats étoient à regarder une recrue d'Américains où assistoit le même Officier, il leur ordonna de se retirer, parce qu'ils gênoient la parade. Les soldats s'éloignèrent mais comme la foule étoit grande et les chemins fort sales, le Colonel se tourna vers eux en jurant : « Par Dieu ! je vous

ferai aller plus vîte, et courant au Caporal Hadley, il lui donna un coup d'épée dans le côté gauche, et faussa son épée; puis revint à sa parade, en le redressant. Bel exemple à donner à ses soldats.

D'aprés cela ne soyez pas surpris, d'apprendre le massacre général de toutes les troupes Angloises. Mais ce qui caractérise encore mieux cet homme sanguinaire et sa férocité, ce sont les propos inconcevables qu'il tint à quelques uns de nos soldats, sans aucune provocation de leur part.

Nos passeports doivent être renouvellés tous les mois, et pour cet effet les Sergents Quartiers-maîtres des différens Régimens, se rendent au Bureau de L'adjudant Général, Député du Congrés. Le 16 du dernier mois; comme les Sergens étoient au Bureau, le Sergent Fleming du 47e Régiment, ne connoissant pas le Colonel Henley, le prit pour le Colonel Keith, Député Adjudant général, le salua, le chapeau à la main, et alloit lui adresser la parole, lorsque le Colonel lui montrant le point, lui dit: « Vous êtes tous des drôles, Je ferai la ronde moi-même une de ces

nuits, et si j'entends le moindre mot où le moindre bruit, je fais tirer sur vous, et faire un feu d'enfer. Je vous ensevelirai sous vos barraques; il ajouta que s'il étoit sentinelle, et qu'un soldat Anglais le regardât un peu de travers, il lui feroit dans l'instant sauter la cervelle.

Une conduite aussi choquante ne pouvoit échapper à l'attention du Général Burgoyne. Il s'est adressé au Général Heath pour en avoir justice, et celui-ci a formé un Tribunal pour juger de la validité de ces plaintes, et a répondu que pour l'honneur du Colonel Henley, et pour la satisfaction de tous les intéressés, sa conduite pendant qu'il a commandé à Cambridge, seroit soumise au jugement d'un Conseil de Guerre, qui doit tenir demain sa première séance.

La saison a été très rigoureuse dans ces derniers tems, et il est tombé beaucoup de neige. Mais aprésent le tems est plus beau et plus serein. Le vent du Nord soufle avec violence; il y a deux ou trois pieds de neige sur la terre, et les habitans, au lieu d'aller en chariots, comme les canadiens, ont de larges traineaux qui con-

tiennent dix ou douze personnes, et qui sont tirés par deux et quelquefois quatre chevaux. Les jeunes gens aiment mieux un autre usage (1) dont la singularité mérite bien une description.

Quand il fait un beau clair de lune, un certain nombre de jeunes gens des deux sexes, environ 30 ou 40, part en traineau vers les sept heures du soir, pour aller joindre une autre assemblée à 19 ou vingt milles de distance, ils dansent et se divertissent jusqu'au point du jour, et reviennent en suite se livrer chacun à ses affaires, comme s'ils avoient reposé toute la nuit. Il arrive souvent qu'une ou deux heures après le point du jour on est réveillé par leurs chants, par le bruit qu'ils font, et par le grand nombre de sonnettes que portent les chevaux, en revenant de ces parties. La singularité des usages est en raison de celle des situations et des manières. En Angleterre celui-ci seroit regardé comme très imprudent, et entraine-

(1) L'auteur appelle cet usage *Frolicking.* Et ce mot en Anglois veut dire *être gaillard, agir d'après sa fantaisie, par caprice, par boutade.*

roit les plus funestes conséquences. Mais après ce que j'ai observé de celui de *bundling*. (1) Je n'ai pas besoin de vous dire combien on le juge ici, et combien il est innocent. Au reste quant au premier de ces usages, le commerce fréquent des Européens l'a fait abolir le long de la côte. Mais on en conserve un à peu près semblable, qu'on appelle *tarrying* (1).

Quand un jeune homme est amoureux d'une jeune personne et veut l'épouser, il s'adresse aux parens de sa maitresse, sans le consentement desquels il ne peut se faire aucun mariage dans cette Colonie. S'ils n'y mettent point d'opposition, on lui permet de *s'amuser* avec elle pendant une nuit, afin de lui faire la cour. Le soir le vieux couple va se mettre au lit, et laisse les jeunes amans s'arranger comme il l'entendent. Ceux-ci, après être restés aussi

(1) *Voyez* page 34.

(2) *tarry* veut dire *s'arrêter, rester, s'amuser*. Cet singulier usage me rappelle un mot assez plaisant d'un Américain. Une Dame de Paris lui demandoit si l'homme étoit habillé, lorsqu'il étoit *bundled* avec une jeune fille. — Non pas entierement, Madame, mais essentiellement.

l'un

long-tems qu'ils le jugent à propos, vont aussi se coucher ensemble, mais sans ôter leurs vêtemens de dessous pour éviter les attouchemens. Si les parties se conviennent, tout est dit, on publie les bancs, et on les marie sans délai, si non ils se quittent, pour peut-être ne plus jamais se revoir. Si la belle délaissée devient grosse, alors le jeune homme, à moins qu'il ne se cache, est obligé de l'épouser, sous peine d'excommunication.

L'ignorance des Officiers et des soldats Américains, et la ponctualité scrupuleuse de leurs consignes, que la moitié n'ont pas l'esprit de comprendre, doivent occasionner du trouble et de la confusion. Jusqu'ici j'ai pris toutes mes précautions pour éviter d'avoir aucune altercation avec eux, cependant l'autre soir, j'eus le plaisir d'être conduit au corps de garde; mais j'étois en bonne compagnie, et de ce nombre étoit le Lord Balcarras, le Major Master, de notre Régiment, et le Major England du quarante-septième.

Nous revenions vers les neuf-heures du soir de Prospect-Hill, à notre logement de Cambridge, lorsqu'à un mille environ des

barraques, nous fûmes arrêtés par une patrouille. Nous eûmes beau lui montrer nos armes et nos passeports, elle ne voulut jamais nous laisser passer, disant qu'elle avoit ordre d'arrêter tout Officier ou tout soldat Anglois, après la chûte du jour. Le Lord lui répondit qu'il étoit bien sûr que ce n'étoit pas là sa consigne. Le Caporal répliqua qu'il la tenoit de son Capitaine, et qu'il falloit le suivre au corps de garde. En conséquence, quoiqu'il fît un froid très piquant, on nous ramena aux barraques. Arrivés près de la garde, le Lord se plaignit au Capitaine, qui répondit qu'il croyoit avoir ces ordres, mais qu'il n'en étoit pas bien sûr, que cependant, puisqu'on nous avoit arrêtés, nous resterions jusqu'au lendemain. Le Lord le pria d'envoyer à Cambridge chez le Colonel Gerrish, Commandant, ce qu'il refusa. Après beaucoup d'altercations, et de représentations, nous eûmes le bonheur de le persuader et de ne, pas passer une nuit d'hiver, sans aucun abri dans un corps de garde glacé. Il nous laissa retourner à nos logemens, après avoir pris notre parole par écrit de revenir le lendemain matin à huit heures. Le len-

demain, quand nous nous rendîmes au corps de garde, les habitans s'attroupèrent autour de nous, aussi curieux de voir le Lord Balcarras, qu'ils l'avoient été de voir le Lord Napier. Nous restâmes aux arrêts jusqu'à ce que la garde fut relevée; le Capitaine qui vint, fit quelque difficulté de se charger de nous; mais le Lord impatienté, lui ayant demandé de qui nous étions prisonniers, ma foi ce n'est pas de moi, répondit cet officier, et vous pouvez aller à vos affaires; nous le prîmes au mot. Le Général Philips en fit des plaintes au Commandant, et toute la réponse qu'il en reçut, fut que c'étoit apparemment une méprise de quelque ignorant Capitaine. Ainsi vous voyez que nous sommes le jouet de ces insensés. Voilà la discipline Militaire de l'Infanterie des Etats Unis.

Je ne vous aurois pas communiqué si librement mes sentimens, si je n'avois pas une occasion de vous faire tenir cette lettre, par un officier qui va à New-Yorck d'où il doit repasser en Europe.

Je suis, etc.

LETTRE L.

Cambridge, dans la nouvelle Angleterre;
28 *Février* 1778.

MON CHER AMI,

Notre attention vient d'être occupée par le jugement du Colonel Henley. Comme toute la procédure (1) seroit fatiguante, je ne vous donnerai que la substance du discours par lequel le général Burgoyne ouvrit la séance, de sa réplique, de celle du juge-avocat. Vous serez étonné de l'étrange décision du conseil, après les crimes articulés sur la foi du serment, lorsque les mauvais traitemens, l'injustice et la crauté ont été prouvés par des témoins aussi respectables que le colonel Anstruther, le colonel Lind, le major Forster, le lieutenant Vallancy, le lieutenant Bibby, et d'autres officiers. Mais comme je ferois disparoître l'énergie et la

(1) Nous avons balancé si nous élaguerions les détails de ce procès. Deux raisons nous ont décidés à les donner, la réputation du général Burgoyne l'intérêt que peut exciter la connoissance des formes judiciaires chez les Américains.

beauté du discours du général Burgoyne en ne vous en donnant que l'analyse, je vais le transcrire mot pour mot, tel qu'il a été recueilli au moyen des notes abrégées.

A l'ouverture du Conseil, le général Burgoyne observa qu'il y avoit une distinction à faire entre la dénonciation contenue dans sa lettre et l'ordre du général Heath. Dans la lettre, la conduite entiere, le langage ordinaire du colonel Henley, encourageant ses sublaternes, et paroissant avoir pour objet de les exciter à verser du sang n'étoient présentés que comme objet douteux, et en raisonnant d'après ce principe, il y avoit plus de bonne foi à supposer un seul homme coupable comme instigateur de tout le mal qui s'est fait que de supposer une disposition sanguinaire généralement répandue parmi les troupes Américaines. Mais l'objet direct de l'accusation que lui, général Burgoyne, s'engageoit formellement à prouver, étoit contenu dans ces mots, que la conduite du colonel Henley avoit été criminelle dans un officier, indigne d'un homme, et qu'il étoit coupable de la sévérité la plus indécente, la plus violente, la plus vindicative contre des hommes désarmés, et d'assasinats

commis de propos délibéré. Il finit par déclarer qu'il bornoit ses preuves à ce qui s'étoit passé le dix-neuf décembre et le huit de janvier, à moins que la conduite tenue par le Colonel en d'autres occasions ne servit à jetter un nouveau jour sur les principes et les desseins qui l'avoient fait agir les deux jours designés en particulier. Après cette observation le Général commenca son discours en ces termes.

M. le Président, Messieurs;

« Je me présente devant vous comme accusateur du colonel Henley à qui je viens reprocher des actions odieuses; mais avant d'en administrer les preuves, je crois qu'il est du devoir de ma place, et convenable au respect que je dois au conseil, de déclarer les principes qui me font agir. »

« Si les dépositions que j'ai entre les mains, et qui vont bientôt être mises sous vos yeux et confirmées par le serment des temoins, ne m'abusent pas, la foi publique a été violée, des cruautés ont été commises de gaité de cœur, et il est vraisemblable qu'on a médité le massacre général des troupes qui sont sous mes ordres. Dans

des objets de cette importance, où non seulement les droits d'une seule nation, mais les intérêts même de l'humanités ont compromis, l'accusation, quelque pénible que soit une pareille tâche, et quoique les talens n'y répondent pas, regarde celui qui est honoré de la plus précieuse marque de confiance de ses concitoyens. «

« Un second motif pour moi de paroître ici est celui de l'honneur. J'ai entrepris d'accuser le colonel Henley, sur un point qui touche au cœur d'un soldat et de bien plus près que la vie. Il est juste que je paroisse en personne pour soutenir mon accusation, et si je ne viens pas à bout de la prouver, lui faire toutes les réparations qui seront en mon pouvoir. »

« Il est un troisieme motif que je me fais un honneur d'avouer, et qui n'a pas moins de force sur mon cœur. c'est le desir de témoigner ma reconnaissance, mon estime et mon affection pour cette action respectable de mes compatriotes, pour un brave et honnête soldat Anglois, un simple particulier, sans défense, parce qu'il est sans armes, ignorant vos loix, hors d'état de plaider sa cause devant un tribunal,

et qui ne peut s'adresser pour demander secours et vengeance à ses propres officiers. J'avoue que j'ai trop d'amour-propre pour céder à aucun autre de mes freres d'armes le noble orgueil et la satisfaction de paroître à leur tête, pour défendre des hommes qui ont partagé fidelement ma gloire et mes malheurs, qui ont combattu vaillament sous mes ordres, dont le sang a coulé sous mes yeux, et qui sont maintenant exposés à l'oppression et à la persécution, au mépris d'un traité signé de ma main. »

« J'ai cru devoir commencer par ces observations préliminaires de peur qu'on ne me crut animé par un motif aussi bas que celui d'un ressentiment personnel, contre un homme que je ne connoissois pas sous un jour désavantageux, avant les excès dont je l'accuse, et à l'égard de qui je n'avois eu jusqu'alors que des préjugés favorables, fondés sur sa conduite en général. Un ressentiment personnel!... Non, Messieurs: je m'appuye sur une base plus solide, sur celle des droits de la nature, et j'en appelle aux grands principes sur lesquelles repose la société humaine, aux limites sacrés que l'on ne peut franchir, et qui, en paix

comme en guerre sont regardés comme inviolables, du consentement unanime des Peuples Policés. »

« Ceci me mène à une courte réflexion sur l'ordre en vertu duquel vous siégez. Il porte *que la cour, après une mûre considération, est d'avis que d'après les preuves que le général Burgoyne offre de fournir contre le colonel Henley, Il est nécessaire et pour l'honneur du colonel Henley et pour la satisfaction de tous les intéressés, que sa conduite, pendant qu'il a commandé à Cambridge soit soumise à l'examen d'un conseil de guerre. Le Général approuvant l'opinion du comité des recherches ordonne, etc.* »

« Je m'attendois, je l'avoue, que le général Heath, témoignant un peu plus de confiance à l'accusateur, auroit donné au conseil de guerre un motif plus noble et plus étendu que celui de l'honneur d'un individu, quelque respectable qu'il put être ou de la satisfaction des parties plaignantes; quoiqu'il en soit, mon objet est rempli; j'ai obtenu un conseil de guerre, les membres sont sermentés et tenus de donner une décision. »

« Vous sentez comme moi, sans doute, la différence qui se trouve entre ce tribunal et les tribunaux ordinaires. Les pièces qui suffiroient pour opérer votre conviction, après la lecture des preuves, ou qui ne serviroient que d'éclaircissement pour la personne qui doit confirmer la sentence, seroit insuffisante dans cette affaire. Vous n'ignorez pas qu'elle doit être rendue publique, répandue, examinée, commentée par toutes les nations, et que tous vos procédés doivent être marqués au coin d'une justice aussi réelle qu'éclatante. Vous avez entre les mains l'honneur d'un état au berceau, et parconséquent ni subterfuges, ni faux-fuyans, ni chicane, (allusion au juge-avocat tudor, avocat de Boston) si quelqu'un avoit l'audace d'en employer devant ce tribunal, ne peuvent ici prévaloir. Quand il seroit possible qu'un seul des membres qui le composent pût être prévenu, sans le vouloir, par amitié personnelle, ou par les sentimens qu'a pu faire naître une guerre civile, (et les meilleurs esprits ne sont pas toujours en garde contre ces sortes d'illusions), un moment de reflexion sur l'honneur de

son pays éclairera sa raison, et la politique lui fera une loi de rejetter ce que lui fait adopter la prévention. »

« Dans la confiance intime où je suis de votre disposition à rendre justice et de la nécessité où vous êtes de la rendre; je vais donc procéder à administrer les preuves. Je n'ai ni la volonté ni le pouvoir d'exagerer les faits par un récit préliminaire; la vérité elle même va les mettre sous vos yeux dans toute leur hideuse simplicité, spectacle affreux dont les regards et les esprits se détourneront avec horreur. »

Alors une variété infinie de témoignages prouva les crimes dont j'ai fait mention dans ma derniere lettre, outre beaucoup d'autres que vous pourrez reconnoître dans le cours de l'accusation.

Après un long examen des preuves qui venoient à l'appui, le juge-avocat s'opposa à ce que le Général fit aucune observation sur elles et ajouta que, si on lui permettoit, ce seroit une grace et non pas un droit; et après quelque petite altercation entre le juge-avocat et le général, la cour accorda à ce dernier sa demande, et le général Burgoyne continua en ces termes.

M. le Président, Messieurs;

« Puisqu'il m'est permis de faire tels raissonnemens que je jugerai à propos pour appuyer mes allégations, et me réservant le droit de repliquer à la défense, je vais commencer à remplir cette tâche si pénible, parce que je ne peux poursuivre l'aggresseur sans la mettre sous un point de vue qui le rende odieux à toute âme sensible : facile, parce que j'ai pour moi une masse de preuves que l'on ne peut renverser et qui m'autorise à vous demander justice de la maniere la plus forte et la plus énergique. A cet égard, Messieurs, permettez-moi de m'applaudir que les dépositions n'ayent pas été mises sous vos yeux dans un ordre régulier.... Je déclare sur mon honneur que je n'ai eu aucune communication directe où indirecte avec aucun des officiers ou soldats qui ont paru devant vous, excepté avec le sergent Fleming, du quarantiéme Régiment, qui a déposé la manière étrange dont le colonel Henley le salua lui et ses camarades au Bureau de l'Adjudant Général. Ce récit me parut si peu probable que non seulement j'envoyai

chercher le sergent pour lui représenter combien un serment étoit sacré, et quel crime ce seroit qu'un excès de zele qui porteroit à devenir un faux témoin, mais que je crus devoir faire les informations les plus exactes sur son caractère. Je le trouvai ferme, invariable dans son dire, et ses officiers s'accordèrent tous à déposer en faveur de sa véracité. »

« D'ailleurs j'ai tenu religieusement à la résolution que j'avois prise de ne voir aucun des témoins, et ce n'a pas été seulement pour me mettre à l'abri, dans un pays de soupçons et de défiance, de toute supposition d'intrigues, indignes de mon caractere; je me suis fait un scrupule de donner trop promptement entrée dans mon esprit à la prévention, dans une cause où avec une matière d'un intérêt public est enveloppé le sort d'un homme qui tient un poste éminent dans votre armée, et, s'il faut en juger par les témoignages de bienveillance qu'il reçoit dans ce jour, un rang honorable dans l'estime de ces concitoyens. »

« Je viens donc ici exempt de toute prévention; je n'articulerai pas de légers griefs

que je pourrois comprendre dans mon accusation générale, tels que l'impolitesse à l'égard des officiers, expressions et actes de mauvaise humeur, de hauteur et dédain. Je ne pretends pas qu'ils ayent jamais eu lieu, et dans le cas contraire je desire qu'on les passe comme des fautes de tempérament et des défauts de manières, qui proviennent du caractere, de l'éducation et du genre de vie habituel. Je bornerai mes réflexions, aux témoignages contenus dans les pièces que vous avez sous les yeux, et aux particularités qui leur sont relatives. »

« Sans m'éloigner de ce principe, il est nécessaire de prendre une idée générale de l'état des choses, avant la date des griefs dont nous avons à nous plaindre. Nous sommes arrivés à Cambridge, voyageant dans votre pays, sous la sanction d'une trève; à quelque titre que nous nous trouvassions dans un pays étranger, ou indépendant, comme vous le prétendez, chacun de nous avoit des droits à une protection personnelle, en vertu d'une loi universelle et sacrée, fondée sur l'usage et sur la raison. Bien plus, quand je considère

qu'aux loix connues des Nations civilisées se joignoient des principes qui ne sont pas écrits, il est vrai, ou plutôt qui le sont dans l'ame d'un peuple généreux, je veux dire l'honneur, le respect pour le courage, cette émotion des cœurs hospitaliers qui les presse de voler au secours de l'infortuné, de l'étranger, de l'homme sans défense qui est entre vos mains, combien nos droits sembloient se multiplier! Une imagination peut-être un peu trop vive concevoit encore d'autres motifs de bienfaisance. Il y avoit parmi nous des hommes assez confians pour se flatter, que, malgré l'événement qui nous sépare, les devoirs opposés qui nous lient, les préventions de l'enthousiasme politique et l'animosité de la guerre civile, cette querelle une fois terminée, nous pourrions encore nous rappeller notre ancienne fraternité, sur-tout puisqu'il étoit impossible, par la convention de Saratoga que la plupart de nous put jamais porter les armes contre l'Amérique. »

« Ce qui nous avoit conduits à ces illusions trop flatteuses, c'étoit le traitement honorable que nous avions éprouvé de la part du général Gates, de la vôtre, M. le

Président (c'étoit le Brigadier-Général Glover,) pendant que nous étions en marche pour nous rendre ici ; de la part du respectable membre qui siége près de vous ; (le Colonel Lec) qui prit le commandement à notre arrivée, et qui vient de le reprendre fort heureusement pour nous. »

« Le premier indice que nous ayons découvert d'un défaut de franchise à notre égard a été le moyen établi pour punir les fautes de nos soldats. Ils furent arrêtés, mis en prison, punis, sans la moindre participation de leurs Officiers. Je sais avec quelle légèreté on a traité mes sentimens à cet égard. Mais je persiste à soutenir qu'après avoir pris nos soldats en faute, il auroit été conforme à tous les principes de la bonne police de s'adresser en premier lieu à leurs Officiers pour leur châtiment, sans disconvenir pourtant, que sur la moindre preuve de partialité, de connivence, ou de clémence déplacée, il n'eut été du devoir du général Héath de se charger de faire bonne justice. »

« Le systéme contraire ayant prévalu, examinons d'abord, quoique ce soit le dernier chef d'accusation, l'excès monstrueux de

de tyrannie, de dérision et de barbarie auquel s'est livré le Colonel Henley, à l'égard des Sergens dans le bureau de l'adjudant général. Ce n'est pas sans peine que je veux forcer ma bouche à articuler les mots suivans, tels que le Sergent Fleming les a déposés par serment. — Vous êtes tous des drôles. etc.

« Le conseil se rappellera que lorsqu'on lût cette déposition, elle excita le rire d'un côté de l'audience, au lieu d'une improbation sévère. Aujourd'hui il semble qu'elle fasse une toute autre impression. Je vois, pour ainsi dire, tous les esprits m'applaudir, lorsque je soutiens que des expressions aussi cruelles, aussi déplacées, aussi peu méritées, dans la bouche d'un homme, annoncent que les plus horribles passions fermentent dans son cœur, et qu'il porte l'excès de la rage et de la malice à son comble. Je défie aucun de ceux qui m'écoutent de pouvoir écarter cette idée, elle sera présente à leur esprit pendant tout le procès, et prouvera d'une manière trop convaincante, que chacun des actes qui ont suivi, provenoit d'une intention bien réfléchie et d'une résolution de verser du sang. »

« Il est très-important d'observer que cette annonce des intentions du Colonel eut lieu vers le seize décembre, et que ce ne fut pas plus tard que le dix-neuf qu'il confirma par une action atroce, les principes dont il avoit fait profession. »

« L'assassinat du Caporal Réeves, est prouvé par la déposition du Caporal Buchanan, d'Alexandre Thomson, et de Robert Stéel.

. . . .

« Ce brave homme, au moment que sa réponse pouvoit lui coûter la vie, n'hésita pas à répéter. *Peu m'importe je défendrai mon pays et mon Roi, tant qu'il me restera un soufle de vie.* Cette action auroit charmé un ennemi courageux; elle l'auroit désarmé, et retenu le coup plus sûrement que les plus forts enchantemens. Quel effet produisit-elle sur le Colonel? de provoquer un deuxième coup qui ne manqua que par la présence d'esprit de son voisin qui releva le fusil. »

« Messieurs, quand je dis que la constance du Caporal devoit plutôt plaire qu'offenser, je n'exagère point et je ne parle point au hasard. Je sens dans mon cœur

la preuve de cette vérité, et quand je considère les actions d'un Washington, quand je rencontre sur le champ de bataille, un Gates, un Arnold, un Glover, et que je les vois affronter la mort, pour la défense de leurs principes, quoique je sois disposé à répandre tout mon sang pour celle d'une cause opposée, je ne puis refuser à mon ennemi l'estime que je dois au guerrier, et le combat fini, j'oublie mon ressentiment, pour lui donner toute ma bien-veillance. »

« Dans les différentes parties de l'information faite sur cet acte inhumain, il y a eu plusieurs questions faites par le prisonnier, par le juge-avocat, par les juges, relativement à la disposition apparente où il pouvoit se trouver alors. On a demandé s'il n'étoit pas de bonne humeur. — Un assassinat commis de bonne humeur! c'est-là, si je ne me trompe une phrase vide de sens, tant que les idés des hommes sur ce crime ne changeront pas. »

« On l'employe, il est vrai, quelquefois proverbialement pour désigner l'excès de malignité et de trahison d'un homme qui vous sourit en vous égorgeant. Mais je crois que de pareils sourires ne sont jamais pro-

duits comme des moyens d'excuses où d'atténuer le crime. Je conçois que ces questions n'ont d'autre objet que d'insinuer, que la seule cause du courroux du Colonel fut l'insulte qu'il reçut. J'admets un instant cette supposition et je la charge de toutes les particularités qui peuvent inculper Réeves, telles que l'impertinence des discours joint à l'insolence du geste, et je laisse à juger à la Cour, si le colonel Henley, avec plein pouvoir d'emprisonner, et de punir d'une manière régulière, décente et légale, peut-être recevable le moins du monde à se justifier de s'être fait tout à la fois partie, juge et bourreau. »

« Je remets la conclusion de cette affaire à une autre occasion, afin de profiter de celle qui se présente.

Je suis, etc.

LETTRE LI.

Cambridge, dans la nouvelle Angleterre.
6 *Mars* 1778.

MON CHER AMI,

Je reprends la suite du discours du Général.

« Le Colonel a trempé ses mains dans le sang, depuis le dix-neuf de décembre, jusqu'au cinq de janvier. Et il est évident, d'après les procédés des autres que l'influence de son exemple et l'encouragement de ses préceptes, n'a pas manqué d'opérer. Pour première preuve, je prie les juges de donner leur attention au témoignage du colonel Lind, concernant la position de la sentinelle, qui étoit de nature à inquiéter toute personne qui seroit venu à passer sur la grande route, dans le moment où elle auroit tiré, et en même-tems sa disposition malfaisante, si marquée, qu'elle prenoit jusqu'à des femmes pour objets, sans vouloir leur laisser le tems de se retourner. Elle avoit, dit-elle, ordre d'en agir ainsi; com-

parez avec cette conduite de la sentinelle à laquelle le colonel Lind s'adressa, la conduite indigne de l'Officier et l'approbation qu'il donna à tous ses procédés, comme conformes à l'ordre, et personne, pour peu qu'il ait le sens commun, ne pourra disconvenir que ce ne fussent là les parties d'un plan général, combiné pour répandre des semences de discorde et d'amener enfin un massacre général. »

« Mais, dira-t-on, les ordres, en vertu desquels les troupes continentales ont agi, étoient des ordres supérieurs et non pas ceux du colonel Henley. Quoi la position des sentinelles placés de manière à tuer ou blesser trois ou quatre passans, d'un seul coup; la lâcheté de tirer sur des femmes, le déni de justice fait au colonel Lind, accompagné des gestes et du langage le plus insultant.. toutes ces particularités seront adoucies parce qu'elles ont pour principe des ordres supérieurs? s'il en est ainsi, cette excuse devient encore plus alarmante pour nous. Ce n'est pas à moi, dans ce moment, à m'appesantir sur une réflexion qui pourroit nous mener un peu loin; je me contenterai d'observer que cette excuse ne seroit

pas d'un grand secours au colonel Henley, qui n'en auroit pas moins été le cruel agent d'une étrange précipitation de principes, pour ne rien dire de plus. »

« Le colonel Henley, a demandé si on a porté contre lui des plaintes de ce qui s'est passé le vingt-deux. Je ne le crois pas; mais j'ose dire qu'il doit en deviner la raison; d'autres griefs plus forts tels que mépris d'officiers, attentats commis sur leurs personnes alloient être mis sous les yeux du général Heath. Ces faits sont assez nombreux, pour avoir rempli un plus long intervalle que celui qui s'est écoulé entre le dix-neuf de décembre et le huit de janvier, et s'ils n'ont pas été soumis au jugement de ce conseil, c'est que l'intention du général Heath, est d'en faire informer à part. J'en ai dit assez pour prouver comment on a suivi le sistême de notre persécution, et j'en viens à ce qui s'est passé le huit de janvier. »

« Au premier coup-d'œil, je suis fort embarassé de savoir sur quel fait de cette coupable journée, je dois d'abord fixer votre attention. Le champ est vaste, les scènes ont été séparées et successives, mais toutes évi-

demment dirigées sur un plan uniforme : d'un côté, une patrouille tombe à coups de bayonnette sur d'innocens spectateurs, de l'autre, sous prétexte qu'un prisonnier s'est échappé, les mêmes projets sanglants sont exécutés sur des hommes qui ne peuvent les avoir provoqués; enfin le colonel Henley en personne, pendant qu'on refuse l'entrée aux Officiers, comme le prouve la déposition du lieutenant Bibby, passe son épée au travers du corps de quelques-uns de nos malheureux compagnons. »

« La première de ces atrocités compliquées, dans l'ordre des tems, est une attaque faite d'abord avec la bayonnette, puis avec la crosse du fusil. Je vais lire la déposition sans aucun commentaire. » C'étoit celle du Major Forster, du vingt-unième Régiment, et du Lieutenant Smith, Officier d'artillerie, laquelle portoit, qu'étant à la distance d'environ trente verges, ils ne virent ni n'entendirent aucune provocation, aucune insulte, mais s'amusoient à compter les files; qu'arrivés près du corps-de-garde Anglois, ils observèrent une querelle et virent la garde s'avancer; qu'en approchant ils trouvèrent Trudget blessé, et le

visage couvert de sang ; qu'ils ordonnèrent à leurs soldats de se disperser, ce qui fut fait sur le champ; que les troupes continentales eurent le passage libre, et qu'il n'y eut pas la moindre dispute à ce sujet.

« Je n'ai qu'une remarque à faire, continua le général Burgoyne, et elle sera en faveur des troupes continentales. Car ce n'est pas les insulter, que de supposer qu'un traitement aussi cruel ne peut venir que d'un sentiment général. Jamais un peuple en corps ne peut pousser à ce point la barbarie, qu'il ne soit animé par une instigation quelconque, et voici le moment de rappeller au savant personnage près de moi un autre devoir de sa charge, celui d'exposer au Conseil, les principes des loix concernant les complices, et de nous dire si un homme qui en engage un autre à faire un crime par ses ordres, ses avis, son exemple ou tout autre motif, n'est pas complice de ce crime, fût-il à cent lieues de distance, tout aussi bien que s'il eût été sur la place. »

« L'assassinat de Wilson, se trouve dans la suite de la déposition (il avoit été blessé au côté, par un soldat Américain, en vou-

lant parer la bayonnette dont celui-ci vouloit le frapper.) Et il paroit que ce second fait n'a pas plus besoin de commentaires que le premier. Il est bon cependant de remarquer qu'en cette dernière circonstance, il se trouve que le colonel Henley est complice non sur de simples présomptions ou sur des inductions, mais sur des preuves positives. Car les témoins ont déposé avec serment que l'action avoit été faite sous ses yeux, qu'il ne fit aucune tentative pour la prévenir, et quand on allégueroit, quand on conviendroit même qu'il étoit à une trop grande distance, cependant son silence à la vue d'un pareil attentat qui n'est suivi ni d'aucune reprimande, ni d'aucun effort pour arrêter ses soldats, est une conviction aussi forte que s'il y eût applaudi ouvertement. »

« Le dernier trait qui prouve la soif du sang, est l'assassinat du caporal Hadley et la poursuite de Winks, avec menace de lui faire souffrir le même traitement. Il est inutile de s'appesantir sur la force des preuves, et le concours des témoins qui tous s'accordent à déposer que rien n'a provoqué cet acte de cruauté rafinée et

réfléchie. L'intention est si claire, suivant moi, et il y a si peu de probabilité de doute, que je ne m'y arrêterois pas un seul moment, si un des personnages les plus respectables du conseil, ne lui avoit représenté gravement la nécessité d'examiner la nature des blessures, comme un objet de la plus grande importance, et si l'on n'avoit pas fait question sur question au chirurgien, à l'effet de s'assurer si elles étoient dangereuses ou non. Est-il donc possible qu'un homme mesure le degré du crime sur la profondeur de la blessure, et prétende qu'on peut plonger impunément une arme meurtrière dans le sein d'un autre, pourvu que le coup ne soit pas mortel. Si cette doctrine étrange prévaut parmi vous, établissez des écoles d'anatomie pour vos jeunes Officiers; ajoutez la science de la dissection à l'art de l'escrime, que vos élèves soient accoutumés de bonne-heure à cette délicatesse de fait qui peut saisir jusqu'à l'épaisseur d'un cheveu entre la vie et la mort, une dextérité prompte comme l'éclair qui distingue une veine d'une artère, qui s'arrête à tems et dans la millième partie d'une seconde. C'est malgré

moi, Messieurs, que je plaisante en ce moment; mais réellement il m'est impossible de traiter sérieusement un pareil sujet. Cela regarde mon savant voisin, à qui je recommande encore de faire voir au Conseil, que lorsqu'un homme donne un coup d'épée à un autre, soit que le coup ne soit qu'une piqûre, soit que le fer entre jusqu'à la garde, la loi ne met aucune différence dans l'intention. J'observerai encore qu'en croisant les interrogations faites aux témoins, on a peut-être voulu insinuer, qu'à l'époque de ces violences on avoit lieu d'appréhender que des troupes armées, ne fussent enveloppées et taillées en pièces. En ce cas les troupes elles-mêmes doivent des remercimens à leurs amis, pour une pareille idée! comment peut-on alléguer que les troupes Américaines qui, animée par la nature de leur cause, ont appris d'elles-mêmes l'usage des armes, ce corps où chaque homme croit valoir une armées, que de si braves soldats ayent redouté un danger imaginaire de la part d'une poignée d'esclaves désarmés, mercenaires et ministériels; car je sais que c'est-là l'idée qu'ils ont de nous. — Non, Messieurs, je rejette

avec vous cette injurieuse supposition. Je crois à l'ardeur et au courage de vos troupes. Je l'estime vraiment et d'après ma propre expérience, et c'est sur cette estime que je fonde la proposition que vais avancer. Dès qu'il est impossible que ce soit la crainte de la résistance qui ait engagé les Officiers et les Soldats à commettre les actes de violence, dont nous nous plaignons, il s'ensuit par une conséquence incontestable, qu'ils ont été l'effet de la méchanceté la plus noire qu'on ait jamais connue dans le cœur humain, ou que tout a été le résultat d'un plan combiné et d'un sistême régulier. »

« Il me reste, je crois, peu de chose à dire pour expliquer les dépositions aux termes distincts dont j'ai fait usage. Que l'ensemble de la conduite du colonel Henley, ait été odieusement criminelle, comme officier, c'est ce dont on ne pourra disconvenir dans un pays où les principes de la liberté ont été si profondément étudiés. Une armée ne doit être soufferte dans un état libre que pour repousser les attaques des ennemis du déhors, ou pour protéger les loix. L'Officier qui s'en rend lui même l'arbitre, est

coupable du renversement le plus honteux de tous les devoirs, et son impunité ne peut être regardée comme un heureux présage de la liberté naissante de sa patrie. »

« J'ai dit aussi que la conduite du Colonel étoit indigne d'un homme. Je n'abuserai pas du tems du conseil, en m'amusant à définir, ce terme, comme si je me défiois de son intelligence. Je ne blesserai pas les oreilles de braves Officiers en employant la qualification flétrissante que le monde donne ordinairement à l'action d'attaquer une femme, un prêtre, ou un homme sans armes. Car il y a autant de courage à l'un qu'à l'autre. L'Epée tirée dans cette intention n'est plus la marque distinctive d'un homme bien né ; elle n'est plus que l'arme infâme et dégradée de l'assassin et du bourreau, et contracte une souillure que rien ne peut plus effacer. »

A la fin de cette phrase, le colonel Henley changea de couleur et parût prêt à créver de dépit. J'étois présent ce jour là, et je jouis de toute son humiliation; mais je reprend le discours du général.

« Messieurs, dit-il; me voici à la fin de mon accusation. Vous en connoissez les

principales charges. Soit que les insultes dont nous avons été l'objet ayent été l'effet du ressentiment et de la vengeance, ou d'un dessein plus profond, soit qu'elles l'ayent été de ces deux causes combinées, il paroîtra merveilleux qu'un massacre général n'en ait pas été le résultat. Grace à la patience et à la discipline des soldats Anglois, ces horreurs n'ont pas eu lieu; mais s'il est heureux pour nous d'y avoir échappé, c'est à vous surtout à vous en féliciter. Nous aurions, *peut-être*.... Car le desespoir donne de terribles forces, mais enfin *peut-être*, nous aurions été tous immolés jusqu'au dernier. Nous aurions payé la dette d'un soldat que nous avons été mille fois sur le point de payer; notre mort auroit été vengée, et notre mémoire consacré par l'honneur et par la compassion. Mais pour l'Amérique, une pareille action auroit imprimé une tache ineffaçable sur la première page de sa nouvelle histoire, et des siècles de désaveu et de repentir, de politique vertueuse, de mœurs pures, de probité inaltérable, la liste entière des vertus publiques n'auroient pu la réhabiliter dans l'opinion des hommes. »

A ces mots le conseil parut frappé de terreur, et décidé à juger avec impartialité.

« Maintenant, Messieurs, faites attention aux termes dans lesquels est conçu l'ordre en vertu du quel vous siégez. Réformez l'opinion du comité des recherches, et voyez si c'est l'honneur du colonel Henley, où l'honneur de l'Amérique qui doit vous animer, au moment que vous procéderez au jugement de cette cause. Je finis par cette considération que je désire imprimer profondement dans les cœurs. Je me flatte qu'ils sont remplis de justice, d'honneur, de respect pour les devoirs de votre profession, et sur-tout, de ces glorieux principes des Whigs, dont l'expression est devenue la devise générale dans cette contrée, et dont je respecterai toujours la pratique sincère dans tous les pays, d'un juste sentiment des droits de l'humanité. J'aime à croire que toutes ces qualités sont les vôtres, et dans cette confiance, Il ne m'est pas possible d'avoir des doutes sur l'issue de cette affaire.

Lorsque le Général eût fini son discours, on fit paroître les témoins de l'accusé, dont

dont les dépositions concoururent à assurer la vérité de celles de nos témoins, à l'exception de cette addition que Réeves avoit singulièrement provoquée. Ces dépositions reçues, le colonel Henley lût un écrit signé de lui, attesté par le Juge-Avocat, et refusa de dire autre chose pour sa défense.

M. le Président, Messieurs;

« J'ai des raisons particulières, qui selon ma manière de voir, sont très-suffisantes pour refuser de dire un seul mot en réponse à l'inculpation outrageante dont ont veut me noircir et à l'insulte notoire faite à ma patrie, devant ce Tribunal, par le général Burgoyne. C'est, Monsieur le Président, une chose nouvelle sous le soleil, et, en la prenant dans tous ses détails, absolument sans exemple. «

« Le Juge-Avocat balancera les dépositions avec autant d'habileté que d'impartialité. Je suis si sûr, d'après le témoignage de ma conscience de n'avoir, fait que ce que l'honneur et le salut de mon pays exigoient de moi, que je serai satisfait de

votre décision, je suis bien persuadé d'ailleurs que le public impartial, au Tribunal duquel je parois maintenant, joindra son suffrage aux vôtres pour me justifier de toutes les allégations injurieuses du général Burgoyne, et me conservera la réputation d'humanité qui caractérise un Officier Américain, de cette humanité, dis-je, avec laquelle les Officiers et les Soldats du général Burgoyne ont été traités, pendant que j'ai eu l'honneur de commander les gardes. «

A cette pitoyable défense que le Colonel et le Juge-avocat ont été plusieurs jours à imaginer et accompagnée d'un nouvel examen des dépositions faites à la décharge du prisonnier, le Général fit sur le champ une réplique que je renvoye à ma première lettre.

Je suis, etc.

LETTRE LII.

Cambridge, dans la nouvelle Angleterre.
12 Mars 1778.

MON CHER AMI.

Sans doute, avant que vous receviez cette lettre, vous serez long-tems inquiet sur la réplique du Général aux invectives du Colonel. Je reprends donc la plume, et je désirerois que ma lettre n'eûtpas à traverser la mer Atlantique pour vous tirer d'inquiétude.

M. le Président, Messieurs;

« Le jour de votre dernière séance le Juge-Avocat me notifia que le Tribunal me permettoit de répliquer à la défense du colonel Henley, mais avoit arrêté que ma réplique seroit faite immédiatement après qu'il auroit fini. Il ajouta que toutes les parties interessées devoient assister à la séance, et y venir préparées. »

« D'après la manière dont le Tribunal m'a traité jusqu'à présent, je ne puis croire

qu'il ne soit pas de bonne-foi avec moi. En conséquence je suppose que quand il a décidé que je viendrois préparé à répondre sur le champ à des argumens qu'on a peut-être été un mois à méditer, l'évidence de mes allégations étoit si clair, que je n'avois pas besoin de raisonnement pour la produire. s'il me falloit de nouveaux motifs de confiance en cette opinion, je les tirerois de la conduite même du prisonnier, que sa situation vient de contraindre à substituer les invectives aux raisonnemens, et à récriminer, parce qu'il est dans l'impossibilité de répondre. Sous la sanction de la cour et se prévalant des circonstances, le *sincère* personnage s'est oublié jusqu'à faire usage des termes aux quels mon oreille n'avoient jamais été accoutumée. Mais il s'est trompé, s'il s'est imaginé me faire sortir des bornes de la modération ; au contraire, comme je suis chargé de la conduite de l'accusation, je lui dois plutôt des remercimens pour le secours qu'il me donne. Après m'avoir procuré, durant le cours de ce qu'il appelle la défense des moyens qui viennent à l'appui des faits allégués contre lui, il a

fini par me donner en sa personne un témoin volontaire, le moins recusable qui ait jamais paru devant aucun Tribunal, pour prouver l'emportement qui constitue son caractère et qui est lui-même un des principaux points de mon accusation. Cette objection est la seule réponse que je ferai au dernier discours de l'accusé, et aux expressions dont il s'est servi, mais avant de quitter ce sujet, j'en appelle sérieusement au souvenir de la cour; et je la prie de dire, si dès le commencement je n'ai pas dans les termes les plus positifs désavoué tout ressentiment personnel, et si les plus fortes expressions que mon rôle d'accusateur m'a obligé d'employer, ne sont pas nées incontestablement des faits, et n'ont pas eu en vue l'offensé plutôt que l'aggresseur. Je fais le même appel contre l'imputation *d'avoir fait une insulte notoire à ce pays devant ce Tribunal.* Est-ce donc faire une insulte notoire à un pays que de recourir à ses Tribunaux? J'ai de la peine à saisir le sens de cette dernière expression. Mais, Messieurs, je n'ai pas besoin d'autre justification que de votre silence, pour prouver que je n'ai pas passé les bornes où je devois me

renfermer. En effet, M. le Président, ou tout autre membre de cette cour auroit-il souffert qu'un accusateur insultât un infortuné soumis à l'incertitude d'un jugement, et l'accablât de propos outrageans: m'auroit-il laissé traiter la patrie avec mépris? c'est au colonel Henley à concilier son respect pour le Tribunal avec des imputations qui, si elles étoient fondées, réfléchiroient sur la conduite des membres qui le composent. »

« Je vois qu'on s'étoit attendu à une défense bien travaillée de la part du colonel Henley, et j'avoue moi-même que je ne croyois pas le voir sitôt désespérer de sa cause, quoique je fusse assuré, que ni vérité, ni chicane, ni les talens du plus habile conseil ne suffiroient pas pour ébranler la proposition sur laquelle je me fonde comme sur un rocher inébranlable; je veux dire, que les preuves de l'accusation non-seulement restent dans toute leur force, mais sont encore augmentées et fortifiées dans les principaux points, par les témoins produits dans la défense de l'accusé. «

« Quelques observations suffiront pour justifier mon assertion. »

« La première partie de l'accusation que le prisonnier prétend détruire par des dépositions contraires est celle concernant le caporal Réeves, le dix-neuf décembre, et le premier témoin est le Major Sweasey, Officier de distinction dans votre armée, et digne de confiance, ardent défenseur de la cause que vous soutenez, et naturellement porté à favoriser son compatriote, son camarade et son ami. Cependant malgré toutes ces préventions, telle est la force de l'honneur et de la vérité sur son ame, que son témoignage devient un des plus forts de tout le procès et le plus favorable à l'accusation.

« Le commencement du récit du Major est une confirmation de toutes les principales circonstances, mentionnées par les autres témoins. Le premier nouveau résultat du témoignage est que, lorsque lui Major dit à Réeves qu'il étoit un drôle, ce fut à lui et non pas au Colonel Henley, que le Caporal répliqua : je ne suis pas plus un drôle que vous même, et qu'à cette réponse il leva son fouet et le menaça de l'en frapper, s'il ne retenoit pas sa langue impertinente. Une particularité de cette par-

tie de la déposition, mérite attention ; c'est que le pauvre Caporal avoit alors à répondre à deux agresseurs au lieu d'un. Le mot *drôle* et les menaces qui l'accompagnoient, frappèrent son oreille des deux côtés. Une autre circonstance n'est pas moins digne d'observation, et doit être consignée dans vos Procès verbaux, comme un témoignage honorable au Major Sweasey ; c'est que sa colère fut excitée au récit de l'offense de Réeves assez pour le traiter durement, et pour user à son égard de termes insultans, mais que toutes ses idées de vengeance se bornèrent à le frapper d'un coup de fouet. Il eût été heureux pour le prisonnier qu'il eut suivi cet exemple de modération. »

« Le récit du Major, l'orsqu'il dépose que le Colonel Henley a descendu de cheval, saisi un fusil et frappé Réeves, est conforme à celui de tous nos témoins, excepté la circonstance d'ordonner à un des soldats de la garde de passer son épée au travers du corps du Caporal, et lorsqu'on lui a demandé s'il se la rappelloit, il a répondu qu'il ne l'avoit pas entendue ; mais avec une candeur, et un respect pour son

serment dont il ne se départ jamais, il ajoute : *il peut avoir donné cet ordre sans que je l'aye entendu.* »

« En conséquence rien ne contredit, rien n'ébranle la déposition précédente ; au contraire elle est immédiatement fortifiée par une circonstance entièrement nouvelle, c'est qu'après le premier coup, Réeves répliquant encore, le Colonel Henley, fit un mouvement pour bander le fusil, en ajoutant qu'il alloit lui faire sauter la cervelle, lorsqu'un soldat Anglois saisit le fusil et le releva. Je prie la cour d'observer, que le Major, Sweasey sans qu'aucune question l'y amenât, a rappellé cette action qui a sauvé Réeves d'un second coup, accompagnée peut-être de quelques balles. Peut-on maintenant douter encore du dessein du Colonel Henley ? J'ai la preuve, ce me semble, qu'ils n'étoient pas inconnus du Major Sweasey, dans ces mots très remarquables de sa déposition. *Je descendis alors de cheval* (conduite digne de son caractère, qui exprimoit tout à la fois ses craintes et son humanité) *et je priai le Colonel Henley, d'envoyer Réeves au corps de garde.* D'autres spec-

tateurs joignirent leur intercession à la sienne, et sauvèrent au moins la vie du pauvre Caporal. »

« On objectera peut être à ce raisonnement, que le Major Sweasey sur la demande qui lui a été faite, dans quelle intention il croyoit que le Colonel Henley avoit frappé le Caporal, pour le blesser ou pour lui imposer silence, a répondu que c'étoit pour lui imposer silence; parce que s'il eût poussé la bayonnette plus avant, il la lui auroit passee au travers du corps. »

« Et dans un autre moment il fait usage de ces mots, « pour l'arrêter. »

« Je dédaigne d'insinuer qu'un témoin du caractère du Major, ait cherché de vains subterfuges, et ait de propos délibéré usé de termes ambigus. Je crois sur mon honneur, que lorsque le Major employe les mots d'imposer silence ou d'arrêter, il entend que le Colonel vouloit l'intimider jusqu'à ce qu'il se tût. Mais qu'il me soit permis d'observer qu'elle différence il doit y avoir dans l'opinion du Major, entre l'époque à la quelle l'acte a été commis, et le tems où on lui a demandé son sentiment devant ce Tribunal. L'habitude de vivre avec le

Colonel Henley, l'opinion de ses autres amis, et la candeur de son propre cœur, lui persuadent maintenant que l'intention du Colonel étoit innocente. Son entremise et son intercession prouvent ses doutes, au moins alors, et quand elles ne le feroient pas, les juges doivent se croire obligés d'agir d'après leur propre opinion, formée sur la combinaison et la comparaison des circonstances, et non pas sur l'opinion d'un autre, qui n'a jamais force de déposition. Ils doivent aussi se rappeller que cette opinion ne porte que sur le premier coup, et sur ce qu'il n'étoit pas assez fort. Il ne paroît pas que le Major en ait formé aucune, et en effet il ne le pouvoit pas sur la force qu'auroit pu avoir le second coup d'un homme en fureur, s'il n'eût pas été prévenu par la présence d'esprit de celui qui saisît la bayonnette et par son intercession..... »

« Le Capitaine Wild est le témoin qui vient après. Il confirme l'excuse de Réeves, et toutes les autres circonstances du commencement de l'affaire, comme elles ont été déposées par les premiers témoins, et par le Major Sweasey, à l'exception de cette légère différence, que c'est le Colo-

nel Henley et non pas le Major Sweasey qui le premier s'est servi du mot *drôle*.... »

« Aux questions incidentes, le témoin fait à peu près les mêmes réponses que le Major Sweasey, sur ce qu'il pense de l'intention du Colonel Henley. Il pretend aussi n'avoir pas entendu l'ordre donné par le Colonel à un soldat de la garde de passer sa bayonnette au travers du corps de Réeves, avant qu'il descendit de cheval. Mais la manière dont s'exprime ce témoin est remarquable. *Je crois que vous n'aviez pas d'autre intention que de lui imposer silence; car vous lui parlâtes assez doucement*, jusqu'à ce qu'il eût dit : le diable les emporte tous. Que le Capitaine Wild ait pensé que le Colonel étoit en colère ensuite, c'est ce qui est démontré par sa réponse à cette question, *s'il est de règle dans la discipline Militaire des troupes Continentales, d'imposer silence aux soldats avec une épée ou une bayonnette. Non, a-t-il répondu ; mais quand un homme est en colère, il est dans le cas de faire des choses qu'il ne feroit pas dans un autre tems.* »

« Je ne puis quitter cette déposition,

sans la classer avec celle du Major Sweasey, et si d'un côté elle fait honneur à la franchise et à la véracité du témoin, il faut remarquer de l'autre, qu'elle est extrêmement circonstanciée, des particularités aussi nouvelles qu'importantes y sont consignées, aucune n'est oubliée, excepté l'ordre donné à la garde, et la cour verra pourquoi je sollicite si fort son attention à ces remarques. »

« Les témoins suivans sont d'une nature un peu différente. La Cour doit se rappeller l'air du premier, le Caporal Dean. Il a raconté son histoire très couramment, ajoutant cette particularité remarquable et nouvelle. Le Caporal Réeves, dit-il avec serment, provoqua le Colonel en lui répondant; *si je suis un drôle, vous êtes un d. de drôle.* Mais après la facilité avec laquelle il avoit parlé, ni encouragement, ni avis, ni patience, ni question adroite n'a pû tirer de lui une réponse intelligible; et sur tout la Cour doit se rappeller son silence et sa contenance, quand il a été pressé de déclarer ses sentimens d'après l'obligation de son serment. Je ne serai pas assez téméraire pour juger sur l'air d'un

homme qu'il est coupable : mais c'est à la Cour à former son jugement sur la crédibilité d'un témoin, d'après son embarras et sa perplexité. De quelle cause probable le trouble de cet homme pouvoit-il donc naître? Ce n'est pas de la terreur que lui inspiroit la Cour; et ce n'est pas lui faire un grand tort que de supposer que c'est foiblesse d'esprit. Mais dans ce dernier cas il n'en seroit que plus propre à se laisser mener, et sinon à se parjurer volontairement, au moins à croire avoir vu et entendu plus qu'il n'a pu voir ni entendre. »

« Il est suivi par un concert de jeunes gens les mieux dressés qui ayent jamais récité une histoire en public. Elijah Horton, Silas Moss, James Brazer, Wedsworth Horton, et John Beny, dont la plupart ont à peine 16 ans. »

« Je n'ai pas besoin de rappeller au Public la précision de leur récit, ni la manière dont ils l'ont fait. C'étoit exactement le ton et la répétition d'une leçon de collège, et tous les cinq l'avoient si bien apprise par cœur, qu'il n'y a pas eu la plus légère différence, ni dans les mots ni dans l'arrangement des phrases. Mais ce n'est pas seu-

lement par la conformité de leur mémoire que ces jeunes gens sont vraiment extraordinaires, c'est encore par la ressemblance de leur oubli joint à une mémoire assez sûre pour répéter mot pour mot une longue histoire du Caporal Réeves, et l'expression remarquable de d. drôle adressée au Colonel Henley, expression dont une seule syllabe n'a été entendu par deux témoins aussi attentifs, aussi exacts, aussi respectables que le Major Sweasey, et le Capitaine Wild. N'est-il pas bien étonnant encore qu'aucun des cinq ne puisse se rappeller un seul mot ou une seule circonstance relative à la conduite du Colonel, *lorsqu'il envoya au D.... Le Roi et le pays de Réeves, lorsqu'il voulut lui porter un second coup, et que Buchanan l'en empêcha en saisisant le fusil;* détails que tous les autres témoins ont déposés sous la foi du serment. En un mot, je soutiens qu'aucune contradiction de témoins ne peut affoiblir leur témoignage autant qu'une conformité aussi parfaite dans les détails, dans les phrases et dans les mots, lorsque cinq personnes s'accordent à se rapeller la même histoire, et à manquer de

mémoire précisément dans des circonstances qui ont dû être aussi notoires et aussi frappantes pour eux que pour aucun autre témoin. »

« Je dois des excuses à la Cour, pour m'être arrété à affoiblir le témoignage de ces témoins plus long-tems qu'il n'étoit nécessaire. Car la mal-adresse du maître qui les a instruits, quel qu'il soit, a contredit sa méchanceté, et je peux sans nuire au succès de mon accusation, laisser à leur témoignage toute leur force, parce qu'en matière de loi il n'y a point de maxime plus clairement exprimée, ni plus généralement entendue que celle-ci : nulle insulte de geste ou de parole n'est une provocation suffisante pour excuser ou affoiblir aucune voye de fait capable de mettre dans un danger évident la vie d'un homme. »

« Le fait suivant sur lequel ont eté entendus les témoins de l'accusé est l'assassinat de Trudgelt du 8 Janvier, et dans ce cas comme dans les autres leur témoignage servit à aggraver, plutôt qu'à contredire cette charge. Le Sergent Kettle, en particulier a déclaré formellement, qu'il pensoit que les soldats Anglois *avoient mérité*

ce traitement, pour n'avoir pas voulu faire place aux Américains, et dans un autre moment, il prétend que leurs ricanemens, qu'il reconnoît avoir été la seule provocation, suffisoient pour justifier les coups de bayonnette. »

« Je ne crois pas devoir omettre ici la réponse de Esell Pierce, jeune homme de 16 ans, au Juge-Avocat qui lui demandoit s'il se rappelloit d'avoir passé son épée au travers du corps du soldat Anglois. *Oui je m'en rappelle*, répondit-il d'un air triomphant; *je n'avois pas le bras engourdi, et j'y allois de bon cœur.* Voilà un des exemples, entre plusieurs autres que je pourrois choisir qui prouvent le degré de haine que l'on excite dans l'ame des soldats Américains. Des enfans qui sortent à peine des lizières, respirent une soif ardente de notre sang qu'ils puisent parmi ceux qui leur en donnent l'exemple. Ainsi le Colonel croit qu'un Anglois mérite la mort, pour peu qu'il le regarde de travers; le Sergent croit qu'il la mérite, s'il sourit. Bon Dieu! De quel prix peut être la vie d'un Anglois, dans un tel tems et dans de pareilles mains! »

Dans la premiére partie de cette procédure, j'ai exprimé mon desir que le Juge-Avocat voulût exposer à la Cour les principes de la loi qui établissent que, malgré son absence, une personne est complice des offenses sur lesquelles elle a pu avoir la moindre influence, et presque chaque phrase du dernier témoin sur l'affaire de Trudgelt, est un nouveau motif pour rappeller ces principes à la considération du Tribunal. Je suis persuadé que ce savant personnage ne me contredira pas dans quelques propositions importantes que je vais ajouter à celles que j'ai déjà avancées. La première, est que « *Tout homme qui détermine un autre par ses avis, son influence, ou sa protection, à faire du mal, qu'il l'ait décidé par des paroles, des récompenses ou des exemples, est son complice, quelque éloigné qu'il soit.* La seconde c'*est qu'il ne l'est pas moins, quand même le mal seroit fait par des moyens différens de ceux convenus entre l'instigateur et l'auteur du délit*... par exemple A *persuade B d'empoisonner* C. *Quand même celui-ci s'en déferoit par d'autres moyens*, A *n'en seroit pas moins complice.* Voici la troi-

sième : *Lors même que le délit va plus loin que les sollicitations, toutes les fois que le délit est une conséquence probable de l'ordre ou de l'avis donné, la personne qui a donné l'ordre ou l'avis est nécessairement coupable.* »

« Appliquons ces maximes : le Colonel Henley se contente d'ordonner à ses soldats de terrasser tout soldat Anglois, qu'ils croiront les regarder de travers, et vous savez que son opinion est que cette faute mérite une plus grande punition; mais je veux pour un instant que ses ordres se soient bornés à terrasser l'insolent, à le *piquer*, ou à *l'arrêter*; un de ses soldats fait feu sur une route publique, frappe l'un de sa bayonnette, l'autre de la crosse de son fusil. Le Colonel est complice du délit, en quelque lieu qu'il soit, et en suivant le principe déjà établi, « *L'avis, l'ordre, ou l'influenee de* A *sont criminels; les évènemens, quoi qu'allans plus loin que sa première intention, sont dans le cours ordinaire des choses, la conséquence probable de l'influence et de l'instigation de* A. *qui a fait agir* B, *et en conséquence la loi veut qu'il en réponde.* »

« En voilà assez pour prouver que les atrocités commises en l'absence du Colonel Henley, l'ont été d'après ses ordres, son influence, son encouragement ou ses exemples. Quant au reste, il est inutile que je suive les témoins du Colonel dans tous les points où ils confirment la première déposition au sujet des charges qui concernent l'attentat commis sur Wilson, en présense du Colonel, et l'assassinat de Hadley dont il est lui même l'auteur. Je me contenterai de remarquer une circonstance frappante, un peu antérieure au dernier fait articulé au second interrogatoire de l'honorable Major Sweasey. Après que Buchanan eût pris la fuite, le Colonel Henley, qui venoit d'ordonner à ses hommes de charger, et s'étoit mis lui même à la tête du détachement demanda au Major Sweasey quel moyen il croyoit convenable de prendre pour le rattrapper. Le Major lui répondit que *selon lui le meilleur expédient étoit d'en avertir l'Officier Anglois chargé du commandement, et qu'il ne doutoit pas que celui-ci ne le rendit sur le champ*. Le Major alla de la part du Colonel Henley trouver le Major Foster, l'Officier

Anglois qui commandoit alors, qui ordonna de chercher le fugitif et de le mettre aux arrêts. Je cite cette circonstance pour montrer, non seulement quelle étoit la méthode la plus convenable et la plus aisée d'éviter les différens et la mauvaise humeur, mais que c'étoit celle qu'il falloit suivre, au jugement même de vos Officiers, de ceux du moins qui sont modérés. Le Major dit ensuite que le Colonel parut fort satisfait de la réponse qu'il lui apporta du Major Foster. Mais il est digne de remarque, que l'acte de violence commis sur Hadley eût lieu dans l'intervalle de tems que le Major Sweasey mit à faire son message et à revenir. »

« Tous les témoins de l'accusé n'ont qu'un but, celui de prouver qu'il y a eu provocation. J'ai avoué que les nôtres avoient renversé une sentinelle, et je suis prêt à admettre toutes les provocations légères qui ont été alléguées. Mais je n'ajouterai rien à ce que j'ai prouvé dans mon premier discours, fondé sur l'autorité incontestable. C'est que je sais, messieurs, que les loix criminelles et civiles de d'Angleterre, aussi bien qu'une grande

partie des Loix politiques, sont malgré notre séparation, en vigueur dans votre gouvernement, et que vos principes de guerre sont presque en entier copiés d'après les nôtres. «

« En conséquence les maximes que j'ai invoquées doivent avoir la même force dans une cour martiale que dans tout autre Tribunal. «

« Je n'ai donc plus qu'à revenir à ma proposition principale, et j'assure que les charges sont prouvées de la manière la plus complete, même par les témoins du prisonnier. Ce n'est pas à moi de prévenir votre opinion sur la nature de la punition qu'il mérite. Je dédaigne jusqu'à l'idée de me réjouir d'une sentence rigoureuse, et l'absolution la plus complette ne me causeroit aucune peine, si un tel exemple n'étoit nécessaire pour assurer la conservation des troupes qui me sont confiées. Une justice inflexible, une discipline rigide sont les principes de vie qui seuls peuvent élever une république de l'enfance à la virilité, et établir sa réputation dans l'esprit de tous les peuples. Si la cour, après de mûres réflexions trouve que ces principes peuvent se recon-

cilier avec l'indulgence dans cette occasion, et que le grand Tribunal du monde porte un jugement tout contraire, on ne pourra du moins me reprocher d'avoir mal défendu ma cause. «

« Quand aux désagrémens que cette accusation peut m'attirer, je sens bien que dans les dispositions où se trouve maintenant cette contrée, il m'est impossible de les éviter dans cette assemblée composée d'ennemis déclarés de l'Angleterre, je sens bien que je joue un rôle peu fait pour me concilier les esprits du peuple, un rôle peut-être dangereux pour moi. Cette situation, toute pénible qu'elle est, ne troublera pas la paix de mon ame. Enveloppé dans l'intégrité de mes intentions, je peux promener des regards tranquilles autour de moi. Une haine implacable est une plante rare dans tous les sols, et bientôt elle est étouffée et disparoît sous les généreux rejettons de l'humanité. Quant à la multitude qui me regarde avec la prévention que peuvent occasionner les opinions politiques et les occurrences où nous nous trouvons, je n'ai pas contr'elle une seule pensée de ressen-

timent, parce que je sais que l'heure n'est pas éloigné où cette *fermeté de principes* qui caractérise les Américains, sera pour moi une recommendation parmi nos plus grands ennemis. Comme Chrétiens, je me flatte qu'ils me pardonneront, en dépit des préjugés, et je sais qu'ils respecteront mon infortune. «

« Mais quand même, d'après les dépositions peu favorables de ceux qui m'entendent, je pourrois concevoir quelques craintes, quand je supposerois qu'il fut possible que ma conduite mal interprêtée pût forcer ce pays à se départir des règles suprêmes qu'il doit respecter, et le décider à me traiter avec sévérité, je me flatte de trouver encore mon cœur préparé. Que les délais succèdent aux délais, que la santé, la fortune, la gloire et la vie m'abandonnent dans cette guerre si longue, je me résignerai en faisant cette réflexion consolante, que j'ai fait ce que je devois faire, que j'ai rempli, du mieux qu'il m'a été possible, mon devoir envers mon pays, envers les troupes Angloises confiées à mes soins, envers moi-même. Et par dessus tout, il sera doux pour moi

de penser que, quelque fausse idée qu'on se forme de ma conduite, j'ai agi dans toutes les occasions, et singulièrement dans ce procès, sans un seul mouvement de haine particulière pour quelque individu que ce soit. J'ai commencé par cette protestation de la pûreté de mes intentions; je finirai par là et je n'ai plus qu'à assurer la cour de toute ma reconnoissance pour la patience, l'attention et la politesse avec laquelle elle m'a entendu. «

Les loix de la justice, de la nature et des armes n'ont jamais été exposées d'une manière plus puissante que dans cette pièce pleine d'art et d'éloquence, où domine surtout la vérité, où l'humanité brille avec tant déclat. Un préjugé opiniâtre, une rage enthousiaste pouvoient seuls y résister. On auroit lu la conviction sur tous les visages honteux d'être convaincus, et vû, ce qu'on ne reverra peut-être plus, la rougeur de la conscience sur les joues d'un Américain. (1) Car quelques noirs

---

(1) L'auteur a beau nous assurer de son impartialité, ses expressions sont trop outrées pour être justes : et dès lors, il perd tout droit de nous en convaincre.

Note du Traducteur.

que soient leurs cœurs, rarement cette rougeur les trahit. Voilà mes sentimens, abstraction faite de parti et de tout intérêt. Dieu veuille que j'aye des raisons pour en changer !

Je suis, etc.

LETTRE LIII.

Cambridge, dans la nouvelle Angleterre,
20 *Mars* 1778.

MON CHER AMI,

Vous devez maintenant, je pense, prendre le plus vif intérêt à l'issue de ce procès, et en conséquence je reprends la plume pour vous donner la replique du Juge-Avocat, et la sentence de la cour. Après que le général eût fini de parler; M. Tudor, le Juge-Avocat, petit homme bien vain, bien suffisant, adressa à la cour le discours suivant, d'un ton vif et hardi.

M. le Président, Messieurs;

« Mon devoir est maintenant de résumer les moyens de cette procédure que des accidens et d'autres causes inévitables ont retardé jusqu'à présent. Il ont déjà excité l'attention du public; mais j'ose dire qu'ils ont tiré plus de force des ta-

lens de l'accusateur, que de leur valeur réelle. «

« On a pris bien des peines, et on a eu recours à toutes les finesses de l'art pour persuader la cour de considérer quelle pouvoit être l'opinion des autres pays; mais, messieurs, quoiqu'il fut nécessaire pour l'honneur public que le colonel Henley fut éloigné de son commandement, et qu'on établit d'abord un comité de recherches, puis un conseil de guerre vous allez apprécier la valeur des charges en tant qu'elles concernent l'Officier accusé et le service des Etats unis. Ce tribunal a pour base la vérité et l'honneur, les deux liens les plus sacrés d'un soldat. Ces motifs et la justice seront l'ame de votre décision, et vos actions subsisteront toujours comme un témoignage prêt à confondre quiconque osera vous accuser de partialité. »

« Je dois maintenant exposer les faits tels qu'ils résultent des dépositions, dépouillés de toutes les couleurs empruntées dont les ont parés un art peu commun et tout le prestige de l'éloquence. Mon intention n'est point de captiver l'atten-

tion de l'assemblée par des périodes bien cadencées, je sens trop mon insuffisance à cet égard. Je suis un Américain, fortement attaché à ma patrie, connu pour être l'ami du prisonnier ; cependant quoique ces raisons puissent m'exposer à la censure des envieux, je m'efforcerai d'être aussi impartial qu'il me sera possible. Je suis dans cette cause déterminé à n'être d'aucun parti. «

« On a cherché à vous insinuer que le plan d'un massacre général des troupes Angloises avoit été médité ; et ces insinuations vous ont été présentées avec tout l'art et toute la pompe oratoire. Il n'y a manqué que la vérité. Il est inutile de s'appésantir sur cet objet. Pour moi, j'ai taché d'assujettir les autres charges à un ordre méthodique, et je me propose de les réduire à cinq faits, dans lesquels le colonel Henley est considéré comme le principal auteur ou comme complice. «

« Le premier où le colonel Henley joue le principal rôle est celui qui concerne l'assassinat, la blessure où *la piqûre* du caporal Réeves, du neuvième régiment. «

« La seconde charge a pour objet de

prouver qu'un Sergent Américain à assassiné Thomas Trudgett, du vingt-quatrième régiment, le colonel Henley n'en est que le complice. «

« Le troisième fait, est l'assassinat de Wilson, dont le colonel est encore regardé comme complice. «

« Le quatrième est celui du caporal Henley, dont le colonel est l'auteur. »

« Enfin le cinquième moyen de mon adversaire est un principe général établi par lui, que non-seulement tous les officiers Américains avoient des intentions sanguinaires à l'égard des troupes Angloises, mais que le colonel Henley avoit fomenté et encouragé ces cruelles dispositions. «

« On va lire, messieurs, les dépositions, en commençant par celles des témoins contre l'accusé, puis celles qui sont à la décharge. «

« Le premier fait, est le prétendu assassinat de Réeves par le colonel C. *il lut alors les dépositions pour et contre.* Il est nécessaire de mentionner un petit nombre de circonstances. «

« Il paroît d'après les dépositions du major Sweasey, que le colonel Henley se

rendit aux barraques avec des dispositions pacifiques et bienfaisantes. «

« Les prisonniers eûrent ordre de sortir et de se rendre à la parade, et le Colonel leur adressa la parole avec douceur. «

« La cour à le droit de juger de la crédulité des témoins. Il peut y avoir des caractères si suspects que, quoiqu'on ne puisse pas absolument les accuser de parjure, cependant les circonstances déposent fortement contr'eux. «

« Je prierai la cour de se rappeller que Buchanan à été depuis la cause de l'accident arrivé à Hadley ; et c'est à elle à voir quel dégré de confiance elle doit donner à son témoignage. En général il paroît que Réeves, s'est conduit avec la dernière insolence. Il résulte des informations que ses regards et ses gestes ont été encore plus choquans que ses paroles ; ce qui n'est pas extraordinaire. cependant quelque forte qu'ait été la provocation, on ne peut supposer au colonel d'autre intention que de l'effrayer et de le forcer au silence. C'est ce que prouve son action, la bayonnette fût dirigée vers sa poitrine et non poussée avec violence, c'est ce qui

résulte du dire de plusieurs témoins, et les argumens dont on a fait usage pour les infirmer, sont vraiment d'une espèce neuve et rare. Ces témoignages, a-t-on dit, sont suspects, parce qu'ils s'accordent entr'eux avec une extrême exactitude. Je prie la cour de se rappeller l'air de sincérité aussi bien que de pénétration d'un des jeunes gens qui ont déposé en faveur du Colonel. La tournure vive de sa déposition à dû faire la plus forte impression. «

« Le général m'a sommé de vous dire, si le colonel Henley en descendant de cheval et en prenant un fusil n'a pas laissé voir un penchant sanguinaire et répréhensible aux yeux de la loi. Je ne suis pas de cet avis; car l'acte qui a suivi ne paroît pas être l'effet d'aucune intention coupable. «

« Le fait suivant est l'assassinat de Trudgett. (*Il lut les dépositions pour et contre*). «

« L'on s'est arrêté avec complaisance sur l'article de la complicité, et le général a établi les principes à cet égard avec une habileté et un art qui feroient honneur

neur aux Jurisconsultes les plus instruits; mais ces principes ne trouvent pas ici leur application, parce qu'il n'existe ni preuve ni raison de supposer que le colonel ait donné de pareils ordres, où les ait excités de manière où d'autres à commettre des actes de violence. Ses ordres écrits prouvent tout le contraire, et si un officier supérieur est responsable de toutes les actions de ses subalternes, nous serons également fondés à demander compte au général du meurtre de Miss Macrea. (Je vous ai mandé pendant la campagne a fin tragique de ce jeune infortuné). Parce que les Indiens qui ont commis ce meurtre étoient sous ses ordres; et cependant je crois qu'il n'est personne dans l'opinion duquel le général n'en soit parfaitement innocent. »

« Vous trouverez sans doute comme moi qu'on reconnoît bien ici la profession du Juge-Avocat. En effet la comparaison n'est pas supportable : dans le premier cas c'étoit un tems d'hostilités, deux partis avoient les armes à la main l'un contre l'autre. Ici c'est une troupe d'hommes, désarmés, prisonniers, dans un pays qui est

en paix, et justiciables des loix de l'Etat pour les crimes qu'il peuvent commettre. Ainsi cette comparaison ne peut être regardée que comme un trait piquant lancé au général.

« Le fait suivant est l'assassinat de Wilson qui se trouve lié avec le secours que lui donne Buchanan. La cour jugera si c'est réellement un secours ou non, si c'en est un, je soutiendrai que le colonel Henley, abstraction faite du commandement militaire dont il étoit revêtu, considéré seulement comme un Magistrat ordinaire en tems de paix, étoit en droit, d'après la loi et l'usage, de mettre à mort un homme qui entreprenoit de délivrer un prisonnier en forçant la prison; ceci nous mène à la considération du fait principal, et je dois l'avouer, le plus difficile à justifier, l'assassinat de Hadley. *Lecture des dépositions pour et contre.*

« On ne peut disconvenir que le colonel Henley agit en cette occasion avec une chaleur que ses meilleurs amis ne peuvent défendre. C'est à la cour à combiner les diverses circonstances de sa situation et de considérer la nature et la force des provo-

cations qu'il a reçues. S'il se peut suppo- ser un homme capable de passer son épée au travers du corps d'un innocent, et cela de propos délibéré, leurs sermens et leur honneur les oblige de le punir suivant toute la rigueur des loix. D'un autre côté si elle pense aux provocations répétées, aux outrages faits journellement, et à tou- te heure aux troupes qu'il commandoit, notamment sous ses yeux; dans l'affaire de Buchanan, elle sentira qu'on doit de l'indulgence à un officier attaché à ses devoirs et dont la noble fierté s'indigne des outrages faits à son pays. Quant à la supposition que le général Henley a fomen- té et encouragé par sa conduite des dispo- sitions sanguinaires, il ne faut pour la re- futer que le défaut absolu de preuves, et son caractère. Mon ami est connu pour être vif, un peu violent. Sa vivacité l'a emporté trop loin, il faut en convenir; mais il n'est ni dans l'armée Américaine ni dans aucun autre, un homme plus gé- néreux, plus humain, plus attaché à l'hon- neur. On sait que les troupes Angloises, malgré leur situation, ont traité les nôtres en toute occasion avec orgueil, mépris,

insolence, leur conduite est notoire, et les excès qui exigeoient d'un officier un châtiment prompt et exemplaire n'ont été que trop fréquens. L'exemple du colonel Lind, et beaucoup d'autres, prouvent quelle justice on devoit se flatter d'attendre de la part des officiers Anglois.

« Je n'abuserai pas plus long-tems de la patience de la Cour, on trouvera peut-être que j'ai parlé en faveur du colonel Henley, plus que je ne me l'étois proposé d'abord; j'avoue qu'il est mon ami; je l'estime comme homme pour la bonté de son cœur, comme Officier pour son courage et son attachement à la cause de sa patrie, et si j'ai erré, en paroissant faire valoir ses moyens plus que ceux de son accusateur, j'ai cru qu'une cause, défendue d'un côté par un aussi habile avocat que le général Burgoyne, exigeoit la plus belle défense possible de l'autre. »

Vous remarquerez, que, tout en résumant les dépositions, le juge-avocat n'a pas pris la moindre connoissance du discours du Colonel au sergent Fleming, qui, à mon avis, fait si bien connoître son caractère; il n'a point non plus réfuté les témoins produits à l'appui de l'accusation; il s'est con-

tenté de persuader aux juges, que le colonel Henley est le meilleur homme du monde, et qu'on peut s'en rapporter à son témoignage, parce qu'il est son intime ami.

Ce procès, qui a commencé le vingt janvier, et qui par ajournement a été prolongé jusqu'au dix février, nous a, comme vous l'imaginez bien, tenus en suspens, et sans doute, vous n'attendez pas avec moins d'inquiétude, la sentence de la Cour. Elle ne l'a pas remis au Général avant le vingt-sept février, et je vais vous la transcrire mot pour mot.

Quartier général. BOSTON, 27 *Fevrier* 1778.

EXTRAIT des ordres du Général.

« Le colonel David Henley, ci-devant commandant du poste de Cambridge, accusé par le Lieutenant-Général Burgoyne d'avoir tenu un langage et une conduite criminelle dans un Officier; accusé encore de la plus atroce cruauté et d'une violence odieuse contre des hommes sans armes et d'un assassinat prémédité, a été jugé par un Conseil-de-Guerre convoqué à cet effet,

et présidé par le Brigadier-Général Glover. »

« La Cour, après une mûre délibération, pense que les charges avancées contre le colonel Henley, ne sont pas prouvées, et qu'il doit être mis en liberté. »

« Le Général approuve l'opinion de la Cour, la remercie des efforts infatigables qu'elle a faits pour découvrir la vérité, et ordonne au colonel Henley, de reprendre son commandement à Cambridge. »

« Le Général croit qu'il est de son devoir, en cette occasion, d'observer que quoique la conduite du Lieutenant-Général Burgoyne, en sa qualité d'accusateur du colonel Henley, dans le cours du procès et dans ses différens discours, puisse être autorisée par ce qui s'est observé précédemment, dans des Conseils-de-Guerre Anglois, cependant comme elle est nouvelle dans les Conseils-de-Guerre de l'armée des Etats-unis, et que des pratiques différentes rendroient ces Cours martiales, aussi longues que dispendieuses, il proteste contre cet exemple pour qu'il ne tire pas à conséquence pour l'avenir. »

KEITH. D. A. G.

En conséquence de ce jugement, le colonel Henley a repris le commandement le jour suivant. Mais ce n'a été que pour la forme. Car la semaine d'après, il a passé entre les mains du colonel Lée, qui en étoit revêtu à l'époque de notre arrivée. Tout est maintenant en règle, nous jouissons d'une parfaite tranquillité, et la bonne intelligence est rétablie entre nos troupes et les Américains.— Le colonel Lée a remédié à un grand mal, dans lequel je ne puis m'empêcher de croire que le colonel Henley étoit intéressé. De son tems, nos soldats étoient obligés d'acheter toutes leurs provisions à deux magasins établis dans les barraques, et il ne leur étoit pas permis d'envoyer à Cambridge, où les vivres étoient bien moins chers. On nous a accordé des passe-ports pour un Sergent et un assez grand nombre d'hommes, pour aller nous approvisionner. Par ce moyen, nos soldats ne sont plus trompés dans les magasins, et on leur vend tout au prix du marché.

Après m'être arrêté si long-tems sur les affaires publiques, vous vous ferez sans doute un plaisir d'apprendre quelque chose de ce qui me concerne.

La résolution que le congrès a prise, de s'opposer à notre embarquement, a été un coup bien rude pour nous. Mais nous sommes un peu rassurés, et comme l'espérance, cette douce consolatrice des peines de la vie, ne nous abandonne jamais, nous nous flattons suivant toutes les apparences d'être échangés régulièrement à la fin de la campagne suivante. Pour moi, j'ai repris courage; mais comme je trouve le séjour de Cambridge très-dispendieux, à raison du grand nombre d'Officiers qui y résident, je suis sur le point de me retirer à une ferme près de la ville de Mystic, pour y vivre à un prix un peu plus modéré. Nous n'avons eu notre paye depuis notre arrivée, qu'en papier monnoye qui baisse considérablement, de manière qu'on est obligé d'acheter tout ce dont on croit avoir besoin; autrement votre monnoye n'auroit pas le tiers de la valeur qu'elle avoit au tems où vous l'avez reçue. L'échange de la monnoye numéraire est maintenant au taux de quarante et cinquante Dollars de papiers, pour une Guinée. Que penserez-vous d'un si grand discrédit en si peu de mois? Car à l'époque où nous avons été faits prisonniers, nous

avions bien de la peine à en avoir neuf. A raison des dépenses inévitables et du discrédit du papier monnoye, j'ai tiré sur vous une lettre de change de cinquante livres, à laquelle je vous prie de faire honneur, et que vous placerez à mon compte.

Je suis etc.

LETTRE LIV.

Mystic, dans la nouvelle Angleterre.
10 *Mai* 1778.

MON CHER AMI.

C'est une maxime de tous les siècles et malheureusement fondée sur l'expérience que rarement les évènemens répondent à notre attente. Après nous être amusés long-tems d'une perspective riante, qu'il est dur de se voir trompé dans son espoir! Telle est la situation où nous nous trouvons. Car le général Burgoyne, qui s'étoit adressé une seconde fois au congrès, dans le dessein de hâter notre liberté, après une longue incertitude, a reçu enfin un refus formel à ses instances répétées. Le Congrès a consenti cependant le trois mars dernier, que le Lieutenant-Général Burgoyne, à raison du mauvais état de sa santé, repassât en Angleterre; et bientôt après cette permission, il a quitté l'armée pour s'embarquer. La dernière résolution du Congrès rend notre position très-facheuse. Cependant

nous sommes obligés de nous résigner et de céder à l'irrésistible pouvoir de la nécessité dont le joug de fer pose sur le monde entier.

Mes conversations avec un assez grand nombre de citoyens des plus distingués par leur rang et par leur fortune, et qui sont un peu moins violens que les Hancok ou les Adams, m'ont entièrement convaincu qu'aucun d'eux n'avoit la moindre idée de se séparer de la nouvelle Angleterre au commencement des hostilités; mais maintenant ils ont tous cette haine héréditaire que les habitans de la nouvelle Angleterre en général, ont toujours eue contre notre constitution soit religieuse, soit politique; tout en criant à la tyrannie et à la persécution, ils ont pris tout l'extérieur révoltant du pouvoir arbitraire et sont devenus cruels, insolens et persécuteurs, sans parler des avanies qu'ils font essuyer tous les jours aux pauvres loyalistes, qu'ils ne cessent de maltraiter et d'emprisonner; je crois que l'affaire du colonel Henley, est bien suffisante pour faire connoître leur caractère.

Le Printems est fort avancé, et la campagne qui m'environne offre un coup-d'œil

enchanteur; mais l'attention que se disputent tous les objets nouveaux qui se présentent à nos regards, est distraite par une variété admirable d'oiseaux dont le plumage est d'une rare beauté. Les plus remarquables sont:

L'oiseau couleur de feu, qui est un peu plus gros qu'un moineau; ses plumes sont d'un beau jaune foncé, de la couleur de la flamme d'où il tire son nom.

La Mésange, à-peu-près de la même taille, d'un orangé très-éclatant, avec deux petites plumes noires aux ailes, ce qui forme un contraste très-agréable. On diroit que cet oiseau sent combien les hommes et les autres animaux sont ennemis des petits êtres ailés. Car il construit son nid à l'extrémité d'une forte branche, non à la manière des autres oiseaux, mais suspendue à une distance considérable de la branche, à-peu-près comme celui du Frélon. D'un côté est une ouverture par où entre l'oiseau. Il est bon de remarquer que ces nids, quoique suspendus environ à deux pieds et demi de la branche, et cela à l'aide de cinq ou six petites cordes, que ces oiseaux font avec des brins de chanvre épars qu'ils ra-

massent, que ces nids, dis-je, ne sont jamais renversés par les vents les plus violens. Je vis un jour prendre un de ces nids, et ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'on put le dégager de la branche, sans le rompre. Les petits de cette espèce sont les plus aisés à apprivoiser de toute la race emplumée, et dans les mains de ceux qui veulent s'en donner la peine, ils deviennent susceptibles d'apprendre mille petites gentillesses.

Un Officier malade, obligé de garder la chambre, et qui étoit fort habile en ce genre, ayant reçu un nid rempli de ces petits oiseaux, s'en amusa, et les trouvant faciles à apprivoiser, les nourissoit avec des mouches, et au moyen de cet appas s'en faisoit suivre autour de la chambre. Bientôt il acquit tant d'empire sur eux, qu'au moindre signe de sa volonté, ils se retiroient dans leur nid, ou en sortoient un à un ou tous trois ensemble. Un d'eux entr'autres étoit si docile que son maître le portoit au jardin, le laissoit s'envoler sur un arbre, et à l'instant qu'il le rappelloit, l'oiseau venoit se percher sur son épaule.

L'oiseau bleu, de la taille du moineau,

et presque aussi commun; il n'a de remarquable que son plumage, qui est du plus beau bleu d'azur et qui devient encore plus vif quand il réfléchit les rayons du soleil.

Les Colibris (1) sont très-nombreux ici; mais moins, à ce que j'ai entendu dire, qu'il ne le sont vers le midi. Comme cet oiseau joint à sa beauté beaucoup d'autres particularités intéressantes et qu'il occupe le dernier degré de l'échelle de la tribu ailée (il n'est pas plus gros qu'une Abeille,) vous me pardonnerez d'entrer dans quelques détails.

Le plumage du mâle est d'une extrême beauté et varie à l'infini; sous un certain jour, il est d'un verd animé, sous un autre d'un bel azur, sous un autre, d'une brillante couleur d'or. Enfin, à quelque rayon de lumière qu'on puisse le présenter on distingue une nouvelle teinte.

Ce petit oiseau se nourrit du suc des fleurs qu'il pompe avec un long bec. Rien n'est plus amusant que de le voir plonger son petit bec dans chaque fleur qui l'en-

---

(1) Trochilus Colubris.

toure. Pendant qu'il en pompe le suc, il ne s'y repose pas, mais voltige continuellement comme les Abeilles, agite ses ailes avec un mouvement si rapide qu'il en est presque insensible, et tout en voltigeant fait entendre un léger bourdonnement. Cet oiseau n'est pas ordinairement très-agile; mais lorsqu'on va pour le saisir, il fuit avec la rapidité d'un trait. On ne sauroit croire jusqu'à quel point ces petites créatures sont possédées de la passion de l'envie. lorsque plusieurs se rencontrent sur les mêmes rangs de fleurs, ils s'attaquent avec une telle impétuosité, qu'on diroit qu'ils vont se percer avec leurs becs. Alors ils entrent dans les chambres dont ils trouvent les fenêtres ouvertes, combattent un instant et s'envolent; ils ont avec la passion de l'envie, celle de la colère. Viennent-ils à rencontrer une fleur séchée et qui n'a plus de suc? dans leur petite fureur, ils l'effeuillent et en dispersent les débris. J'ai vu dans plusieurs jardins, où il y avoit eu plusieurs planches de fleurs, la terre jonchée de feuilles, effet de leur dépit.

Le Colibri étant si petit et si difficile à

prendre, j'étois fort en peine de savoir comment m'en procurer un, et l'ajouter à la collection que je fais pour vous. Je sentois bien qu'un coup de fusil le reduiroit en atomes imperceptibles. Ne sachant donc quel moyen imaginer pour m'en procurer un, je consultai les habitans, qui me dirent qu'ils n'en prenoient, que lorsque ces oiseaux venoient à entrer dans leurs chambres. Pendant plus d'une semaine, je restai à en attendre, et pendant cet intervalle de tems, je cherchois à trouver un autre expédient, lorsque je m'avisai qu'en chargeant un pistolet de poudre et en y ajoutant un peu de sable fin, le bruit du coup les étourdiroit, ou que le sable les renverseroit. Enfin ma patience étant épuisée et la manière des habitans ne me réussissant pas, j'adoptai la mienne, qui eût un entier succès. En ayant vu un s'abattre sur une fleur, je le tirai; il tomba avec elle, mais sans être tué, et seulement étourdi par le bruit. Car au moment que je le pris, il étoit sur le point de s'échapper. Ce qui me persuade qu'il n'étoit qu'étourdi, c'est que les grains de sable n'avoient pas même effleuré ses plumes. Mais pour m'en convaincre

vaincre, je m'en procurai plusieurs, en ne mettant que de la poudre dans le pistolet, et cette expérience répétée, me prouva que le bruit seul suffisoit pour produire l'effet que je me promettois.

Il est très-rare de trouver les nids de ces petits oiseaux, et ce n'est que par hazard qu'on en rencontre. Car on ne pourroit en voir que dans les marais, et à l'époque où le feuillage des arbres est le plus épais. Parvenu à posséder un de ces oiseaux, je n'étois pas moins empressé de me procurer un de leurs nids, persuadé que l'un ne seroit pas moins curieux que l'autre. Mais me doutant bien que mes recherches seroient infructueuses, je dis à plusieurs négres qui coupoient du bois dans un marais, que s'ils trouvoient un nid et qu'ils me le montrassent, je leur donnerois un Dollar. En conséquence de cette promesse, un matin, un négre vint m'informer qu'il en avoit trouvé un; je me rendis avec lui, au milieu d'un vaste marais, et s'arrêtant précisément à l'endroit où il avoit coupé du bois, il me dit: « Massa, Massa, nid être ici; » comme j'avois de la peine à le distinguer, il prit une longue perche et me le montra, mais

comme alors même je ne voyois que de la mousse, « Massa, me dit-il en retirant » précipitamment sa perche, tenir vos yeux » là, et en voir un vieux. » En effet, à l'instant le vieux sortit et se posa sur le nid, dans la bifurcation d'une branche. Je montai sur l'arbre, et j'étois encore en peine pour le trouver, jusqu'à ce que le nègre me l'eût indiqué. Alors j'apperçus le vieux sur le nid. A mon approche, il s'envola, et voltigea en bourdonnant autour de ma tête. Il y avoit deux œufs dans le nid. Je coupai la branche qui le portoit, et descendis de l'arbre; mais comme en descendant du tronc, je fus obligé de prendre la branche dans ma bouche, j'eus le malheur de laisser tomber un de ces œufs; vainement nous le cherchâmes près d'une heure, le nègre et moi; nous ne pumes le retrouver. Cet accident me causa une vraie peine; Car ces œufs sont réellement une curiosité interressante. Il est encore heureux que j'en aye un de reste; autrement vous ne me croiriez pas lorsque je vous dirai que quoique l'oiseau ne soit guère plus gros qu'une Abeille, les œufs le sont presque autant que ceux du roitelet.

. En examinant ce nid, je ne fus plus surpris de la peine que j'avois eue à le distinguer du reste de la mousse qui croissoit sur l'arbre. La partie extérieure est revêtue d'une mousse verte et semblable à celle qui vient communément sur les vieilles palissades, sur les vieux clos, et sur les vieux arbres. Celui que j'ai pris est de forme ronde, l'intérieur est tapissé d'un duvet brun et très soyeux qui semble avoit été recueilli sur les tiges du Sumach, lesquelles sont couvertes d'une laine douce, de cette couleur, et cette plante croit en abondance dans ce pays. Le diametre intérieur est à peine d'un pouce géométrique au sommet, et la profondeur d'environ un demi-pouce. J'en ai pris un soin particulier aussi bien que de celui de Mésange. Je vous les enverrai par la premiere occasion, et je suis sur que vous vous joindrez à moi pour adorer ce grand être qui a doué ces petites créatures d'un instinct si merveilleux pour se garantir des piéges de l'homme et de leurs autres ennemis. Mais hélas! est-il une seule espece soit innocente, soit malfaisante, dont les indi-

vidus ne soient tombés sous la main avide et tyrannique de l'homme.

Quelques jours après, me promenant avec plusieurs officiers, nous nous arrêtames dans une maison pour acheter des fruits. Pendant que les autres marchandoient avec la maîtresse du logis, j'observai une vieille femme assise au coin du feu, qui, les yeux constamment fixés sur nous, laissoit de tems en tems échapper quelques pleurs. Comme nous sortions elle se leva et fondant en larmes, « Messieurs, nous dit-elle, permettrez vous à une pauvre malheureuse femme de vous dire un mot avant votre départ? » vous pouvez vous imaginer quel fut notre étonnement. Nous nous empressâmes de lui demander ce qu'elle désiroit. Alors avec la plus vive douleur et sanglotant comme si son cœur alloit se briser, elle nous demanda si quelqu'un de nous avoit connu son fils, le colonel Francis, qui avoit été tué à la bataille de Huberton. Plusieurs d'entre nous lui dirent qu'ils l'avoient vu avant sa mort. Elle s'informa alors de ce qu'étoient devenus son porte feuille et ses papiers, dont la conservation étoit fort im-

portante, parce que quelques uns étoient des titres de ses possessions, enfin sa montre qui peut être avoit passé entre les mains de quelque soldat. Elle ajouta que si elle étoit assez heureuse pour la retrouver et la garder, en mémoire de son fils, de son cher fils, elle pourroit encore goûter un instant de bonheur. Le capitaine Ferguson de notre Régiment, lui dit que, quant aux papiers et au porte feuille du Colonel, il craignoit bien qu'ils ne fussent égarés ou anéantis, mais tirant une montre de son gousset, » bonne femme, dit-il, si cela peut vous rendre heureuse, prenez-le et puisse Dieu vous bénir! « nous en fumes très surpris, ignorant, qu'il l'avoit achetée d'un tambour. A cette vue, il est imposible de rendre le mélange de joye et de douleur qui se peignit dans tout son extérieur. Je n'ai de ma vie vu une telle force de sentiment. Elle baisa la montre, jetta au capitaine Ferguson un regard plein d'une reconnoissance au dessus de toute expression; elle baisa la montre une seconde fois. Ses sensations ne peuvent se rendre; elle ne savoit comme les témoigner, elle brûloit de rendre bonté pour bonté; mais ne pouvoit

exprimer ses remercimens que par des pleurs. Nous étions singulièrement affectés : nous lui promîmes de chercher ses papiers, et pour moi, je crois qu'en ce moment j'aurois risqué ma vie pour les lui procurer.

Vous savez que j'ai toujours eu une aversion décidée pour le thé, que je regarde comme très nuisible à l'estomac, et que j'y ai toujours substitué quelque autre végétal. Je viens d'en adopter un, dont les habitans font usages, même depuis que, contre leur goût, ils se sont fait une loi de ne point prendre de thé, lorsque l'embergo fut mis sur le port de Boston. C'est la fleur du sassafras; on sait que la racine de cet arbre est un excellent spécifique contre toutes les affections scorbutiques. J'imaginai que la fleur en pourroit avoir la même vertu. La saveur en est très agréable et ressemble beaucoup à celle de la pêche. Le sassafras croit ici en abondance, il est semé aux bords des bois, des prés, des buissons et des enclos. C'est un des plus beaux arbres qui viennent sans culture. Les vaches sont très avides de ses rejettons et les cherchent partout. S'ils sont enfermés, le bétail renverse la palissade pour pouvoir les atteindre. Les femmes font usage de l'é-

corce pour teindre les laines, ce qui produit un bel orangé, dont la vivacité se soutient au soleil.

Au commencement de cette lettre, je vous ai dit que le général Burgoyne étoit parti pour l'Angleterre. Sans doute, à son arrivée, ses ennemis vont l'attaquer de tous côtés mais ne vous laissez pas égarer par la voix générale et ne suivez pas une aveugle faction. Soyez en sûr, mon ami, oui le général, dans tous les dangers, dans toutes les occasions difficiles a toujours eu la confiance de l'armée. Dans l'affaire même du colonel Henley nous avons tous été pleinement satisfaits des efforts qu'il a faits pour nous faire rendre justice. Des gens mal-intentionnés diront qu'il a cherché ses avantages et a abandonné sa malheureuse armée. Je puis à cet égard vous assurer, sans crainte d'être démenti, que ni officier, ni soldat, n'a paru mécontent de son départ. Aucontraire leur desir le plus ardent étoit qu'il repassât en Europe pour justifier sa conduite et la leur. Dans tous les tems il a partagé les peines et les dangers avec chaque soldat. Tous l'ont regardé comme leur ami, et recevront ou sa personne ou de ses nouvelles

avec toutes les marques de la plus sincere affection. Je desire faire passer ces idées dans votre ame et vous mettre en garde contre toutes lescalomnies qu'on pourra employer pour perdre cet excellent homme.

Je suis etc.

LETTRE LV.

Mystic, dans la nouvelle Angleterre;
20 *Mai* 1778.

MON CHER AMI,

« L'intention dn congrés, en nous retenant prisonniers, est visiblement de nous garder comme otages, dans le cas de quelque échec au midi la campagne suivante, et dans la crainte qu'on ne fasse près de Boston une diversion qui le forceroit de relacher notre armée, où qui nous donneroit les moyens de nous réfugier auprès de celle qui pourroit faire une descente. Le conseil de Boston, sous prétexte que nos troupes seront mieux, vient de reléguer le quinze du mois dernier, la première brigade Angloise composée d'un corps d'artillerie et du neuvième régiment, de Prospect-Hill à une place appellée Rutland, à cinquante cinq milles plus avant dans les terres, pour y rester jusqu'à un nouvel ordre du congrés, le reste des troupes Angloises doit bientôt

les suivre. Quant aux Allemands, les Américains les regardent comme des gens si dociles et si soumis qu'ils doivent toujours rester dans les mêmes quartiers à Winter-Hill.

Nous apprenons d'un officier qui revient de Rutland que la première Brigade y est arrivée le 17, à deux heures. Les soldats ont été envoyés à des barraques formées de piquets qui ont près de vingt pieds de haut. On les a traités fort dûrement, ils sont fort mal approvisionnés, et on ne leur permet pas, pour quelque raison que ce soit, d'en sortir pour se mêler parmi les habitans. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine que les Officiers ont obtenu des logemens dans les maisons voisines; encore sont-ils fort éloignés les uns des autres. Il est fort heureux pour nos troupes qu'un vaisseau parlementaire soit arrivé avec quelques provisions, précisement avant leur départ; sans quoi ils auroient été dans un état digne de compassion.

Nous ne pouvons plus nous procurer ce dont nous avons besoin chez les habitans de la campagne avec la même facilité, n'ayant que la monnoye du Congrès pour

payer leurs denrées. Car il y attribuent peu de valeur, et j'ai des raisons de croire que l'empressement et l'obligeance qu'ils nous ont montrée d'abord n'avoient d'autres motifs que le désir de recevoir notre argent comptant en échange de leurs provisions.

Les arbres sont maintenant en fleurs, et comme chaque maison a son verger à côté d'elle, la campagne offre un coup-d'œil de la plus grande beauté. sur les informations que j'ai prises auprès des habitans, j'ai trouvé que les fruits d'Europe étoient dégénérés dans la nouvelle Angleterre, excepté la pomme, qui, si elle ne s'y est pas améliorée, s'y est au moins multipliée prodigieusement; ce qui me porte à le croire, c'est que l'usage du cidre est plus commun ici que partout ailleurs. Plusieurs de nos racines et des légumes de nos potagers ont bien réussi ici, mais les grains, soit défaut de soin, soit défaut de méthode pour les conserver ne poussent pas si bien, le froment est sujet à se brouir, l'orge devient sec, et l'avoine rend plus de paille que de grain; mais en revanche, le maïs, où bled d'Inde, y vient très-bien; c'est leur grande mar-

chandise d'étape; elle sert aux hommes et aux bestiaux. Le maïs est si généralement connu en Angleterre que je n'abuserai pas de votre patience en vous en faisant une longue description. Je me contenterai d'observer que si les mois d'été étoient plus chauds en Angleterre, on pourroit l'y élever avec succès. Son grain est le plus nourrissant qu'on puisse donner au bétail et à la volaille, il communique à leur chair une fermeté et un goût exquis. J'ai de la répugnance à en nourrir les chevaux, par ce qu'il les rend plus aisés à surmener. Je vis il y a quelques jours un exemple de ses pernicieux effets à une auberge, où un homme qui avoit un peu bû, et dont le cheval étoit excessivement échauffé d'une longue traite, voulut absolument lui faire donner du maïs. Le pauvre animal en mangea avidement; mais au bout de deux heures il fut privé de l'usage de tous ses membres, et resta couché tremblant et tressaillant de tous ses nerfs; le seul remède qui put-être employé, fût de lui ôter ses fers et de le traîner dans un marais, où il resta près de quatre heures avant de pouvoir se tenir sur ses jambes, et

alors même il ne marchoit qu'en boitant. Cette vue me fit beaucoup de peine ; car c'étoit un fort beau cheval, que son maître venoit de faire venir de Virginie, où ils sont fort différens de ceux de la nouvelle Angleterre. Ceux-ci, de toutes les races de ce noble animal, sont les plus bisarres et les plus difficiles à monter ; ils ont généralement la tête et l'encolure assez belles, mais de là jusqu'à la croupe, c'est toute autre chose. Ils ont tous, sans exception, ce qu'on appelle en langage de Jockeys une croupe d'oye et des jarrets de chat. Au pas, sur huit ou neuf milles, ils sont une heure à contrarier leur cavalier ; ce n'est point cette allure aisée qu'on apprend aux chevaux des dames, mais une allure singulièrement entortillée, et jusqu'à ce qu'on y soit accoutumé, on est plus fatigué d'avoir fait deux milles, que d'avoir chassé le renard pendant toute une journée. En un mot on ne peut s'en faire une idée, si l'on n'a monté un *rossinante* de la nouvelle Angleterre, nom qu'ils méritent à bien juste titre. Car à voir une habitant de ce pays, à cheval, avec son *blazing-yron*, (1) c'est ainsi

(1) littéralement *Fer enflammé*.

qu'ils appellent leur fusil ou mousquet, on le prendroit pour le chevalier de la triste figure. Leurs chevaux sont d'une encolure très effilée, et peu chargés d'embonpoint, avec une longue queue et une crinière qui leur tombe jusqu'aux genoux, car ils ne la coupent jamais. Le cavalier enfourche sa monture, avec ses longues jambes dans des étriers que l'orteil peut à peine atteindre. Alors son attitude roide, son visage long et maigre, sa tête couverte d'une perruque hideuse et d'un chapeau large et rabattu, avec son porte-manteau derrière, et sa cantine devant et son fusil sur l'épaule..... Imaginez-vous un cavalier ainsi monté, et empêchez-vous de rire, si vous le pouvez.

Outre le maïs, les habitans cultivent une grande quantité de *squashes*, (1) espèce de courges ou melons. Les premiers Colons en apportèrent la graine d'Europe, et comme on l'a toujours cultivé avec le plus grand soin, il s'est trouvé qu'ils ont beaucoup mieux réussi qu'en Europe. Le fruit est d'un goût fort agréable; on en sert à table comme

(1) Cucurbita, espèce de Courge.

des légumes, et on les accommode comme des navets.

Le sol de la nouvelle Angleterre offre des différences; mais j'ai observé qu'il étoit plus fertile vers le Midi; il y a d'excellentes prairies dans les terreins bas, et de bons pâturages presque par-tout; les meilleures prairies donnent un tonneau de foin par acre; quelques-uns mêmes en rendent deux. Mais c'est ce qu'ils appellent fléau (1), qui est aigre et fort. Le sol, comme je l'ai déjà observé, n'est guères favorable qu'au maïs. Le bétail est ici très-nombreux, et il y a des pièces très-belles; les cochons sont aussi en grande abondance, et leur chair est d'un goût exquis, parce qu'on les engraisse avec du maïs. Il y en a d'assez gros, pour peser cinq cens livres.

Nous nous sommes dernièrement fort amusés à prendre une espèce de poisson, qui ressemble au hareng pour la forme et pour le goût, mais un peu plus petit. Il remonte toutes les criques et les moindres courans dans cette saison pour frayer, flotte avec le flux en prodigieuse quantité,

(1) Phleum.

et s'avance aussi loin qu'ils peut pour chercher de l'eau fraiche. Il s'en retourne avec le reflux, et alors on le prend par le moyen de filets attachés autour d'un cerceau et tenant à une longue perche. Ces filets sont très-profonds, et à chaque coup on peut en prendre deux ou trois douzaines. C'est une branche de commerce, pour les habitans qui le salent et l'expédient dans des barriques, pour les Indes occidentales.

Je n'ai pas besoin de vous parler de l'humeur inquiète de vos compatriotes, et combien nous avons besoin de nous distraire. Nous sommes privés de livres, de papiers nouvelles, et de tout autre amusement. Quelques-uns de nos Officiers qui sont de l'Ouest de l'Angleterre, ont établi ici le combat des coqs. Pour moi, vous savez que j'ai toujours regardé cette coutume comme barbare et comme honteuse pour notre Nation, et je vous avoue que je n'ai pas été fâché de la mercuriale que quelques-uns de nos Officiers ont reçue d'une vieille femme à laquelle ils s'étoient adressés, pour acheter deux beaux coqs, qui étoient dans sa cour. Elle s'informa si c'étoit pour les faire battre ou pour les manger. Sur leur réponse, elle

elle entra dans une violente colère. « Je vous jure, s'écria-t-elle, que vous n'aurez ni l'un ni l'autre. Je n'ai jamais vu d'animaux aussi altérés de sang que vous autres Anglois. Lorsque vous ne pouvez vous battre et vous couper la gorge avec d'autres hommes, vous mettez aux prises deux pauvres innocens animaux pour qu'ils s'égorgent l'un l'autre. Allez, allez; j'ai entendu parler des cruautés que vous faites à Water-town, (endroit où ils faisoient battre les coqs) je sais que vous coupez les ailes, la crête et les pendans de ces pauvres créatures, que vous leur mettez des éperons de fer aux jambes, allez.... » Je ne pus m'empêcher de rire, de la précipitation avec laquelle ils se retirèrent. La bonne femme s'étoit si fort échauffée elle-même, qu'ils craignirent d'être frappés de sa béquille, qu'elle tenoit levée pour donner plus de force à son langage. Voilà le seul exemple à ma connoissance, qui puisse donner une idée avantageuse de l'humanité des Américains (1).

---

(1) On sent que cette assertion est trop outrée pour pouvoir produire son effet.

Note du Traducteur.

La nouvelle Angleterre produit de très-bon bois de charpente. Les bois et les marais sont pleins de chênes, d'ormes, de frênes, de cyprès, de pins, de chataigners, de noyers, de cèdres, de hêtres, de sapin, de sassafras, de sumach, et de toutes les autres sortes d'arbres qui croissent en Angleterre. Les sapins sont d'une hauteur extraordinaire et sont très-propres à faire des mâts, des vergues et des planches. Le sumach est fort employé par les tanneurs et les teinturiers. Le cèdre produit une gomme agréable et douce. D'ailleurs il est très-utile pour faire des lattes à couvrir les toîts, parce que son bois est le plus durable et le moins susceptible d'être altéré par les intempéries de l'air. Mais le trésor et la gloire de ces bois sont le chêne, le roi des forêts. La sapinette, et le sapin s'y trouvent en si grande abondance, que ce pays pourroit fournir la marine d'Angleterre, de cette utile provision, à meilleur marché que celle qui lui vient de la Baltique. C'est aussi par cette raison que l'on construit plus de vaisseaux dans cette province, que dans toutes les autres parties de l'Amérique. Ils ont la réputation d'être également forts et

bien construits ; et c'est peut-être à cette force qu'il faut attribuer leur défaut d'être mauvais voiliers.

Le bruit des grenouilles, qui sont ici en nombre prodigieux et de différente espèce est d'abord fort incomode pour les oreilles d'un Européen, et jusqu'à ce qu'on y soit accoutumé, on ne peut deviner d'où peut provenir un bruit si étrange. Elles font entendre trois sons différens, dont l'un ressemble au mugissement d'un taureau. Pour vous donner une idée de leur nombre, et par conséquent du bruit qu'elles peuvent faire, je vais vous conter un fait qui m'a été garanti par la personne dont je le tiens.

Une nuit du mois de juillet 1758, la ville de Windham, qui est sur les bords du Winnomantic, dans le Connecticut, fut singulièrement allarmée par un détachement de ces animaux, qui marchoient ou plutôt sautoient en corps, après être sorti d'un étang artificiel, d'environ trois milles quarrés, que l'excessive chaleur de la saison avoit mis à sec. Cet étang étoit à cinq milles environ de Windham, et pour arriver au Winnomantic, elles étoient obligées de

prendre la route qui traverse la ville; elles y entrèrent vers le minuit, les têtards à la tête, comme les plus forts, et le reste suivant, en si grand nombre, qu'elles furent quelques heures à traverser la ville, et croissant plus qu'elles n'avoient jamais fait, à cause de la sécheresse. Les habitans, saisis d'épouvante, sortirent de leurs lits et s'enfuirent tous nuds, l'espace d'un demi-mille, s'imaginant que c'étoit les François ou les Sauvages. Un peu revenus à eux-mêmes, les hommes ne se voyant pas poursuivis, eurent le courage de retourner sur leurs pas; arrivés près de la ville, ils crurent entendre distinctement les mots *Wight*, *Helderkin*, *Dier*, *Tété*; sons qui ressemblent au bruit que font les grenouilles, et dans leur effroi, ils s'imaginèrent que le dernier mot signifioit *traité*: en conséquence, trois d'entr'eux, nuds en chemise, s'approchèrent pour traiter avec le Général des Indiens et des François. Mais comme le tems étoit très-obscur et qu'ils ne recevoient point de réponse, leurs allarmes furent encore plus vives; et ils passèrent le reste de la nuit, partagés entre la crainte et l'espérance. Enfin le jour parut, et toutes leurs inquiétudes

furent dissipés, à la vue de l'ennemi qui les avoit si fort effrayés et qui n'étoit qu'une armée de grenouilles, mourant de soif et allant chercher de l'eau à la rivière. Les habitans de la nouvelle Angleterre, ont depuis cette avanture, ridiculisé ceux de Windham, sur cette épouvante; mais je crois qu'en pareille occasion, ces Yankecs n'auroient montré guères plus de résolution.

Dans cette saison, on est étourdi chaque nuit d'une musique qui n'est pas des plus harmonieuses. C'est celle des Grenouilles, des Tétards, des Chats-Huans et des *Whipper-Will*; oiseau ainsi nommé parce que son cri nocturne est une répétition fréquente de ce mot. On le connoit aussi sous le nom de *Pope*, parce qu'il fait un bruit à-peu-près semblable, lorsqu'il descend sur un arbre ou sur une haye. J'ai voulu plusieurs fois en tirer, mais l'obscurité de la nuit et la rapidité de son vol ne m'ont pas permis d'en tuer un seul. D'après les informations que j'ai prises auprès des habitans, je trouve qu'il est de la grosseur d'un Coucou, qu'il a les ailes longues et étroites, une grosse tête, le bec court, mais d'une énorme largeur, ce qui

est assez remarquable, puisque ce n'est pas un oiseau de proye. Sous le col il a une espèce de peau qu'il enfle et remplit d'air à son gré, ce qui produit le bruit qui ressemble au mot *Pope*. D'après cette description, j'ai imaginé que ce pouvoit être un Faucon Musquito, comme on en voit beaucoup pendant le jour. En conséquence j'en ai tiré un, et j'ai trouvé qu'il répondoit exactement à la description de l'autre, à l'exception de la peau lâche que l'on prétend qu'il a sous le col. Mais je crois cette particularité inventée à plaisir, et je suis très-disposé à conclure que le Faucon Musquito et le Whipper-Will, sont absolument le même oiseau.

C'est avec peine que je vous apprens que les Américains ne réussissent que trop bien à faire déserter nos soldats. Il y a quelque jour que le soixante-deuxième Régiment tout entier, a déserté à la fois, pour aller à Boston figurer comme un Régiment Américain. Les séductions offertes à nos soldats, sont très-séduisantes; il faut être ou caporal Réeves, ou lui ressembler, pour tenir rigoureusement à ses principes. Jugez quelle tentation pour un soldat qui réfléchit que

la désertion va le rendre libre, protégé, qu'il pourra continuer son commerce, ou, s'il s'enrôle obtenir une commission. Il y a maintenant ici un major Brown, qui a de l'emploi dans les vivres. C'étoit un simple soldat du quarante-septième Régiment qui déserta à la bataille de Lexington et de Concord. Sentant bien tout le mépris qu'on doit à une pareille perfidie, toutes les fois qu'il rencontre un Officier de son ancien Régiment, il galoppe bien vîte d'un autre côté et disparoît; mais vous m'avouerez qu'il est dur de se voir au pouvoir et sous la dépendance d'un pareil lâche. Vous aimerez la repartie noble et vive d'un petit tambour qui n'a pas encore dix ans. Le père de cet enfant, qui servoit dans notre Régiment, a déserté depuis quelque tems et s'est retiré à Boston; il est venu à nos barraques, à la faveur d'une nuit assez obscure, pour le garantir de tout danger de notre part, dans le dessein d'attirer son fils, ou de le saisir et de le prendre avec lui; mais n'y pouvant réussir, il a envoyé un Américain, pour l'engager à rejoindre son père. Dites à mon père, a répondu l'enfant, que s'il a la bassesse de trahir

son Roi et son pays, son fils ne l'imitera pas; il a été nourri à leurs dépens et mourra à leur service.

Je suis etc. etc.

LETTRE LVI.

Mystic, dans la nouvelle Angleterre.
10 *Septembre* 1778.

MON CHER AMI.

Ne soyez point surpris, si vous apprenez jamais que nous ayons tous été massacrés. Depuis ma dernière lettre, les intentions sanguinaires ne sont que trop apparentes. On a tiré sur trois de nos soldats, dont un a été blessé. Mais la catastrophe la plus triste, est la mort du lieutenant Brown, du vingt-unième Régiment, qui a été tué d'un coup de fusil, dans une chaise, lorsqu'il reconduisoit deux femmes hors de nos barraques. La sentinelle qui l'a tué, est un petit garçon qui n'a pas quatorze ans. Cet enfant lui cria d'arrèter; mais comme les chevaux étoient rétifs, le Lieutenant n'en fut pas le maître, et au moment qu'il mettoit la tête à la portière pour le lui dire, le petit misérable le coucha en joue et lui brula la cervelle. Sans quelques uns de nos Officiers, qui se trouvoient

présent, et la discipline rigoureuse de nos soldats, l'enfant auroit été massacré sur la place, et malgré la présence de nos Officiers, on eût bien de la peine à les empêcher de l'arracher des mains de la garde Américaine. Telle est la fin tragique d'un brave jeune homme, qui s'étoit signalé pendant la campagne, et qui, s'il eût vécu, auroit fait honneur à sa nation.

Le général Phillips, instruit de cet événement écrivit, sur le champ au général Heath, la lettre suivante.

« Le massacre et la mort dont on nous menaçoit depuis long-tems, commencent donc à nous frapper. Je ne demande pas justice. Il y a long tems qu'on n'en trouve plus dans cette contrée; je demande qu'on me permette d'envoyer un Officier au Quartier-Général, pour exposer l'affaire devant le général Washington. »

A cette lettre, le Général n'a point reçu de réponse. Mais un ordre est venu à l'Officier, commandant les troupes Américaines, de mettre le général Phillips aux arrêts, et de lui donner sa maison et son jardin pour prison. Cet ordre a été exécu-

té, et sa maison et son jardin sont environnés de gardes.

Peu de jours après ce triste événement, on a eu la permission d'enterrer le pauvre Brown, dans l'église de Cambridge; tous les Officiers qui se trouvoient dans cette ville ou aux environs, ont assisté à la cérémonie. Quel spectacle affligeant pour nous! c'est à votre ame sensible à vous peindre les sentimens dont nous avons été affectés en nous séparant pour jamais d'un jeune homme universellement respecté, estimé, et aimé. Joignez-y les réflexions allarmantes que nous faisions sur notre propre sort. Car dans les mains de pareilles gens, notre vie est bien précaire.

Je ne puis passer sous silence, la petitesse et le pitoyable ressentiment des Américains. Pendant que l'on faisoit le service sur le corps, les Américains saisirent l'occasion de l'ouverture de l'église qui avoit été fermée depuis le commencement des hostilités, pour piller, saccager, détruire tout ce qui leur tomba sous la main, brisèrent la chaire, le lutrin, la table de communion, et montant dans l'orgue, crevè-

rent les soufflets et cassèrent les tuyaux d'un fort bel instrument.

Quoique, suivant l'observation du général Phillips dans sa lettre, observation fondée, je crois, sur la véritable situation des affaires dans cette contrée, tous les principes de justice l'aient abandonné, cependant les Américains ne sont pas encore assez effrontés pour laisser passer un crime si atroce, sans le soumettre aux tribunaux, ne fût-ce que pour tromper la populace par une apparence d'équité. En conséquence, on a tenu un conseil de guerre, pour juger le meurtrier du lieutenant Brown, et son jugement a été envoyé par le général Heath au général Phillips, pour en faire part aux troupes Angloises. Voici quelle en est la teneur. « Le conseil de guerre tenu pour » juger la sentinelle qui a tiré sur le Lieu» tenant Brown, du vingt-unième Régi» ment, absout ladite sentinelle et le met » en liberté, comme ayant fait le devoir » d'un bon soldat. »

Non seulement les insultes sont prodiguées aux Officiers et aux soldats qui sont restés à Cambridge, mais, s'il est possible, ceux qui sont à Rutland sont encore plus

maltraités. Un soir que M. Bowen, chirurgien du neuvième Régiment, le lieutenant Toriano du vingtième, et le lieutenant Hongton, du cinquante-cinquième, étoient à se promener, ils furent rencontrés par un habitant à qui son titre de *select-man* donne une grande autorité; on appelle ainsi des espèces d'Inspecteurs de leurs églises, qui règlent les affaires de la paroisse, dénoncent les personnes qui n'assistent pas à l'office, et, les dimanches, forcent les passans ou les voyageurs, d'entrer dans quelque temple. Ce sont des personnages fort importants, et dont l'attention est, comme vous voyez, on ne peut pas plus obligeante. Cet homme s'étoit distingué en toute occasion, par son insolence et ses persécutions à l'égard des prisonniers de guerre, aussi bien que des malheureux amis du Gouvernement qui sont restés dans cette province. Cet homme important accusa ces messieurs, d'être entrés sur ses terres, et sans leur donner le tems de lui représenter qu'ils n'étoient pas sortis de ce qu'ils regardoient comme la grande route, d'un ton menaçant joint aux épithètes les plus injurieuses, il fit voltiger

son fouet sur leurs têtes. M. Bowen qui se trouvoit le plus près de lui, riposta par un coup de poing à cette insulte. Cette riposte fut suivie d'un combat, dans lequel le campagnard eut du dessous, quoique M. Bowen, en sortit avec quelque contusions, l'aggresseur ayant compté autant sur sa force que sur son autorité.

Quoique cette insulte eût été faite à ces messieurs, à la vue de beaucoup de spectateurs, alors sur la route, tous déposérent, que M. Bowen seul l'avoit frappé. Grace au crédit du *select-man,* à peine étoient-ils rentrés chez eux, qu'ils furent arrêtés, conduits au corps-de-garde où ils passèrent la nuit dans la chambre commune. Les soldats de la garde occupant la plate-forme, ils furent obligés de se coucher sur un plancher couvert de boue, où ils souffrirent toute sorte d'indignités de la part des soldats, qui non contens de les maltraiter de paroles de la manière la plus indécente, crachoient sur eux, pendant qu'ils étoient couchés. Le matin on les conduisit à une chambre voisine où ils ne se trouvoient guère mieux, et après sept ou huit jours de prison, on leur fit entendre

qu'on alloit les remettre entre les mains du pouvoir civil.

L'humanité du major Carter, attaché à l'artillerie, qui étoit le doyen des Officiers commandans les troupes réléguées à Rutland, aussi bien que la réflexion qu'il fit que c'étoit son devoir de venir au secours de ces infortunés, l'engagea dès le premier jour de leur détention à s'intéresser vivement en leur faveur. Il représenta souvent au commandant de la garde, l'injustice et la cruauté de la conduite qu'on tenoit à leur égard; mais ne pouvant en rien obtenir, il demanda un passe-port pour envoyer un Officier à Cambridge, dans le dessein d'exposer l'affaire, par l'entremise du général Phillips, à l'Officier commandant de Boston. Le major Carter leur écrivit alors, que comme il croyoit nécessaire pour l'avantage général de toutes les troupes Angloises, de faire de leur traitement une affaire publique, il vouloit qu'ils attendissent le résultat de l'entrevue, du général Phillips avec le Général Américain, sans agir pour eux-mêmes en aucune manière.

Avant le retour de l'Officier envoyé par

le Général Phillips, ces pauvres malheureux furent conduits devant un juge de paix qui résidoit à quelque distance de Rutland, avec tout l'appareil qui accompagne des criminels qui vont recevoir leur arrêt. Ce Magistrat, étoit un Apothicaire, qui grace, à quelques mots extraordinaires et un air de puritanisme fort empésé avoit été jugé sous le nouveau Gouvernement, le seul homme du voisinage capable de soutenir la dignité d'un Juge de campagne. Il étoit environné d'une nombreuse suite d'Officiers de police, tels que des Commissaires et des select-man, qui, avec quantité de spectateurs attirés par la curiosité pour être présens, disoient-ils, au jugement, formoient un groupe formidable.

Les compatriotes n'eurent pas plutôt comparu devant cette auguste cour de justice, que le Docteur Frienck, c'étoit le nom du Juge, placé dans la partie la plus remarquable de la pièce et dans une chaise à bras, d'un ton solemnel, et avec toute l'importance de son office, leur demanda, sans permettre la moindre énonciation des charges, leur demanda, dis-je, s'ils se dé-

claroient

claroient coupables ou innocens des crimes dont on les accusoit.

En ce moment je crois qu'il eût été difficile à une personne indifférente de s'empêcher de rire, et en effet, nos compatriotes eux mêmes nous ont déclaré qu'il leur avoit fallu beaucoup de circonspection pour composer leurs muscles à cette curieuse demande. Un d'entr'eux répondit à ce digne Magistrat. « qu'ayant souffert une prison de plusieurs jours, sous la garde militaire, et cela fort injustement, à ce qu'il leur sembloit, et que leur Commandant ayant jugé nécessaire de faire du traitement particulier qu'ils avoient essuyé une affaire publique, ils attendoient justice de leur général, et que parconséquent ils n'étoient pas libres d'avouer ou de se justifier.»

Le Juge irrité de ce qu'il regardoit comme une atteinte à sa propriété, les envoya sans balancer en prison, avec cette charge de plus qu'ils avoient méprisé la Cour, et le lendemain matin, ils furent conduits par un gros de *Constables* armées à Worcester, environ à dix milles de distance, et furent logés dans la prison du Comté, où, avec deux prisonniers détenus comme en-

nemis des Etats, ils occupèrent un donjon très étroit d'où venoit de sortir, pour être exécutée, une femme qui avoit assassiné son mari.

En entrant pour la première fois dans cette demeure ténébreuse, il est aisé d'imaginer combien leurs sensations furent douloureuses. Un de leurs compagnons, qui étoit marin, s'appercevant de leur chagrin, entreprit de les consoler à sa manière, ce qui suppose qu'il n'y réussit pas beaucoup. L'excessive chaleur de la saison, le peu d'espace de ce détestable trou qui, lorsque leurs matelas étoient étendus sur le plancher, en étoit couvert, et d'où ils ne pouvoient sortir même pour satisfaire aux besoins les plus pressans de la nature, leur auroient bientôt rendu leur existence insupportable, et n'auroient pas manqué de l'abréger s'ils n'eûssent trouvé le moyen d'adoucir le cœur d'une mulâtresse, qui leur fit passer des provisions par un trou, et qui, à force de belles promesses, consentit à ouvrir la porte pour renouveller l'air.

Pendant leur détention, les Officiers leurs camarades eûrent toutes les attentions

possibles pour diminuer l'horreur de leur affreuse situation, et leur faisoit espérer d'être bientôt délivrés, au moyen de l'entremise de leur Général. Mais au bout de trois jours, ils reçurent un message par un Officier du Major Carter, alors à Rutland. Il leur témoignoit tout son chagrin d'avoir en quelque sorte contribué à leur détention et se plaignoit en même tems que ses représentations sur les traitemens injustes et cruels dont ils étoient la victime n'eussent produit d'autre effet qu'une lettre du Général Phillips, dont le Major leur avoit transcrit une partie. Il blamoit dans les termes les plus forts leur imprudence d'avoir fait attention aux insultes des habitans; ajoutant qu'ils ne devoient pas plus les écouter que *des cris d'oye*, et concluoit, en disant, que pour lui il ne se méleroit pas d'une partie de coups de point. Je ne puis m'empêcher de censurer la conduite du Général Phillips. Car s'il avoit ses raisons pour ne pas s'adresser au Général Heath, il ne devoit pas répondre avec cette dûreté, sur-tout considérant que des trois il y en avoit deux innocens de la faute qu'on leur reprochoit. En même tems, le Général

N 2

auroit du se rappeller, que son propre emportement étoit en ce moment même la cause des arrêts qu'il gardoit dans sa maison.

En conséquence du message du Major Carter, ces infortunés, dont deux, comme je viens de l'observer, n'avoient jamais été coupables du crime qui leur étoit imputé, et avoient trouvé quelque consolation à réfléchir qu'ils souffroient par la volonté de leur Commandant, que c'étoit pour le bien public, et que la médiation et le zèle de leur Général leur feroient bien obtenir justice et leur liberté, ces infortunés, dis-je, se trouvèrent réduits à pourvoir eux-mêmes à leur défense.

Ils allèrent donc trouver un Avocat, dont on est sûr de trouver le secours dans tous les pays, moyennant certaines considérations. Le savant homme de loix, après avoir examiné l'ordre d'emprisonnement, et s'être informé soigneusement de l'état de leurs finances, leur donna à entendre, qu'il pourroit prouver une nullité. Car cet ordre portoit qu'ils étoient coupables d'un crime contre les Etats, tandis qu'il étoit évident que le délit dont ils étoient accusés, n'in-

téressoit que l'état de Massachusett où ils se trouvoient alors ; mais il ajouta que pour mettre la cause sous les yeux de la Cour, durant les assises qui se tenoient alors, les honoraires seroient considérables. Ses propositions, tout exorbitantes qu'elles étoient, furent acceptées promptement et par ce moyen, ils se virent libres de sortir de l'horrible dongeon où ils languissoient, observant, en le quittant, qu'ils n'avoient guère plus à se louer de l'humanité de leur propre Général que de la justice des Américains.

J'ai déjà fait quelques remarques sur le pied où est chez eux la discipline Militaire, et la persécution dont ces trois infortunés ont été l'objet, peut vous donner une idée des bases de justice et d'équité sur lesquelles portent leurs loix civiles, et dans le cas où ils obtiendroient leur indépendance, (1)

(1) Je remarque que toute les fois qu'un peuple veut secouer le joug qui pese sur sa tête, on ne manque jamais de l'effrayer par les appréhensions de l'anarchie et du désordre. Sans doute la nation généreuse qui brise ses chaînes n'ignore pas que L'anarchie est inévitable au moment d'une Révolution, et que ce n'est que par la licence qu'on arrive à la

de l'anarchie et de la confusion où ils tomberoient, faute de Magistrats doués d'un cœur droit, pour mettre en vigueur les loix de la justice. Le nuage qui couvre les yeux des Américains se dissipera bientôt, et alors ils verront clairement avec quelle funeste précipitation ils ont renoncé au contentement, au bonheur, aux droits et privilèges innombrables dont ils jouissoient sous notre Gouvernement. Peuple abusé! Tu vas reconnoître ton erreur, mais il sera trop tard. Ce n'est point par esprit de parti que j'en parle ainsi. Je suis sûr qu'il n'en existe pas un seul, si aveuglé qu'il soit par les attraits de l'indépendance, qui, la main sur son cœur, puisse dire qu'il éprouve la

---

Liberté. Elle a prévu ces désordres qu'on se plait à exagérer; elle sait que ces mêmes gens qui crient à l'anarchie sément l'or et les pamphlets pour en prolonger la durée, et pour ramener à l'esclavage parla fatigue de la licence. Mais elle méprise et la logique du Despotisme, et les petites menées de gens assez vils pour sacrifier tout à leurs intérêts, assez sots pour ne savoir rien calculer, assez maladroits pour voir éventer toutes leurs mines, assez désespérés pour se deshonorer de gaité de cœur à la face de l'univers et n'en marche pas moins fierement à son but.

paix et le bonheur auxquels il étoit accoutumé, et qui puisse se flatter, en jettant les yeux sur l'avenir, selon les probabilités humaines, d'en jouir encore lui et ses enfans.

Un grand nombre ouvrent leur esprit à la conviction, et desireroient se rétracter, mais le respect humain ne leur permet pas de revenir sur leurs pas, et plutôt que de renoncer à des principes adoptés avec trop de précipitation, ils aiment mieux sacrifier leur vie et leur fortune. On peut différer d'opinion, mais c'est le comble de la folie de se refuser à la conviction. Puissent leurs esprits bientôt s'y ouvrir! Puisse une union durable renaître entre la mère patrie et ses Colonies! C'est le vœu le plus ardent de votre etc.

Je suis, etc.

LETTRE LVII.

Mystic, dans la nouvelle Angleterre.
6 *Novembre* 1778.

MON CHER AMI,

Je ne vous accuse pas de négligence, mais il y a un siècle que je n'ai reçu de lettre de vous. Votre amitié pour moi est si sincère que conformément à ma première requête, sans doute vous avez répondu à toutes mes lettres ; ce retard ne doit être attribué qu'à ma situation présente et qu'au malheur de n'avoir pas d'amis à New-York qui puisse me faire tenir les vôtres. Beaucoup d'Officiers ont reçu les leurs, et j'ai eu le bonheur d'apprendre par le Capitaine B...., à qui vous avez écrit, que vous jouissez d'une parfaite santé, et que vous résidez toujours dans le vieux manoir de vos pères, à Norfolk. Je ne réclame pas votre promesse de répondre pour celle-ci ; attendez en je vous prie une autre. Il est incertain qu'aucune lettre puisse me parvenir maintenant, car le Congrez a pris la réso-

lution de faire marcher l'armée prisonnière de l'Etat de Massachusett à Charlotte-ville, en Virginie, où l'on a dressé des barraques, et où les troupes seront plus à portée d'être mieux approvisionnées.

A la première nouvelle de cette resolution du Congrez, chacun de nous a été frappé d'étonnement; mais il ne faut pas beaucoup réfléchir pour se convaincre que l'intention du Congrez en faisant faire à nos troupes, neuf cent milles, au cœur de l'hyver est de les engager à déserter en grand nombre, plutôt que d'endurer de pareilles fatigues. Le Général Washington a eu l'humanité d'ordonner de fournir des chariots pour les femmes et pour les enfans; ce qui ajoute à la détresse de nos soldats, c'est le mauvais état de leurs habits. Ils n'ont que des justes au corps faits avec leurs surtouts d'hyver, pendant qu'ils étoient en Canada, et ce qui est encore plus mortifiant, un Vaisseau vient d'arriver depuis deux jours de New-Yorck, avec des habits pour l'armée. Cependant ils ont besoin de souliers, de chemises, de bas et de guêtres, et ils sont sur le point d'être envoyés aux environs de la rivière James, en

Virginie. Le Général Phillips ne demandera pas de grace au Général Heath, autrement il n'auroit pas sans doute été assez dépourvu d'humanité pour ne pas différer le départ d'une semaine; espace de tems pendant lequel les soldats auroient pu être habillés; pour le moment tout est ici dans la plus grande confusion. La première division doit se mettre en marche le dix du courant, et les autres suivront dans le même ordre qu'elles sont venues de Saratoga à Cambridge.

Le défaut d'argent nous met dans le plus grand embarras et nous ne savons comment nous mettre en route. Il n'en est point arrivé de New-Yorck, et pour nous en consoler, le Commandant en chef a écrit au Général Phillips, que l'intention de sa Majesté est de ne plus envoyer d'argent comptant à l'armée de Saratoga. Sans doute ce refus est combiné pour ne pas faire circuler parmi les Américains une somme aussi considérable qu'il la faut pour le payement de notre armée. circulation qui deviendroit un motif de nous retenir plus long-tems. Ce motif est sans doute très bon; mais que deviendront de pauvres Offi-

ciers qui ont bien de la peine à subsister avec leur paye? Peu importe, me direz-vous, l'intérêt personnel doit céder au bien public. Nous avons donc recours à la seule ressource qui nous reste, celle de tirer des lettres de change sur le trésorier de l'armée. Mais vous ne pouvez imaginer les tristes effets qui en résultent. Cet expédient causera infailliblement la ruine de la moitié des Officiers. Car ce n'est qu'avec la plus grande peine qu'on parvient à escompter un billet; encore n'est-ce qu'en papier monnoye, qui baisse si prodigieusement qu'il perd bientôt un tiers de sa valeur. Depuis notre arrivée, il est si fort tombé que nous avons eu soixante et soixaute-dix dollars pour une guinée; mais en escomptant on ne peut en avoir que quarante; encore est-ce avec peine. Joignez la baisse à l'escompte et jugez qu'elle perte on doit faire sur chaque billet. C'est peut-être une politique judicieuse de retenir en ce moment la paye des troupes; mais en même tems cette politique est infiniment préjudiciable à la fortune des individus. Car je puis vous assurer comme un fait que pour un billet de dix livres on n'a réel-

lement guères plus de six guinées et demie, et toujours dans la même proportion.

Les habitans de Massachusett veulent certainement entretenir le crédit de la monnoye du Congrez et le soutiennent plus que ceux du Sud, de la Caroline et de Virginie, qui dans le cours de leurs traites considérables, sont forcés de prendre cette monnoye en payement, et qui sentant bien toute l'incertitude de sa valeur, se hâtent de réaliser. En consequence, sans être arrêtés par la distance qui sépare leurs provinces de Boston, ils viennent faire des échanges avec notre armée; et n'ignorant pas les risques qu'ils courent, ils sont très défians et très circonspects. Mais comme les habitans du Sud ont des sentimens plus nobles et connoissent mieux les principes des Officiers Anglois, ils entrent en conversation avec nous, lorsque nous passons auprès d'eux, et nous demandent franchement si nous avons besoin de papiers dollars. Ils se défient davantage des Allemands; car deux Officiers de cette Nation ne pouvant en avoir autant qu'ils en avoient besoin firent informer contre l'homme qui les

leur offroit, et qui fut envoyé en prison à Boston. La présence de ces commerçans de papier-monnoye est très incertaine. Tantôt on n'en voit pas paroître de plusieurs jours; tantôt on en voit une où deux douzaines à la fois; alors nous nous empressons de faire notre échange. Un jour les guinées ont haussé de vingt-cinq et vingt-six dollars jusqu'à trente six, et lorsqu'une fois elles haussent, elles ne baissent plus.

Peu de jours après il y a eu une assemblée des Commandans des différens corps chez le Général Phillips, pour délibérer sur les moyens de se procurer de l'argent pour tous les régimens. Différens expédiens ont été proposés, et le Trésorier général a été consulté, mais on ne pouvoit s'accorder sur aucun, lorsqu'un des Commandans observa au Général Phillips qu'il étoit impossible que les troupes pussent marcher sans argent, et qu'il savoit à n'en pas douter que les Officiers de son régiment n'avoient pas vingt dollars entr'eux tous. Le Général Phillips, avec une chaleur qui témoignoit assez ses bonnes intentions lui répondit: « Bon Dieu! Sir, que voulez-vous » que je fasse? Je ne puis battre mon-

» noye. Je voudrois que vous pussiez dé» chirer mon corps en papier dollars; j'y » consentirois de grand cœur pour l'avan» tage des troupes. » Enfin il a été résolu que le Trésorier général feroit tous ses efforts pour remédier à cet inconvénient. Ses efforts ont été fructueux, et le lendemain il s'est procuré une somme considérable qui sur le champ a été distribué aux différens régimens. Elle est suffisante pour mettre les troupes en état de marcher, et le Trésorier doit aller à New-Yorck, dans l'espérance que le Commandant en Chef consentira à donner quelque argent à raison de la conjoncture.

Un officier logé avec moi a été chargé d'aller porter cette monnoye aux Régimens en quartier à Rutland. Vous auriez ri de l'embarras où il s'est trouvé pour placer sur lui le papier dollars, car il n'étoit pas sans quelqn'appréhension d'être attaqué en route, et la nuit étoit fort noire. Il n'avoit guère que deux cent livres sterling à porter; mais cette somme en papiers dollars, ne laissoit pas que de faire un certain volume. L'expédient qui a paru le plus sur, a été de la coudre dans la doublure. En consé-

quence il a fait découdre son habit pour y coudre les dollars, et est arrivé sain et sauf à Rutland où sa présence a fait le plus grand plaisir. Sans ce secours qui venoit si fort à propos, tout auroit été dans le plus grand désordre, car beaucoup d'officiers plutôt que de partir sans argent s'étoient faits arrêter, et se rendoient en prison.

Si ce n'étoit la détresse des soldats, ce départ ne seroit pas désagréable pour moi, puisqu'il me fournit une occasion de voir le midi de l'Amérique, que j'étois fort curieux de connoître d'après le récit que j'en ai entendu faire, comme de Provinces infiniment supérieures à tous égards à celle-ci. Il y a d'ailleurs quelque consolation à penser, après les cruautés et les barbaries que les troupes ont éprouvées depuis leur arrivée ici, que nous abandonnons enfin une contrée où l'on connoit si peu les droits de l'hospitalité, et qui dans les tems les plus florissans et les plus paisibles n'a jamais eu la réputation de traiter les étrangers avec beaucoup de courtoisie.

Comme je suis entièrement occupé pour le présent des préparatifs nécessaires pour ce

long voyage, j'espere que vous excuserez la briéveté de cette lettre. Je saisirai toutes les occasions qui se présenteront pour vous donner de mes nouvelles.

Je suis &c.

LETTRE LVIII.

LETTRE LVIII.

Sherwood's Ferry, sur les bords de la Delavare, 10 Décembre 1778.

MON CHER AMI,

En quittant la nouvelle Angleterre, j'ai rejoint le Régiment, au moment qu'il venoit de traverser la Rivière de Connecticut, à Endfield; mais en route, il s'en est fallu de bien peu qu'un officier et moi nous n'allassions coucher en prison. Comme nous voyagions de nuit, nous nous sommes égarés et sommes entrés dans la ville de Springfield, qui étoit hors de la route qui nous étoit tracée, et où est malheureusement le grand entrepôt de toutes les provisions militaires pour l'état de Massachusets. Heureusement pour nous, le maître de la maison où nous sommes entrés étoit un ami du Gouvernement; il nous a fait cacher, et avant la pointe du jour, nous nous sommes empressés de partir. Nous aurions pu prouver clairement que c'étoit un accident; mais ces américains n'auroient pas

entendu raison, et n'auroient pas manqué de témoins prêts à jurer que nous étions venus comme des espions, ou pour mettre le feu à leur arsenal.

Dans une petite ville du Connecticut, nommée Sharon, que nous avons traversée, on voit un moulin fort curieux, dont l'inventeur est un Joël Harvey, qui en a eu pour récompense vingt livres de la société des arts et des sciences. Une seule roue fait tout mouvoir. Il y a deux pièces où le bled est moulu, deux autres où il est bluté, une cinquième où il est battu, une sixième où il est vanné, dans une autre le chanvre et le lin sont battus, et dans une huitième il est préparé. Ce qui ajoute au mérite de cette ingénieuse construction, c'est qu'on peut discontinuer chaque partie, sans nuire au mouvement des autres.

Plusieurs places du Connecticut ont une jurisdiction et un territoire, telles sont celles d'Enfield, de Suffield. Ce ne sont pas des villes régulières comme en Angleterre. C'est un certain nombre de maisons dispersées sur une grande étendue de terrein, appartenant à une corporation qui envoye des représentans à l'assemblée générale des Etats. C'est

au centre de ces jurisdictions qu'est l'église, avec un petit nombre de maisons qui l'environnent. Quelquefois même elle est isolée. Il est fort désagréable quand on arrive fatigué d'une longue marche, d'apprendre qu'on est dans la ville, mais que l'église et l'auberge qui l'avoisinent sont à sept ou huit milles plus loin.

Toutes les maisons sont bâties sur le même plan, et ce qu'il y a de singulier; La plupart ne sont qu'à moitié finies; Il n'y a que des pièces de charpente à peine dégrossies, pour soutenir le bâtiment. On m'a appris que quand un homme construit une maison, il la laisse dans cet état jusqu'à ce que son fils se marie. A cette époque il la continue pour la mettre en état de loger sa famille et le pere et le fils vivent sous le même toit, quoiqu'ils fassent deux maisons. A l'exterieur tous les bâtimens paroissent complets et les fenêtres sont toutes vitrées; mais en y entrant, on s'apperçoit bientôt que le propriétaire n'a pas été en état de l'achever. Avant de traverser la riviere du Nord, nous sommes arrivés à Fish-Kill, ville qui n'a pas plus de cinquante maisons sur une étendue de prés de trois milles, Mais

comme elle a été le principal entrepôt de l'armée de Washington, il y a des magasins, des hôpitaux, des boutiques dont la réunion forme elle-même une ville. Tous ces bâtimens ont été construits près d'un bois, au pied d'une montagne, où se trouve une grande quantité de huttes; c'est là que l'armée Américaine étoit en quartier d'hyver, et elle doit y retourner l'année prochaine. C'est un bien foible abri contre les hyvers rigoureux de ce pays, et leurs troupes doivent y être bien malades, car ces huttes ne consistent qu'en petits murs faits avec des pierres inégales, dont les intervales sont remplis avec de la boue et de la paille, quelques planches en forment le toit; la cheminée est à une des extrémités et à côté de la porte. Près des magazins sont des barraques bien construites, avec une prison environnée de haute palissades, il y avoit, quand nous y passâmes, un assez grand nombre d'infortunés amis du gouvernement, qui ont été saisis au milieu de leurs habitations pour avoir refusé de prêter le serment d'obéissance aux Etats unis, ils y étoient détenus, jusqu'à ce qu'on eût préparé la chaloupe qui doit les conduire à New-Yorck; car les Améri-

cains sont si fort oppresseurs, qu'ils ne permettent à personne de rester neutres, et ils forcent tous les habitans de prêter serment ou de quitter le pays. En traversant la riviere nous vîmes deux fortes chaloupes chargées de loyalistes, dont plusieurs, à ce que nous dirent les mariniers, avoient laissé de belles maisons et des plantations étendues et bien cultivées.

Le général Washington n'étoit pas sans craindre que Sir-Henry Clinton, ne fit quelque effort pour nous reprendre, soit en se portant sur la rivière du Nord, soit pendant notre marche à travers les Jerseys; en conséquence il a pris toutes les précautions possibles, pour déconcerter tous les plans qu'on pourroit former. A son arrivée à Fish-Kill, il a fait marcher son armée vers le centre des Jerseys, et a détaché un corps considérable de troupes pour nous escorter, et telles étoient ses craintes qu'on ne vint nous délivrer, que chacune de nos brigades étoit gardée par une brigade armée, dont les soldats marchoient en colonnes serrées. Quant aux Officiers, on y faisoit peu d'attention, parce que nous avions donné notre parole par écrit, avant de quit-

ter la nouvelle Angleterre. Maintenant que nous avons passé la Delaware la milice de Pensylvanie est chargée de nous garder, et les brigades qui nous ont escortés en traversant New-York et les Jerseys, vont rejoindre l'armée de Washington.

Dans ma première lettre, je vous ai fait part de mes idées, sur l'importance qu'il y avoit de se rendre maître de la rivière du Nord, et en la passant, je me suis confirmé dans mon opinion. Car les Américains jugeant que notre plan de campagne en 1777, étoit de nous rendre maîtres de la rivière du Nord; et par ce moyen de couper la communication entre les provinces de l'Est et celles de l'Ouest, après la prise des forts Montgommery et Clinton, lorsqu'ils eurent vu nos troupes s'avancer jusqu'à l'Esopus et de-là retourner à New-Yorck, ils commencèrent sans tarder, à fortifier West-Point, qui n'est pas encore fini, mais quand il le sera, il deviendra imprenable, et empêchera toutes les flottes possibles, de passer. En effet c'est une pointe de terre qui s'avance dans la rivière, y forme un tournant, et en même-tems la rétrécit au point qu'il commande absolument le passage,

en cet endroit. Sans doute les Américains ont fait choix de ce poste, comme du plus important à fortifier, et de Fish-Kill, comme de la place la mieux située, pour être un entrepôt de vivres et d'autres munitions, car elle se trouve sur la grande route de Connecticut et près de la rivière du Nord. Ce poste essentiel de West-Point met les Américains à portée de rester les maîtres de la rivière du Nord, et d'entretenir la communication entre les provinces du Nord et celles du Midi, et j'ose encore assurer, non-seulement d'après mes propres idées, mais d'après celles des Américains eux-mêmes, que, si nous eussions gardé la possession de la rivière du Nord, la guerre seroit à présent à-peu-près terminée en faveur de la grande Bretagne.

En traversant les Jerseys, j'ai eu beaucoup de plaisir à voir les cataractes qui sont sur la rivière Passac, et qui different absolument de celles de Montmorency, et des autres que j'ai vues. La riviere a environ quarante verges de largeur, et coule avec assez de rapidité, jusqu'à un gouffre profond qui traverse le canal, où elle tombe en une seule nappe, perpendiculaire, de

soixante-dix pieds. Cet abyme, ou fente de rochers, est fermé d'un côté, et par l'autre, l'eau sort avec impétuosité, en formant un angle aigu, pour être reçue dans un large bassin d'où elle serpente à travers différens rochers, et déploye un canal d'une étendue considérable. L'écume forme un bel arc-en-ciel, à la magnificence duquel l'imagination ne peut rien ajouter. Ce phénomène extraordinaire doit sans doute avoir été l'effet d'un tremblement de terre. Les habitans qui en sont voisins, racontent une histoire reçue par tradition, de deux Indiens, qui s'étant hazardés d'approcher de trop près avec leurs canots de la cataracte, furent entrainés dans le précipice, et mis en pièces. Ce qui ajoute encore à la pompe de cette scène, est une autre chute à trente ou quarante verges de la première, où l'eau coule du haut de quelques rebords de rochers, qui ont deux ou trois pieds, ce qui produit un fort bel effet.

J'ai été singulièrement frappé de la grandeur de la rivière du Nord, du coup-d'œil majestueux des côteaux qui la dominent d'un côté, et des belles prairies semées de fermes qui s'étendent de l'autre. Ce qui

l'embellit encore, est sa largeur d'environ un mille et demi. Quelque charme qu'eût pour moi la vue de cette rivière et des objets qui l'environnoient, cette douce rêverie étoit troublée par la réflexion involontaire qui se présentoit à mon esprit. L'eau, me disois-je, qui me porte en ce moment dans peu d'heures sera à New-Yorck, but fortuné vers lequel tendent tous nos vœux... Vous me pardonnerez ces idées mélancoliques; ce sont les effusions de la nature, et elles m'échappent malgré moi. mais Je reviens à la description de la rivière. Elle est navigable depuis New-Yorck jusqu'à Albany, pour de grandes chaloupes. De-là elle communique par le Mohawk et d'autres rivières, à quelques portages près, dans l'intérieur de l'Amérique, traverse le pays des six Nations et va jusqu'au lac Ontario; ensuite par une continuation de l'Hudson, ou rivière du Nord, car ces deux n'en font qu'un, elle se joint avec le fleuve saint Laurent, et traverse le lac George, le lac Champlain et la rivière Sorel. Cette rivière mérite la plus grande attention, et sans les débats actuels, quelques gens de génie, projettoient d'ouvrir un passage à de petites

chaloupes, par le moyen de lacs et de canaux. Sans doute dans un siècle, elle pourra porter des Lohooners et des chaloupes, ce qui doit ajouter beaucoup au commerce et à la prospérité de l'Amérique.

La portion du New-Yorck que nous avons traversée, nous a paru bien cultivée; elle produit toutes sortes de graines. On y voit abondance de bétails, de porcs et de volailles. Quant aux Jerseys, on nous les a fait laisser derrière nous dans la marche et cela avec tant d'exactitude, que je n'ai pu voir ces contrées, que l'on regardoit avant la guerre, comme le jardin de l'Amérique.

Avant de traverser la rivière du Nord, nous sommes passés par une petite ville nommée Hopel, principalement habitée par des Hollandois. Dans la maison où nous étions logés, on nous témoigna la politesse la plus attentive, et à notre départ, ce ne fut qu'avec peine que l'on nous laissa payer notre dépense. Nous conclûmes de cette générosité, que nos hôtes étoient amis du Gouvernement, et quelques Officiers ouvrant leur cœur, parlèrent très librement sur le congrès, Washington etc. Ajoutant qu'il étoit honteux de nous laisser faire de

pareilles dépenses, et que le congrès devroit bien payer pour nous. Dans cet instant, le maître de la maison sortit de la chambre, et au moment que nous montions à cheval, il nous présenta une carte exorbitamment chere à tous égards, dont il exigea le paiement, et comme nous lui objections que nous lui avions payé ce qu'il nous avoit demandé, « Oui, Messieurs, répon-
» dit-il; mais je croyois alors que le con-
» grès devoit payer toutes vos dépenses;
» maintenant que je sais que c'est vous,
» je ne rabattrai pas un liard. » Nous fûmes donc obligés de le satisfaire. Mais cela nous servit de leçon pour l'avenir, et nous apprit à prendre garde à ceux devant qui nous pouvions nous plaindre.

Le Trésorier, comme nous nous y attendions, nous a rejoints dans les Jerseys, ce qui nous a donné les moyens de continuer notre marche. Il nous á appris que Sir Henry Merton, proposoit un échange de prisonniers pour cet hyver, échange injuste pour les Officiers qui ont pris la place de ceux qui nous ont quittés; cette partialité a causé beaucoup de mécontentement; car la justice veut que quand on doit échanger

un certain nombre de prisonniers, ils doivent tirer eux-mêmes au sort.

Jusqu'ici la saison a été très-douce et très-modérée, c'est un grand bonheur pour les soldats, qui, la plupart du tems ont couché dans les bois. Mais depuis que nous sommes dans des pays plus peuplés, ils couchent dans des granges. En sortant de la nouvelle Angleterre, les gelées étoient encore fort piquantes. Ici nous n'en avons plus, parce que nous sommes plus au Midi, et plus nous avançons, plus nous touchons à la fin de l'automne.

Un matin, comme nous nous remettions en marche par un fort beau tems, quelques Officiers admiroient la beauté du matin. Une vieille femme qui étoient dans la foule les entendit, et s'écria avec colère. « A la » vérité je crois que le bon Dieu est deve- » nu Tory, de donner à ces Anglois, un » si beau tems pour faire leur route. »

J'ai couché dans une maison des Jerseys; dont le propriétaire, en sa qualité d'ami du Gouvernement, s'est vu obligé de laisser une fort belle habitation, près de Treuton, et s'est retiré en cet endroit jusqu'à la fin de la guerre. Cét homme m'a fait de vives

plaintes contre la conduite de nos troupes, qui ont pillés amis et ennemis. Il observoit que les soldats Anglois se contentaient d'emporter la volaille et les cochons, mais que les Hessois entroient dans les maisons, brisoient les armoires, enlevoient habits, vaisselles, et tout ce qui pouvoient être de quelque prix. Pour vous donner une idée de la fureur de piller, qui les possède, je vous raconterai ce qu'il m'a dit avoir vu lui-même. Quelques Allemands étoient entrés dans une maison abandonnée par le propriétaire, et où l'on n'avoit laissé qu'une méchante horloge avec des tables et des chaises. Bientôt après, il en sortit avec la sonnerie, la pendule et tous les plombs. Notez qu'il fut obligé de porter cet énorme poids, outre son havresac et son fourniment, l'espace de vingt milles avant de gagner New-Yorck, où le plus qu'il pouvoit en avoir, étoit trois ou quatre Dollars. Mon hôte ajouta que le ravage des Jerseys, qui confondit les amis et les gens modérés, avec les ennemis, avoit fait beaucoup de tort à notre cause, en rendant ces derniers plus fermes dans leur résolution, et en détachant de nous un grand nombre des premiers. Des récits exa-

gérés de tous les excès commis par les Anglois, et consignés dans tous les papiers Américains, déterminèrent ceux qui flottoient encore, et aigrirent les esprits de toutes les classes des colonies. Il finit par observer en soupirant, que le ressentiment causé par les déprédations commises dans les Jerseys, avoient laissé fort peu d'amis aux Anglois, dans la province.

Les habitans du New-Yorck, aussi bien que ceux des Jerseys, sont en grande partie, la postérité des premiers Colons qui se sont établis dans ces provinces, et qui étoient Hollandois. Leurs descendans semblent avoir conservé leurs principes, leur industrie, leur frugalité et leur assiduité persévérente à s'enrichir. Avant la guerre, ils étoient heureux et dans l'abondance, sur-tout les fermiers; mais maintenant ils sement et plantent, sans savoir qui récoltera le fruit de leurs travaux. Tous leurs grains et leurs autres productions, sont pris pour l'armée Continentale. On leur donne en échange, des certificats pour se faire payer au trésor public à Philadelphie. Plusieurs et surtout ceux qu'on s'imagine être ennemis de la cause Américaine, reçoivent à peine de

quoi soutenir leur famille et s'approvisionner pour l'hyver suivant. Américains! Peuple abusé. Vous voulez être indépendans, et ce sont-là les fruits heureux de vos principes. (1).

Dernièrement j'ai eu beaucoup de plaisir à rencontrer un oiseau, particulier à l'Amérique, nommé le *mocqueur*, nom qu'il tire de la facilité avec laquelle il imite le chant de tous les oiseaux qu'il entend. Son plumage est simple et peu brillant. C'est un oiseau d'été, très-difficile à élever, sa voix est très-mélodieuse et surpasseroit à mon avis le Rouge-Queue, si l'on prenoit pour lui les mêmes soins. Car rien n'est plus étonnant que la promptitude avec laquelle il saisit chaque note qu'il entend. J'en ai vu un imiter un Coq avec une telle perfection, que l'on auroit juré qu'il y avoit un Coq dans la chambre. Les habitans disent que cet oiseau est si ombrageux, que si quelqu'un découvre son nid, qu'il construit

---

(1) Il faut convenir, que ces apostrophes, qui reviennent un peu trop souvent, sont bien étranges dans la bouche d'un Anglois.

Note du Traducteur.

ordinairement dans des buissons, et regarde ses œufs, il n'y retourne jamais. Quand on prend un de ces nids; où les petits sont éclos, on les met dans une cage; mais on a grand soin de la suspendre dans un endroit où la mère ne puisse pénétrer. Car si elle le peut, elle les nourrit deux ou trois jours, puis voyant qu'elle ne peut leur rendre la liberté, elle s'envole, après quoi les petits ne tardent pas à mourir, ne pouvant plus manger la nourriture qu'on leur donne. Mais les habitans attribuent leur mort à la mère, qui, disent-ils, les dernières fois quelle leur apporte à manger, les empoisonne pour les délivrer de leur captivité. Si cela étoit, cet exemple (1) apprendroit combien il répugne aux principes de la nature d'emprisonner aucun de ses enfans, et qu'elle les rappelle tous à haute voix, à la jouissance de la liberté. Mais pour le présent, il me rappelle ma situation, et je ne veux pas m'appesantir sur un si triste sujet.

Je suis etc.

(1) Cette réflexion est un peu contradictoire avec la cause que l'auteur défendoit et avec le mécontentement, qu'il témoigne contre la généreuse résolution d'un peuple qui vouloit être libre.

LETTRE LIX.

LETTRE LIX.

Lancastre, en Pensylvanie,
16 *Décembre* 1778.

MON CHER AMI,

Nous restons un jour ou deux dans cette ville, et je ne puis mieux employer mon loisir, qu'en vous donnant les détails de notre marche depuis la Délaware. Nous avons traversé cette rivière dans des scowls; ce sont des batteaux à fond-plat, assez larges pour contenir un chariot et des chevaux. On y est en sûreté, et ils sont fort en usage en ce pays, pour passer les rivières. Ils sont garnis de rames sur celles qui sont un peu larges; mais au dessus d'une crique qui est à trois milles environ de cette ville, et qui s'appelle Conestoga, on les fait aller par le moyen de cordes attachées aux deux bords.

Après avoir passé la Délaware, on découvre une nouvelle contrée, bien cultivée et très-peuplée. Les routes sont bordées de fermes, dont quelques-unes sont près du

chemin, et les autres à peu de distance. L'espace qui sépare la route et les maisons, est occupé par des terres à bled et des prairies. Une partie de ces maisons est en pierre, avec deux étages, et couverte de lattes de cèdre; mais la plupart sont de bois, et les interstices sont remplis de terre-glaise. Les fours sont bâtis à peu de distance de la maison, et surmontés d'un toît, qui les met à couvert des intempéries de l'air.

Les fermiers de Pensylvanie et des Jerseys, font plus d'attention à la constrution de leurs granges, qu'à celle de leurs maisons. Ce bâtiment est à-peu-près de la largeur d'une église de campagne. Le toît est très-élevé et couvert de lattes qui descendent des deux côtés, mais dont la pente n'est pas trop roide. Les murs ont environ trente pieds de haut. Au milieu est l'aire, au-dessus duquel est un grenier pour le bled qui n'est point encore battu. D'un côté est une écurie, et de l'autre l'étable aux vaches, le même bétail a aussi sa loge particulière. Au bord du toît de ce bâtiment, il y a deux grandes portes par où peuvent passer un chariot et un cheval, ainsi l'aire à battre le bled, le grenier au foin, la re-

mise, l'écurie, l'étable aux vaches, sont tous sous le même toit.

Les Pensylvaniens sont un peuple industrieux et robuste. La plupart des habitans sont aisés, mais ne peuvent être regardés comme riches ; car on l'est rarement, quand toute sa fortune est en terre. Cependant ils sont bien logés, bien nourris, bien vêtus, et ce dernier avantage, ils se le procurent à bas prix. La classe inférieure manufacture la plupart de ses propres habits, soit en fil, soit en laine, et doit toute son industrie à elle même, n'ayant qu'un très petit nombre de noirs.

Leur manière d'empêcher les oyes de pénétrer par les ouvertures des hayes est très singuliere. Ils y parviennent au moyen de quatre petits bâtons, longs d'environ un pied et attachés en travers au col de ces oiseaux. Vous ne pouvez vous imaginer combien ils ont l'air embarassé, quoiqu'il soit assez amusant de les voir se promener avec cet ornement. Les moyens qu'ils employent pour empêcher leurs chevaux de sauter par dessus les hayes ne sont pas moins curieux Ils attachent au col du cheval une piéce de bois à l'extrémité de laquelle est un crochet qui s'arrêtant dans la haye, arrête l'animal au

moment qu'il s'élance pour la franchir; d'autres lient ensemble le pied de devant et le pied de derriere; ce qui le force de marcher lentement, mais ces deux méthodes sont extrêmement dangereuses pour les chevaux.

Dans la nouvelle Angleterre, il y a peu de ruches; mais dans cette province, il n'y a presque pas de ferme qui n'en ait sept ou huit. Il est assez remarquable qu'elles se soient si fort multipliées ici. Car toutes les abeilles qui sont dans ce continent ont été originairement apportées d'Angleterre à Boston; il y a près de cent ans. L'abeille n'est pas indigene en Amérique. Les premiers planteurs n'en observèrent pas une seule dans cette immense étendue de bois qu'ils abattirent, et ce qui, selon moi, en est une preuve indubitable, c'est que les Indiens qui dans leur langue ont donné des noms à tous les animaux naturels à leur pays n'en ont point pour l'abeille qu'ils désignent sous le nom de *Mouches des Anglois*. Sur la grande route de Philadelphie à cette ville sont des pierres millitaires, qui sont les premières que j'aye observées dans ces contrées. Car dans d'autres parties les habitans n'estiment les distances que par des conjonctures. Ce

n'est pas sans une grande contrariété que nous nous sommes crus privés du plaisir de voir une des premieres cités de l'Amérique; et plusieurs de nous se sont adressé à l'Officier commandant qui nous escortoit, pour en obtenir la permission d'aller dans cette ville, en lui promettant sur notre honneur de rejoindre les troupes le soir. Cet officier, fort galant homme, y consentit d'abord de la maniere la plus honnête; mais par réflexion, il nous dit qu'il ne le pouvoit pas, parce que cette condescendance déplairoit beaucoup au congrez. Nous nous sommes consolés de son refus, dans l'espérance qu'au moyen de notre échange nous aurons occasion de la voir.

Sur une grande partie de notre route, nous avons trouvé les habitans occupés à faire du cidre. Car dans presque toutes les fermes, il y a des pressoirs construits, il est vrai, de différentes manières. Quelques uns se servent d'une roue faite d'une planche de chêne fort épaisse, qui tourne sur un axe de bois; d'autres, mais c'est le plus petit nombre, font usage de roues de pierre.

En traversant la Pensylvanie, on passe en revue presque toutes les opinions religieuses

possibles. Rien n'est plus étonnant que cette diversité de religion, de nations, et de langage, comme rien n'est plus édifiant que l'harmonie qui règne entr'elles. Les personnes qui s'intéressent aux progrès de la vraie Religion sont un peu blessées de cette diversité, et voudroient la faire disparoitre par des moyens doux et conciliateurs; mais lorsqu'on ne peut s'accorder pour les opinions, il est beau sans doute d'être unis d'affection. C'est un spectacle bien consolant aux yeux du Philosophe que de voir les hommes, divisés par tant de sectes, se rapprocher par ses principes du christianisme, et sans être de la même religion, contribuer à ce qui doit être la fin principale de toutes; le bonheur et la paix de l'humanité. Les nombreuses sectes dont cette province abonde; car il y a des Episcopaux, des Quakers, des Calvinistes, des Luthériens, des Catoliques, des Méthodistes des Mennonites, Moraves, des Indépendans, des Anabaptistes; parmi ces sectaires, dis-je, il s'en trouve, dont vous n'avez peut-être jamais entendue parler. On les nomme Dumplers. Cette secte doit sa naissance à un Allemand, qui las du monde, se re-

tira dans une solitude à cinquante milles de Philadelphie, pour y donner tout son tems à la contemplation. Plusieurs de ses compatriotes vinrent lui rendre visite dans sa retraite, et ses manières pieuses, simples et paisibles en engagèrent un grand nombre à s'établir près de lui. Bientôt, adoptant ses principes, ils formerent une petite colonie, qu'ils nommèrent Euphrate, par allusion au fleuve sur les bords duquel les hébreux avoient coutume de chanter des pseaumes.

Cette petite cité est bâtie en forme de triangle, et environnée de muriers et de pommiers, plantés avec beaucoup de régularité. Au centre de la ville est un verger considérable, et entre ce verger et les rangs d'arbres qui sont plantés autour des bordures, sont leurs maisons bâties en bois et à trois étages. Chaque Dumpler se livre dans la sienne à ses méditations, sans être troublé. Ces contemplatifs ne montent pas en tout à plus de deux cents hommes. Leur territoire a environ trois cents acres d'étendue. Il est borné d'un coté par une riviere; de l'autre par un étang, et enfin par deux montagnes bien boisées.

Ils ont des femmes de leur secte qui vivent séparés des hommes. Ils ne se voyent

que dans leurs temples, et ne se rassemblent que pour les affaires de la communauté; leur vie est partagée entre le travail, la priere et le sommeil. Deux fois le jour et la nuit ils sont appellés à l'office. Quant à leur religion, elle ressemble à certains égards à celle des Quakers. Chaque individu qui se croit inspiré a le droit de prêcher. Leurs discours roulent principalement sur l'humilité, la tempérance, la charité et les autres vertus chrétiennes; sur la nécessité de ne jamais violer le jour qui est regardé comme sacré dans toutes les sectes. Ils admettent un enfer et un paradis; mais nient l'éternité des peines. Quand à la doctrine du péché originel, ils la regardent comme un blasphême impie, et prétendent que tout dogme trop sévère pour l'homme est injurieux à la divinité. Comme dans leurs idées il n'y a d'autre mérite que les œuvres volontaires, ils n'administrent le baptême qu'aux adultes. Cependant ils le regardent comme si essentiel au salut, qu'ils imaginent que les ames des chrétiens sont employées dans l'autre monde à convertir ceux qui sont morts sans être éclairés des lumières de l'évangile.

La religion parmi les Dumplers a le même effet que la philosophie avoit sur les stoïciens, celui de les rendre insensibles à toute sorte d'insulte. Ils sont plus patiens et plus désintéressés que les Quakers, car ils se laissent tromper, voler, sans aucune idée de ressentiment et même sans proférer une seule plainte.

Leur habit est simple et tout uni; il consiste en une longue robe blanche, d'où pend un cerceau qui tient lieu de chapeau, une chemise grossiere, de gros souliers et de larges culottes, à-peu-près comme celles que portent les Turcs. Les hommes laissent croître leurs barbes jusqu'à une extrême longueur. J'en ai vu à qui elle venoit jusqu'à la ceinture. Au premier coup d'œil, je ne pouvois m'empêcher de les comparer à nos anciens Bardes, ou aux Druides; ils en ont vraiment l'air antique et respectable. Les femmes sont habillées comme eux à l'exception des culottes.

Leur vie est très sobre, ils ne mangent point de viande, non parce qu'ils la croyent défendue, mais parce que cette abstinence est selon eux plus conforme à l'esprit du christianisme, qu'ils regardent comme opposé

au sang. D'après ce principe, ils ne vivent que de végétaux et des productions de la terre.

Ils suivent avec activité leurs diverses occupations; quelques unes sont partagées par tous les individus. Le produit de leur travail est mis en commun, pour servir aux besoins de chacun. Par cette union d'industrie ils ont perfectionné leur agriculture, et établi des manufactures, qui non-seulement suffisent à l'entretien de leur petite société, mais qui leur fournissent même un superflu qu'ils échangent contre les denrées de l'Europe.

Quoique les deux sexes vivent séparés, ils ne renoncent pas au mariage; mais ceux qui y sont disposés, quittent la ville s'établissent à la campagne dans un terrein que les Dumplers ont acheté exprès. Les divers ménages sont nourris aux dépens du public auquel ils donnent en retour le produit de leur travail. Leurs enfans sont envoyés en Allemagne pour y être élevés. Sans cette sage politique les Dumplers ne seroient guères autre chose que des moines et s'anéantiroient avec le temps.

Malgré le grand nombre de sectes qu'on

trouve en cette Province, et la prodigieuse différence d'opinions religieuses qui les divisent, il règne entr'elles une union singulière. Ils se considèrent comme les enfans d'un même père, et vivent en frères parce qu'ils ont la liberté de penser en hommes. C'est à cette harmonie qu'il faut en grande partie attribuer les rapides progrès et l'Etat florissant de la Pensylvanie qui l'emporte à cet égard sur toutes les autres provinces. Plût au ciel qu'elle regnât sur tout le globe, cette harmonie bienfaitrice qui ne feroit du genre humain qu'une seule et même famille.

Un Officier qui vient d'être échangé et qui va à New-York, envoye chercher mes lettres. Je me hâte de finir celle-ci, et de vous assurer que je suis

votre etc.

LETTRE LX.

Lancastre, en Pensilvanie,
17 *Décembre* 1778.

MON CHER AMI.

Pour nous rendre ici, nous avons passé la Skuyl-Kill sur le pont que bâtit l'armée du Général Washington, lorsqu'elle étoit campée à Valley-Forge. L'intention des Américains étoit sans doute que ce pont fut pour l'avenir un monument triomphal; car dans le centre de chaque arche, ils ont gravé sur le bois les noms de leurs principaux Généraux; à l'arche du milieu est celui du Général Washington, avec la datte de la construction. On avoit fait ce pont pour conserver une communication et se ménager une retraite dans le cas ou l'armée eût été forcée de quitter son camp.

Notre troupe a couché à Valley-Forge, dans les huttes qui avoient été construites pour les Américains. Et comme le lendemain nous attendîmes assez tard nos provisions, avant de nous mettre en marche,

j'eus tout le temps de reconnoître le camp en entier. Sur les côtés à l'Est et au Sud, il y avoit des retranchemens avec un fossé de six pieds de large et de trois de profondeur. La jettée n'avait pas plus de quatre pieds de haut, étoit fort étroite et facile à renverser avec du canon. On avoit commencé deux redoûtes qui n'ont pas été achevées. La Skuyl-Kill étoit à gauche ainsi que le pont dont je vous ai parlé. Les derrières étoient couverts par un précipice inabordable formé par Valley Creek n'ayant qu'un passage étroit au bord de la Skuyl-Kill. Ce camp n'étoient nullement de difficile accès. On pouvoit très bien attaquer la droite; dans une partie du front il étoit facile de monter sans être apperçu. Les défenses de ce côté étoient très foibles, c'est la seule occasion ou j'aye vu aux Américains des ouvrages si légers. Ceux-ci étoient tels qu'avec du canon de six on auroit pu les renverser. Le fossé, comme je vous l'ai dit, n'avoit pas plus de trois pieds de profondeur, et étoit si étroit qu'un enfant l'eût sauté sans peine.

Un loyaliste chez qui j'ai logé à Valley-Forge et qui y demeuroit dans le temps que

l'armée de Washington y étoit campée ; m'a dit que lorsque ce Général avoit choisi ce poste pour son quartier d'hyver, les soldats avoient été obligés de se construire des huttes avec des perches, s'en remplir les interstices avec de l'argile, et de les couvrir de chaume et de terre. Ils souffrirent prodigieusement pendant une saison rigoureuse sous ces mauvaises cabanes qui ne les mettoient point à l'abri des injures de l'air.

Le plus grand nombre étoit à moitié nud quoi qu'il fit excessivement froid. Plusieurs n'avoient ni bas ni souliers ; et à l'exception des troupes de Virginie, très peu étoient suffisamment vêtus. L'armée étoient désolée par une maladie épidémique. Il n'y avoit pas moins de onze hôpitaux remplis de malades et dépourvus des remèdes nécessaires. Elle étoit d'ailleurs journellement affoiblie par des désertions continuelles. Des compagnies entières depuis dix jusquà cinquante hommes s'en alloient à la fois, de manière qu'il y fût au moment ou elle fût réduite à quatre mille hommes, qui même n'étoient pas véritablement ef-

fectifs. Les chevaux continuellement à l'air, exposés jour et nuit à la pluie et à la neige avoit tant soufferts qu'il en mourût plusieurs. Les autres étoient si maigres et si foibles qu'ils étoient hors d'état de servir, si cette armée eût été attaquée, et eut éprouvé un échec, elle eût été obligée d'abandonner toute son artillerie faute de chevaux pour la traîner. Outre tous ces maux Washington n'a jamais eu dans son camp des vivres ni des fouráges pour une semaine. Souvent il en a absolument manqué.

Les loyalistes blâment beaucoup le Général Howe d'avoir laissé Washington dans cette position critique et dangéreuse depuis le mois de décembre jusqu'au mois de mai; ils s'étonnent de ce qu'au sortir de l'hyver il n'a pas attaqué, enveloppé, ou assiégé cette armée. Dans les mois de mars, avril et mai, ils s'attendoient à tout moment à entendre dire que le camp avoit été forcé ou bloqué. Sa situation le permettoit certainement. A gauche étoit la Skuyl-Kil qu'on ne pouvoit passer que sur le pont; par derrière Valley Creek avec le précipice et le détroit au bord de l'eau, en face rien n'empêchoit d'approcher en pla-

çant deux mille hommes sur une élévation qui domine le pont du côté du Nord de la Skuyl-Kill, on eût rendu la fuite de l'ennemi imposible par la gauche. Deux mille hommes placés sur un terrein semblable vis-à-vis le détroit, auroient facilement empêché la retraite par derrière; et cinq à six mille hommes sur la droite, et en face du camp, auroient interdit tout passage de ces côtés. Ces positions étoient telles que si un des corps étoit attaqué, on pouvoit le soutenir à l'instant; avec tant de circonstances favorables, le succès n'étoit pas douteux. Mais il paroît que le Général Howe étoit aussi malheureux en relations que le Général Burgoyne. Il n'avoit aucune intelligence sur laquelle il pût compter. Dans le fait les Américains ont à cet égard un grand avantage sur nous. Nos postes, nos situations, même nos marches secrettes et leur objet sont connues à l'instant du Général Washington par les nombreux espions qui viennent sans cesse à notre camp et dans nos ligues sous le nom spécieux de loyaliste. Chez lui c'est tout le contraire. Il n'entre pas un homme dans son camp qui sur le champ ne soit reconnu par quel-

qu'un,

qu'un, son armée étant composée de troupes de toutes les provinces.

En général les loyalistes de Pensilvanie accusent le Général Howe d'ingratitude pour avoir abandonné Philadelphie après tous les secours qu'ils lui avoient donnés, et pour n'avoir pas durant l'hyver, taché de déloger Washington de Valley Forge. Ils lui reprochent d'avoir laissé l'ennemi harasser et tourmenter les *loyaux* habitans à l'entour des lignes Anglaises, détruire leurs moulins, enlever leurs grains, leurs chevaux, leurs bestiaux, emprisonner, fouetter et pendre les malheureux attachés au parti de leur Souverain, qui bravaient les plus grands dangers pour fournir à l'armée, à la flotte, et aux loyalistes enfermés dans les lignes, toutes les nécessités de la vie, toutes les commodités que le pays pouvoit procurer.

Dans le fait, les loyalistes de Pensilvanie sont fort à plaindre; ils ont été très persécutés depuis que nos troupes ont on évacué Philadelphie. Leur loyauté en est diminuée parce qu'ils se regardent comme ayant été sacrifiés par la conduite du Général Howe. Ils ne cessent de dire dans leur méconten-

tement que, tranquille et à son aise dans la ville de Philadelphie, il étoit peu occupé de sa gloire, qu'ils oubliait ce qu'il devoit à son Roi et à sa Patrie, négligeoit les intérêts et la sûreté du pays qu'il étoit chargé de protéger, et n'avoit pour objet dans toutes ses démarches que sa fortune et son ambition. Vous ne saurez ma façon de penser à ce sujet que lorsque nous nous reverrons.

Dans une pauvre ferme où j'ai logé la veille de mon arrivée, dans cette ville j'ai été fort étonné à l'entrée de la nuit de voir la maîtresse de la maison apporter deux bougies vertes que je crus d'abord être de cire; mais elles étoient faites avec les fruits d'un arbre qu'on appelle fougère à suif, parce qu'il produit une espèce de suif ou de cire; cette plante croît en Angleterre où on la connoît sous le nom de *Candeleberry trée*. Voici la manière de retirer la graisse de ces fruits ou bayes : on les ceuille à la fin de l'automne, et on les jette dans un pôt rempli d'eau bouillante. La graisse fond alors et nage à la surface. On écume l'eau, et on continue ce procédé jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de graisse. En refroidissant elle

prend une couleur verte et sale, mais lorsqu'elle est rafinée elle devient parfaitement transparente; c'est avec cela que les habitans font leur chandelle. On en usoit beaucoup autrefois. Mais comme avant la guerre ils pouvoient se procurer du suif en abondance, ils l'employoient de préférence parceque l'utilité qu'on retire de ces fruits dédommage à peine du temps employé à les recueillir et les préparer. A présent, les pauvres gens sont obligés d'y avoir recours attendu qu'on n'importe plus de suif, et que tous les bestiaux sont emmenés pour l'armée. Au reste ces sortes de chandelles ont beaucoup d'avantages elles ne se courbent pas, et ne se fondent pas en été comme les chandelles ordinaires; elle brûlent mieux et plus lentement, et lorsqu'elles sont éteintes, elles ne fument pas, et répandent au contraire une odeur agréable.

La ville de Lancastre, est la plus grande ville de l'intérieure de l'Amérique. Elles contient au moins dix mille habitans, principalement Allemands et Irlandois. Il y a quelques maisons bien bâties, le reste ne paroît ni beau, ni agréable. Cependant les marchés sont abondamment fournis

de toutes sortes de provisions, le cidre y est excellent, et ressemble plus au cidre Anglais, qu'aucun que j'aye bu en Amérique.

La plupart des maisons ont, devant la porte, une élévation sur laquelle on monte de la rue par quelques marches; c'est une espèce de petit balcon, avec des bancs des deux côtés, sur lesquels les habitans s'asseyent, pour prendre l'air et voir les passans. Plusieurs ont des étuves pareilles à celles du Canada.

Cette ville, avant le commencement de ces malheureux troubles, faisoit un commerce considérable avec Philadelphie et les établissemens des frontières. A présent elle a à peine de quoi suffire aux habitans et aux fermes voisines; c'est véritablement un spectacle affligeant, que de voir une Cité si peuplée, n'aguères, si florisante, si occupée, si industrieuse, être actuellement dans un tel état de langueur et de souffrance. Les marchands rêvent et fument à leurs portes, les boutiques pleines, autre fois, de denrées de toute espèce, ne contiennent, comme celle de l'apothicaire de Shakespeare, *qu'un misérable étalage*

de boëtes vuides, si ce n'est à la vérité quelques drogues françaises, dont les habitans ne veulent pas. La seule apparence de commerce que j'aye vu, est chez les Bourreliers et les Armuriers, qui travailloient à des fournitures pour l'armée du Continent. Un siècle s'écoulera avant que les américains puissent se relever de l'état où les a jettés cette malheureuse Guerre.

La ville de Lancastre n'a aucun bâtiment d'une certaine importance, excepté l'église Luthérienne qui n'est bâtie qu'en briques. L'intérieur offre un coup d'œil vraiment magnifique. Les grandes galeries de chaque coté, le vaste buffet d'orgues, soutenu par des colones corinthiennes, font un très bel effet; des colonnes d'ordre Ionique montent des galeries jusqu'à la voûte; l'autel est orné avec goût et élégance; toute l'église est peinte en blanc, ainsi que l'orgue, avec des ornémens en or, et offre un coup d'œil très agréable; elle m'a bien rappelé la chapelle de l'hopital de Greenwich. L'orgue est regardé comme le plus grand et le meilleur qui soit en Amérique. Il a été bâtie par un Allemand qui demeure à dix sépt milles de Lancastre. Il en a fait

de sa propre main, toutes les diverses parties et a été près de sept ans à l'achever. Cet orgue a non-seulement tous les tuyaux qu'on trouve dans les orgues ordinaires, mais il en a plusieurs autres pour jouer les basses, qui sont d'une grandeur étonnante : ceux-ci sont mis en jeu par les pieds de l'organiste qui les pose sur un rang de touches de bois, placées à cet effet. Je ne me rappelle pas d'avoir vu d'orgue de cette espèce, excepté dans la chapelle de savoye et dans celle de Saint-Paul. Dans le dernier ces tuyaux bas sont fermés parce qu'on en a trouvé la vibration trop forte pour le dôme. Il n'y a d'ailleurs que quatre ou cinq pédales de bois, aulieu que celui dont je vous parle, en a douze. L'homme qui nous montroit l'instrument fit jouer ces tuyaux, le son en est prodigieux, il faisoit véritablement trembler le bâtiment. C'est le plus grand sans exception, et je crois aussi le plus bel orgue que j'aye jamais vu. On s'étonne en l'examinant qu'il n'ait pas fallu la vie d'un homme pour le construire ; quant à sa valeur, je vous dirai seulement qu'il a coûté 2500 livres sterling : quel plaisir ce

seroit pour vous, qui aimez tant la musique de passer ici quelques heures. Je me plais cependant à penser que vous ne croiriez pas en perdre une partie en les donnant à votre, etc.

LETTRE LXI.

Frédérick Town, dans le Mariland,
25 Décembre 1778.

MON CHER AMI.

Après avoir quitté Lancastre, nous avons passé la Susque-Hannah. Cette riviere, quoique grande, large et belle est extrêmement dangereuse à cause de la rapidité de son cours, et d'un nombre infini de petits rochers qui sont précisément à fleur d'eau : nous avons eu lieu de craindre dans ce passage pour un bateau, appartenant à la seconde brigade, dans lequel étoient Mylord Torphinchin avec plusieurs officiers et soldats du 21e régiment et qui fut sur le point de périr en touchant sur un de ces rochers. La riviere tombe dans la Chesapeak, et forme la source de ce vaste cours d'eau, qui, quoique l'un des plus grands et des plus beaux de l'Amérique, est cependant un des moins navigables, puisque les vaisseaux d'un certain port ne peuvent, pas le remonter à plus de 12 à 15 mille et qu'au

delà de ce terme, il est apeine navigable pour de petits canots. Cette riviere seroit très utile, si même des canots pouvoient y naviguer sans danger; la source de sa branche orientale est dans les pays des Mohawks et de là jusqu'à la bouche de la chesapeak, il y a près de 700 Milles.

Après avoir passé la Susque-Hanna nous somme arrivés à York-Town qui a été pendant quelque temps le siège du congrez: on regarde cette place comme la seconde ville intérieure de l'Amérique. Elle est moins grande que Lancastre, mais beaucoup plus agréable, étant située sur Codorow-Creek petit ruisseau qui se jette dans la Susque-Hanna. Elle contient entre deux et trois mille habitans, tous Irlandois, mêlés de quelques Allemands. Il y avoit autrefois plus de commerce ici qu'à Lancastre, et malgré les troubles on en voit encore quelques traces. Comme nous sommes arrivés dans cette ville à quatre heures après midi, et que nous nous sommes remis en marche le lendemain matin, vous jugez que j'ai eu peu de temps pour faire des observations particulières. Mais j'ai vu en passant le Palais de Justice et quelques

Eglises joliment bâties en briques. J'ai remarqué que les maisons étoient mieux et plus régulièrement bâties qu'à Lancastre. Si j'avois le choix de placer ma résidence en l'une de ces deux villes, je donnerois certainement la préférence à York, quoiqu'elle soit bien moins considérable que l'autre.

Ainsi que je vous l'ai observé dans une de mes précédentes lettres, ce fut dans la vue et dans l'espoir de la désertion de nos troupes, que le Congrez nous a fait mettre en marche dans cette saison rigoureuse. Plusieurs soldats ont répondu à ses desirs, sur-tout les Allemands, qui voyant dans quel état heureux et paisible vivent ici leurs compatriotes, nous ont quitté en grand nombre pendant que nous traversions New-York, les Jerseys et la Pensylvanie. Du nombre des déserteurs est mon domestique qui en sortant de Lancastre, s'en est allé avec mon cheval, mon porte-manteau et tout ce qu'il a pu emporter. Je ne m'en suis apperçu que le soir, parce que je le croyois avec les bagages. Le lendemain matin j'obtins de l'Officier qui nous escortoit la permission de retourner sur nos pas pour le

poursuivre, parce que j'avois lieu de croire qu'il alloit à la nouvelle Angleterre. L'après midi, après avoir passé Lancastre, je rencontrai la première brigade des Allemands qui alloit entrer dans la Ville. Comme je suis connu du Colonel Minden qui la commandoit, il me demanda si j'avois des ordres pour lui. Mais lorsque je lui eus appris le sujet de mon retour, il me dit qu'il avoit rencontré mon domestique le matin au moment où sa troupe se mettoit en marche; qu'il lui avoit demandé de mes nouvelles, et s'étoit informé de ce qui le faisoit revenir sur ses pas : il lui avoit répondu que je me portois bien, que je l'avois chargé de lui faire mes complimens, s'il le rencontroit et qu'il alloit chercher une paire de bougettes qu'il avoit oubliées en chemin — Je pensai alors qu'il étoit inutile de le poursuivre, et je revins joindre le Régiment qui, pendant ce temps, étoit arrivé ici.

Nous avons été embarrassé par les différentes valeurs des dollars dans les diverses provinces que nous avons traversées. Dans quelques unes ils valent six schellings, dans d'autres sept dans quelques unes sept, et

six pences et jusqu'a huit schellings. Chaque province estime peu la monnoye de la province voisine et a de la peine à la recevoir. La monnoye de New-York n'a pas cours dans les Jerseys, ni celle des Jerseys dans la Pensylvanie, et ainsi du reste. Celle du Congrez est reçue par tout. Il y a bien quelques provinces qui trouvent plus de valeur à leur propre monnoye, et qui la prennent de préférence. Mais elles n'oseroient refuser celle du Congrez; ce seroit se rendre coupable de haute trahison.

Jusqu'à notre arrivée ici nous avons eu le plus beau tems du monde. Mais hier matin, la neige a commencé à tomber avec violence et a continué pendant toute la journée. Elle a été aussi abondante qu'aucune que j'aye vu en Canada. Nous avons de la neige jusqu'au genoux. Cet évènement a rendu la Potow-Mack si dangéreuse que nous sommes obligés d'attendre qu'elle gèle, ou qu'on puisse la passer. La première brigade est plus heureuse que nous; elle est à présent à Charlotte-Ville.

Frédérick-Town est une belle et grande Ville. Elle présente un coup d'œil noble et régulier. Presque toutes les maisons sont

bâties de briques et de pierres ; Il y en a très peu en bois. Ses habitans sont environ deux mille, en grande partie Allemands. C'est une ville absolument intérieure. Le port le plus voisin, qui est George-Town, est éloigné de 50 milles, et la Potow-Mack qui est la rivière la plus prochaine est à huit milles de la ville.

Quatre milles à peu près avant d'arriver ici on passe le Monoccacy-Creek, ruisseau dans lequel un étranger périroit inévitablement s'il n'avoit pas un guide pour lui montrer le gué ; ce gué est en forme de croissant et fait avec de grandes pierres perdues, de manière qu'un cheval court à tout moment le risque de tomber. L'eau vient en général jusqu'aux sangles de la selle, et après la moindre pluie, ce ruisseau n'est pas guéable pendant plusieurs heures. Il y a un bac, mais il est si mal servi et dans un si mauvais état qu'on craint de s'y hazarder.

Je suis logé dans la maison d'un M. Macmurdo, qui est commissaire des vivres dans cette ville, et qui, quoique fortement attaché au parti Américain, a beaucoup de philantropie. Sa conduite et sa politesse

à l'égard des Officiers logés dans sa maison, annonce un homme qui a de l'éducation et de l'usage du monde. Il pousse les attentions au point, qu'aujourd'hui, qui est ici comme est Angleterre, un jour de réjouissance il a préféré à un engagement qu'il avoit depuis long-temps avec ses parens et ses amis, de rester avec nous et nous régaler d'un exellent dîner de Noël, sans même oublier le Plumbpuddin. Si les Américains possédoient en Général des sentimens aussi nobles, on n'auroit pas vu les cruautés et les persécutions qui sont résultées de cette guerre contre nature et qui ont couvert le nom de l'Amérique d'une haine qu'aucun tems ne peut effacer, qu'aucun mérite ne peut faire oublier.

J'éprouve à présent ce qu'on m'avoit souvent prédit, que plus j'avancerois vers le Sud, plus je trouverois aux habitans d'instruction et d'hospitalité.

Je suis, etc.

LETTRE LXII.

De la Plantation de Jone, près Charlotte-Ville, en Virginie, 20 Janvier 1779.

MON CHER AMI,

Après avoir quitté Frédérick-Town, nous avons passé la Potow-Mack avec le plus grand danger. Le courant étoit très rapide et charioit des glaçons énormes, et quoique cette rivière n'ait qu'un demi mille de large le bateau, dans lequel j'étois, pensa périr plusieurs fois. Il fut pendant un instant enfermé dans les glaces. Mais notre épuipage travailla avec tant d'activité à les rompre que nous abordâmes sans accident à la côte opposée, près d'un mille plus bas que Ferry.

La difficulté de ce passage n'étoit que le présage des peines et des fatigues qui nous attendoient à notre entrée dans la Virginie. Dans notre marche pour arriver ici, nos gens ont éprouvé des maux incalculables. Les chemins étoient devenus excessivement mauvais par les dernières

chutes de neige. Cette neige s'étoit endurcie, mais non pas au point de porter le poids d'un homme, de façon que nous enfoncions à tout moment jusqu'aux genoux, aux risques de nous écorcher les jambes et les chevilles des pieds. Après avoir fait de cette manière seize ou dix huit milles dans la journée les soldats étoient obligés le soir de coucher dans les bois. Les Officiers, arrivés au lieu de leur destination avoient quelquefois encore cinq ou six milles à faire pour trouver un gîte où ils pussent se reposer.

Il seroit impossible de vous peindre la misère et l'embarras où nous nous trouvâmes en arrivant à Charlotte-Ville. Les officiers de la première et de la seconde brigade y étoient déjà. Notre arrivée fut pour eux un surcroît de malheur. Cette ville dont nous avions tant entendu parler consiste seulement en une Cour de Justice, un cabaret et environ une douzaine de maisons. Tout cela étoit rempli d'Officiers. Ceux de notre brigade furent donc obligés de courir à cheval dans la campagne et de prier les habitans de les recevoir.

Quant aux soldats leur situation étoit véritablement

véritablement terrible. Après tout ce qu'ils avoient souffert depuis le passage de la Potow-Mack, ils furent conduits dans un bois où, au lieu de barraques saines et commodes, ils trouvèrent quelques mauvaises huttes de branchages que l'on commençoit à bâtir. La plupart n'étoient pas couvertes et toutes étoient pleines de neige. Les soldats, pour se mettre à l'abri de la rigueur de la saison, furent obligés de les nettoyer et de les couvrir le plus promptement qu'ils pûrent. Au bout de quelques jours ils parvinrent à en faire des retraites habitables, mais nullement commodes. Ce qui ajoutoit beaucoup à leurs maux c'étoit le défaut de vivres. Ils n'étoit encore arrivé aucunes provisions pour les troupes; et elles ne vécurent pendant six jours que de gâteaux de Maïs. La personne qui étoit chargée du soin de tous ces objets nous dit qu'on ne nous attendoit qu'au printems.

Jamais pays ne fut aussi dénué de ressources que celui-ci. On ne devoit avoir de vivres que dans dix jours. Les Officiers en attendant mangeoient du porc salé et des gâteaux de Maïs. On ne put trouver une seule goutte de liqueur spiritueuse, tout

ce qu'il y en avoit dans le pays avoit été consommé par la première et la seconde brigade. Quelques Officiers pour y suppléer mettoient du poivre rouge dans de l'eau, et buvoient ce mélange en guise de cordial.

Le Colonel Bland qui commendoit les troupes Américaines, ayant appris notre situation par le brigadier général Hamilton, promit d'améliorer le sort des soldats autant et aussi-tôt qu'il lui seroit possible. Quant aux Officiers, il annonça qu'en signant une parole ils pourroient aller à Richemond et dans les autres villes voisines où ils trouveroient des logemens. En conséquence il fût signé une promesse qui nous laissoit libres dans un circuit de près de cent milles. Les Officiers tirèrent entr'eux au sort pour en choisir trois qui devoient rester avec les soldats dans les barraques, ou à Charlotte-Ville. Les autres partirent presque tous pour Richemont : quelques uns sont dispersés dans des plantations à 20 ou 30 milles des barraques. Je suis logé dans celle ci avec le Major Master et quatre autres Officiers du régiment à vingt milles de nos soldats. Le propriétaire est allé loger chez son économe, et nous a aban-

donné sa maison. Nous lui en payons le loyer à raison de deux guinées par semaine.

A l'arrivée des troupes à Charlotte-Ville, les Officiers, fatigués de leur route, et pour se garantir des effets du froid, bûrent indiscrètement d'une liqueur détestable nommée Peach Brandy, eau de vie de pêche qui, prise avec excès, produit une yvresse terrible, et un véritable délire. Plusieurs de nous dans cet égarement se rendirent coupables d'actions inexcusables. Les habitans doivent réellement nous avoir pris pour des fous : car dans l'espace de trois ou quatre jours il n'y eût pas moins de cinq a six duels (1).

Le colonel Bland, commandant Américain, étoit autrefois médecin, dans un lieu nommé Pétersbourg sur la rivière James.

---

(1) Combien il faut peu de chose, pour troubler cette raison dont on est si fier, et combien de genres d'yvresse conspirent à la déranger, l'yvresse des sens, celle des passions alterent celle des individus. L'yvresse Religieuse, celle de la gloire, celle de la liberté la plus excusable de toutes égarent des peuples entiers. On a vu celle-ci produire dans une grave et majestueuse assemblée des effets pareils à ceux qu'on reproche ici au Peach-Brandy.

Au commencement de la guerre, comme il est un peu parent de Bland, qui a écrit un traité militaire, il sentit s'élever en lui un esprit martial, quitta l'art d'Esculape, et leva à ses dépens un régiment de chevaux légers. Je ne peux rien dire de la partie de ce régiment, qui est dans l'armée du général Washington; mais quant aux deux compagnies que le colonel Bland a ici avec lui, elles sont composées des plus curieuses figures que vous ayez jamais vues. Quelques soldats comme le petit Poucet, n'ont qu'une botte, d'autres moins heureux n'en ont point. Ceux ci n'ont point de bas, et leurs pieds nuds paroissent à travers leurs souliers. Ceux-là ont des culottes indécemment déchirées; les uns ne portent qu'un gillet, les autres ont un habit trop long. Mais tous ont de beaux bonnets de dragons et de grands sabres attachés à leurs ceintures, quelques-uns ont à leur selle des fourreaux de pistolets, d'autres n'en ont point, mais quant aux pistolets, eux-mêmes ils n'en ont pas entr'eux tous une paire et demie. Ils sont cependant assez bien montés; c'est la seule chose qu'on puisse louer dans leur équipage. Le Colonel aime tellement ses

dragons, qu'il les passe en revue, et les fait manœuvrer tous les matins; et toutes les fois qu'il monte à cheval il en a deux devant lui et deux derrière, l'épée nue à la main. C'est réellement une chose plaisante de le voir ainsi suivi de son régiment, couvert de haillons, dont on pourroit dire en empruntant l'idée de Shakes-Pear, qu'on a fraudé les gibets pour le composer. (1) Au reste le Colonel lui-même, malgré son humeur martiale, à l'air aussi grave, et le maintien aussi posé, que s'il alloit à une consultation.

La maison que nous habitons, est situé sur une éminence, qui commande un terrein immense. La vue s'étend à près de trente milles à la ronde. L'aspect du pays est agréable. Il présente une vaste forêt entre mêlée de plantations, à quatre ou cinq

---

(1) N'est-il pas étrange en effet que des aimě ricains sans souliers, ayent vaincu de beaux Messieurs Européens en habit d'écarlatte, bien pourvus de bottes, de fourreaux, de bas et de pistolets? ces paysans en haillons, se sont montrés braves soldats, dignes citoyens, ennemis généreux. Mais dit Montaigne, Ils ne portent point de chausses.
Note du Traducteur.

milles de distance l'une de l'autre. Ces plantations sont composées en général d'une maison de maître, avec les cuisines, et les basse-cours séparées, et de divers autres bâtimens propres à l'exploitation.

Chacune à l'air d'un petit village. A quelque distance, sont des vergers plantés de pêchers, de pommiers. &c. Aux environs sont dispersées les cases à Nègres, et les maisons à tabac, qui sont de grands bâtimens de bois, destinés aux préparations de cette plante.

Les maisons sont pour la plupart bâties en bois, et couvertes de bardeau. Elles ne sont même pas toujours crépies ni enduites; il n'y a guères que celles des gens riches, qui soient finies de cette manière et peintes à l'extérieur; on trouve quelques cheminées de briques. Mais en général elles sont de bois et intérieurement revêtues d'argile. Les fenêtres des plus belles maisons sont vitrées, les autres n'ont que des volets de bois.

Les hayes et les clôtures sont faites, dans cette province, différemment que dans les autres. Dans le Nord, on les fait de pierre ou avec des barrières assujetties dans des pieux placées à un pied de distance. Ici

elles sont composées de ce qu'on appelle *Fence-Rails*. Ce sont des Barreaux faits avec des arbres coupés en longueurs d'environ douze pieds et fendus en madriers de quatre ou six pouces de diamètre.

Lorsqu'on veut former un enclos, on place ces barreaux de manière qu'ils se croisent obliquement l'un l'autre, on en met ainsi en zig zag, jusqu'à dix ou onze de hauteur : ensuite on plante à chaque bout de la haye, des pieux que l'on enfonce en terre. Sur le haut de ces pieux, on place un barreau du double plus gros que les autres, que l'on nomme le rider, qui, en quelque sorte, règne sur le tout et tient la barrière ferme et stable.

Ces clôtures ont en général sept à huit pieds de haut, elles ne sont pas très-fortes, mais elles ont cela de commode, qu'elles peuvent être transportées d'un endroit à l'autre. Cette façon de les construire en zig zag, a donné lieu aux habitans de la nouvelle Angleterre, de dire proverbialement en parlant d'un homme yvre : il fait des hayes de virginie.

Pour défricher un terrain, voici comme ils s'y prennent, avant le moment de la

sève. Ils font à chaque arbre une entaille circulaire qui pénètre toute l'écorse, et va jusqu'au bois; ce qui le fait mourir. Ils arrachent alors les petites broussailles et cultivent la terre, laissant les arbres tomber d'eux-mêmes, ce qui ne manque pas d'arriver au bout de quelques années; après cette blessure circulaire, ils ne poussent plus de feuilles. Un grand terrein ainsi disposé, présente un coup-d'œil singulier, frappant et triste. Il seroit peut-être assez dangereux de s'y promener. Ces arbres sont d'une grosseur et d'une hauteur prodigieuse; ils étendent au loin leurs grands membres desséchés, qui pendent en lambeaux menaçans, des branches énormes, craquent et se détachent continuellement : souvent des arbres entiers, s'écroulent et se renversent avec un bruit horrible, qui retentit et s'accroit dans les échos multipliés, de ces vastes forêts. J'ai appris cependant que, malgré ce danger, il arrivoit fort peu d'accidens, si ce n'est quelquefois aux bestiaux.

Ayant fait savoir, au commissaire des vivres, où nous étions logés, il a donné ordre au colonel Cole, qui demeure à quatre ou cinq milles d'ici, de nous en fournir.

C'est ce dernier qui est chargé dans ce pays, des approvisionnemens pour l'usage du Congrès. Il nous a envoyé de la farine et du porc salé, pour un mois, pour nous et nos domestiques. Lorsque la charrette qui portoit ces provisions, traversa l'habitation, je fus très-surpris de voir tous les bestiaux, chevaux, moutons et cochons la suivre, et malgré les efforts du conducteur, l'entourer jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à la maison. Je m'apperçus alors qu'elles s'en approchoient ainsi pour lécher les barrils qui contenoient les salaisons.

Dans toute l'Amérique les habitans, qui sont éloignés de la mer ou des eaux salées donnent du sel à leurs bestiaux, une fois la semaine, ce qui leur suffit. Mais ces animaux ont un tel goût pour le sel, que si l'on a répandu l'eau dans laquelle on a fait bouillir quelques salaisons, ils lèchent la terre en cet endroit, jusqu'à ce qu'ils en ayent absorbé toutes les parties salines, et si un cheval qui vient de courir, et qui est en sueur, est mis en pâture avec les autres, ils l'entourent tous pour le sécher.

La nature semble avoir donné aux animaux un instinct qui les avertit que ces

particules salines, sont absolument nécessaires pour corriger l'acidité, que produit dans l'estomach, une surabondance de sucs végétaux, aussi les habitans leurs donnent du sel, non-seulement comme diététique et propre à les engraisser, mais encore pour les adoucir, les apprivoiser, et les accoutumer à ne se pas écarter de la plantation. Autrement, comme l'hyver ils ne manquent pas de fourrages, ils deviennent Sauvages, et s'écartent si loin dans ces vastes forêts, qu'il est impossible aux propriétaires de les retrouver. Cette précaution même n'empêche pas qu'il n'y en ait beaucoup qui sont tout-à-fait Sauvages et qui n'ont d'autres propriétaires, que ceux sur les terres de qui on les trouve.

Les personnes qui ont des habitations considérables, ont pour la plupart ce qu'on appelle un *droit de bois* qui leur assure un certain nombre de moutons, qui errent dans la forêt et dont ils peuvent disposer comme d'une propriété certaine. Il n'y a pas d'autres méthode pour les reconnoitre, que de les marquer d'un signe particulier. Chaque propriétaire à sa marque différente, qui est enregistrée dans la Cour de Justice du

comté. Cette propriété est d'ailleurs assurée par un acte de l'Assemblée, qui deffend sous peine de félonie, d'effacer ou de changer les marques.

Plusieurs habitans, sont dans l'usage de confier le soin de leur plantation et de leurs nègres à un économe. Celui-même dont nous louons la maison à un économe, quoiqu'il pût facilement conduire lui-même ses affaires; mais pour peu qu'ils possèdent quelques Nègres, ils regardent ces soins comme au-dessous de leur dignité; ajoutez à cela qu'ils sont d'une paresse incroyable. Je veux vous donner une esquisse de la vie que mène celui dont je vous parle.

Il se lève sur les huit heures du matin, boit ce qu'il appelle un Julep, qui est un grand verre de rum, adouci avec du sucre, se promène ensuite à pied, ou plus souvent à cheval autour de sa plantation; voit son magasin, examine la moisson, et revient, vers dix heures, déjeuner avec des viandes froides, du jambon, des toasts et du cidre; il n'y a guères que les femmes qui prennent du thé et du caffé. Il fait alors quelques tours dans la maison, quelquefois s'amuse avec les petits Nègres, qui sont à jouer de-

vant la porte, ou racle d'un mauvais violon. Vers midi, il boit du toddy, afin de se donner de l'appétit pour son dîner, qui commence à deux heures. Après le dîner il se jette ordinairement sur son lit, et se lève à cinq heures. Il prend alors du thé avec sa femme, plus ordinairement il boit du toddy jusqu'à l'heure de se coucher. Pendant tout ce temps, il n'est ni yvre, ni de sang froid; il est dans une espèce de stupéfaction habituelle. Tel est son genre de vie ordinaire qu'il varie rarement. Il ne quitte guères sa plantation, que pour se rendre les jours d'audience, à la Cour de Justice, ou pour aller à quelques courses de chevaux, ou à quelques combats de coqs, mais il devient dans ces occasions si sérieusement yvre, que sa femme est obligée de l'envoyer chercher par deux Nègres, qui le ramènent chez lui.

Toute la conduite de l'habitation est donc abandonnée à l'économe, qui, au lieu de gages, a une certaine portion dans les produits; mais comme les Nègres ne lui appartiennent point, et qu'il n'a d'intérêt qu'à leur travail, il les presse à coups de fouet, les employe au-delà de leurs forces et quel-

quefois, les excède au point qu'ils en meurent. Il ne perd rien à leur mort, parce qu'il sait que le maître sera obligée d'en mettre d'autres sur l'habitation. Son humanité à pour thermomètre son intérêt, qui s'élève toujours au-dessus de zéro.

C'est le pauvre Nègre seul, qui porte le poids d'un travail pénible et, je suis fâché de le dire, beaucoup trop pénible. On auroit peine à croire la fatigue que supportent ces malheureux, et on ne comprend pas comment leur constitution peut la soutenir. Il y a certainement dans leur tempérament, comme dans leur couleur, quelque chose de particulier qui les met en état d'y résister.

On les éveille à la pointe du jour. A peine leur permet-on de manger un morceau de *homminy* ou de *hoecake*, on les conduit vite aux champs, où ils travaillent sans discontinuer jusqu'à midi. Alors ils vont dîner et à peine leur donne-t-on pour cela, une heure. Leur nourriture consiste en *homminy* salé; et si leur maître est un homme humain, sensible et généreux, il leur fait donner deux fois la semaine, un

peu de lait écrémé, du lard rance, ou des harengs salés, pour relever un peu cette fade et misérable nourriture. Le propriétaire de cette habitation-ci, donne au lieu de cela à ses Nègres, un acre de terre, et leur accorde le dimanche après midi, pour y cultiver du grain et y élever de la volaille pour eux. Après le dîner ils retournent travailler aux champs jusqu'à la nuit. On croiroit qu'à ce moment la journée de ces malheureux est finie. Point du tout, ils se rendent alors aux cases à tabac, où chacun a une certaine quantité de feuilles à préparer, qui les occupe pendant plusieurs heures; d'autres ont à écosser une certaine mesure de maïs. Si ces tâches ne sont pas faites, le lendemain matin on les attache, et ils reçoivent un nombre de coups de fouet proportionné à la rigueur et à la cruauté du barbare économe qui les châtie, et à qui les maîtres laissent froidement exercer son tirannique Empire. Ce travail du soir est cause, qu'il est déjà très-tard, avant que ces pauvres créatures puissent faire leur second repas qui est aussi maigre que le premier. Le temps qu'ils y employent, est pris sur celui de leur sommeil qui tout

compris, ne peut guères être évalué à plus de huit heures.

Il vont enfin se coucher pour trouver un peu de repos. Mais ils ne sont pas mieux traités à cet égard que pour tout le reste. Ils reposent sur un banc ou sur la terre; une vieille couverture usée leur sert, à la fois, de couverture et de matelas; leurs vêtemens ne sont pas de la meilleure espèce. Ils consistent, pour l'été en une chemise et un pantalon d'une grosse étoffe de chanvre claire et dure; on y ajoute pour l'hyver un gros gilet de laine avec des culottes et des souliers mais depuis la guerre leurs maitres qui ne peuvent se procurer des vêtemens pour eux-mêmes, les laissent couverts de haillons et presque nuds.

Les femmes esclaves partagent avec leurs maris le travail et le repos, excepté quelques unes qui sont employées aux soins du Ménage, et qu'on appelle nègres de maison.

Ces malheureux supportent avec une soumission étonnante, les insultes et les injures dont on les accable. Ils sont obligés d'être absolument passifs et n'osent pas opposer la moindre résistance aux mauvais

traitemens les moins mérités. La loi ordonne de couper le bras d'un nègre qui a levé la main contre un blanc, même pour repousser un barbare ou capricieux outrage.

Malgré leur humiliation, malgré leur sort rigoureux; ces pauvres gens sont sans inquiétude et sans soucis. Ils paroissent gais et contens. Il est heureux sans doute qu'ils ayent reçu de la nature cette disposition à se contenter de peu, sans laquelle ils succomberoient inévitablement sous tant de maux réunis. Une particularité remarquable c'est qu'ils portent toujours du feu avec eux et ne manquent jamais d'en allumer auprès de leur ouvrage en quelque saison que ce soit, et quelque chaleur qu'il fasse.

Je vous ai déjà parlé plusieurs fois de *homminy et de Hoecake :* je dois vous expliquer ce que sont ces mets. Le premier est fait de maïs grossièrement broyé, et bouilli avec des haricots jusqu'à ce que le tout devienne une espèce de pâte. Le Hoecake est de la farine de Maïs pétrie et cuite devant le feu, mais comme les nègres font cuire les leurs sur l'outil (hoc) avec lequel

quel ils travaillent a la terre, ils leur ont donné le nom de Hoecake; l'un et l'autre sont en usage parmi les habitans. Je ne peux dire que ce soit fort bon : car quant au goût, du pain fait avec de la scieure en auroit autant et y ressembleroit d'ailleurs assez; Mais c'est certainement une nourriture saine et substantielle.

Aprés vous avoir ainsi donné une idée de ces établissemens reculés je vous parlerai dans ma premiere lettre du Pape, des mœurs, du genre de vie des habitans, des parties inférieures de cette province. Je dois aller dans peu de jours à Richemond, pour y acheter des liqueurs et quelques autres objets propres à adoucir un peu la triste vie que nous menons dans ce pays au milieu des bois et de la misère.

Je suis &c.

LETTRE LXIII.

Richemond en Virginie,
12 Février 1779.

MON CHER AMI,

Peu de jours après ma derniere lettre je suis parti avec votre ami Johnson de notre Régiment pour venir ici. Nous avons fait un voyage désagréable. La rigueur de la saison, la neige qui couvroit la terre, et celle qui n'a cessé de tomber jusqu'à notre arrivée ont rendu notre route pénible et dangereuse.

Le pays est si couvert de bois qu'on voyage pendant long-tems sans voir une seule habitation. La premiere que nous avons rencontrée étoit à près de dix-huit milles de Charlotte-ville. Vous n'imaginez pas combien il est difficile de trouver son chemin; ceux même qui sont habitués à voyager en Amérique ont peine à en venir à bout. Quand un chemin devient mauvais on en fait un autre dans une autre direction; en outre les propriétaires d'habitations

vous détournent sans cérémonie une route pour leur convenance, et pour la rendre plus commode à l'exploitation de leurs terres. Si vous rencontrez par hazard un habitant, et que vous lui demandiez votre chemin, les indications qu'il vous donne sont plus embarrassantes, s'il est possible, que le chemin lui même -- prenez adroite, vous dit-il; vous arriverez à un vieux champ que vous traverserez; vous arriverez à la haye de telle plantation; suivez cette haye, vous arriverez à un chemin qui a trois fourches (c'est ainsi qu'ils désignent les carrefours) suivez la fourche à droite vous arriverez à un ruisseau. Après l'avoir passé vous tournerez à gauche, vous arriverez à une case à tabac, vous prendrez la fourche à droite et vous-vous trouverez a *l'ordinaire* de M. un tel qui vous enseignera. Il faut comme vous le voyez, une heureuse mémoire pour être en état de faire une route un peu longue, quand on ne connoît pas le pays.

Nous avons adopté à cet égard une méthode singulière qui heureusement nous a réussi. Après avoir un jour suivi un chemin étroit pendant près de quinze milles, à en juger par nos montres, sans rencontrer ni

appercevoir âme qui vive, nous nous trouvâmes fort embarrassés, ne sachant absolument si nous étions ou non dans la bonne route. Les divers chemins qui se présentoient en croisant le nôtre, ne faisoient qu'augmenter notre incertitude. Le pays nous étoit parfaitement inconnu, et nous ignorions absolument la position du lieu où nous voulions nous rendre. Après avoir resté long-tems, sans pouvoir nous déterminer à prendre une route plutôt que l'autre, mon compagnon de voyage me proposa de jetter en l'air un dollar; si, en tombant, il donnoit *tête*, de prendre adroite, si au contraire il donnoit *Pile*, de prendre à gauche. J'acceptai la proposition, le hazard voulût qu'il amenât *tête* en conséquence nous prîmes adroite et après avoir fait environ quatre milles, nous arrivâmes à l'ordinaire qu'on nous avoit indiqué. L'hôte nous appris que, si nous avions pris l'autre chemin, nous aurions fait près de seize milles de plus sans voir une maison.

Comme je vous parle souvent *d'ordinaires*, je dois vous apprendre qu'on appelle ainsi en Virginie, toutes les auberges et maisons publiques hors des principales villes; et

véritablement elles sont assez bien nommées. Elles consistent en une petite maison dans une situation solitaire, au milieu des bois, et de là vient cette manière d'indiquer les routes : depuis tel ordinaire jusqu'à tel autre; tant de milles. On trouve dans ces espèces d'auberges, peu de commodités, il est rare qu'on puisse s'y procurer autre chose que des œufs et du lard et des gâteaux de maïs; encore n'en trouve-t-on pas par-tout, les seules liqueurs qui s'y rencontrent sont du peach-brandy et du wiskey. Ils ne sont pas honteux de vous faire payer ces misérables mets un prix exorbitant. Mais je ne m'étonne pas de ce qu'on a si mal pourvu aux besoins des voyageurs. Car on m'assure qu'avant la guerre, l'hospitalité étoit telle, dans ce pays, que si un voyageur avoit besoin de s'arrêter et de faire rafraichir ses chevaux, il le faisoit tout uniment à la première habitation. Il étoit sûr d'y être parfaitement reçu, et d'y trouver gratuitement tout ce qui lui étoit nécessaire; et lorsqu'un habitant apprenoit qu'un homme comme il faut, étoit arrêté à un de ces ordinaires, il lui envoyoit un Nègre, pour l'inviter à venir loger dans sa maison.

Nous avons vu dans notre route, un troupeau de dindons sauvages. Deux épagneuls que nous avions avec nous les poursuivirent. Ils s'enfuirent avec une vitesse incroyable, nous mîmes nos chevaux au gallop, sans pouvoir en atteindre un seul, quoiqu'ils courussent plus de deux cent verges, avant de prendre leur vol.

Ils nous parurent beaucoup plus gros que les nôtres. Quelques-uns m'a-t on dit pèsent jusqu'à trente ou quarante livres. Un peu avant d'arriver à Goochlaud, nous vîmes la manière dont les habitans les prennent. Ils font avec des perches, une enceinte d'environ douze pieds quarrés, la ferment par en haut avec des perches fortes et bien attachées, et couvrent le tout assez pour que la lumière puisse y pénétrer, mais avant de couvrir cette cage, ils creusent un passage du centre à l'extérieur de l'enceinte, mettent du maïs dans toute sa longueur, et ont soin d'en répandre tant à l'entrée, que dans l'intérieur, assez pour nourrir les animaux, lorsqu'ils seront pris. Les dindons, voyant le bled en dedans de la cage, tournent tout autour pour y entrer trouvant celui qui est à l'entrée du passage,

ils en suivent la trace et arrivent ainsi en mangeant, toujours jusques dans l'intérieur. une fois entrés, quand ces imbécilles, veulent sortir, ils n'ont pas l'esprit de retourner sur leurs pas, mais cherchent toujours à s'envoler par en haut, de manière qu'on en trouve toujours le matin deux ou trois de morts. On en prend quelquefois ainsi, jusqu'à dix ou douze en une nuit.

A Wesdham, à environ sept milles d'ici, commencent les cascades de la rivière James, qui se continuent à-peu-près jusqu'à un demi mille au-dessous de cette ville où on commence à sentir la marée. La grande denrée de cette province est le tabac qui, des habitations de l'intérieur des terres, descend la rivière jusqu'à Wesdham, sur des canots amarrés l'un à l'autre. On le conduit ensuite par terre jusqu'ici. Les cascades empêchent toute communication par eau, dans une espace de sept milles. Dans toute cette partie du cours de la rivière, l'eau se précipite en torrens impétueux qui roulent de rochers en rochers, avec un bruit effroyable qu'on entend à plusieurs milles de distance.

La terre en cet endroit s'élève brusque-

ment à une très-grande hauteur. Ces montagnes sont hérissées de vastes rochers et couvertes d'arbres immenses. Plusieurs s'avancent en saillie jusques sur la rivière James, et présentent l'aspect le plus sauvage et le plus romantique.

Un peu au-dessous de Richemond, la marée remonte jusqu'aux rochers de la cascade : la rivière a dans cet endroit, un demi mille de large, et il y a deux bacs pour la passer.

Aux pieds des cascades se trouvent trois villes. Richemond qui est la plus grande, est séparée par un ruisseau nommé Shoekoes, de la ville de Shoekoes qui est auprès. Celles-ci sont au Nord de la rivière. Du côté du Sud on trouve Chesterfield, plus connue sous le nom de Rockobridge. (pont de rochers) qu'elle tire de sa situation. De petits sloops remontent jusqu'aux cascades, et de grands vaisseaux viennent charger à deux milles plus bas.

On m'assure qu'au-dessus des cascades, la rivière, après de grandes pluyes, devient très-grosse et qu'elle inonde toutes les terres basses pendant plusieurs milles. Mais aux cascades, où elle est resserrée par deux

chaînes de montagnes, qui s'élèvent tout-à-coup de chaque côté, le bruit, la force et l'impétuosité du courant, sont effrayans, et majestueux.

Plusieurs habitans distingués, des environs de Richemond, quoique très-attachés au parti des Américains, ont montré dans leurs attentions et leurs visites, aux Officiers qui sont logés ici et dans les campagnes voisines, la politesse et l'hospitalité qui sont particulières à cette province. Les plus remarquables à cet égard sont, le colonel Randolph de Tuckahoc, le colonel Good de Chesterfield, le colonel Carry de Warwick. Leurs grossiers compatriotes les accusent de partialité pour la grande Bretagne. Mais ce sont des gens de nom, dont les principes sont bien connus, qui ont de la fortune, du crédit, et de l'autorité, et qui méprisent les clameurs populaires.

Il arriva, il y a quelques nuits, un phénomène très singulier, que nous crûmes particulier à ce pays, mais dont les habitans ont paru fort épouvantés. Pendant tout le jour, le froid avoit été très-piquant et aussi vif que nous en ayons senti dans tout l'hyver. Vers le soir, il survint un orage

très-violent, les éclairs se suivoient rapidement et sans intervalle. Le tonnerre rouloit continuellement : et des éclats terribles se succédoient l'un à l'autre, cet ouragan dura près de deux heures. L'air au commencement étoit assez doux, mais sa chaleur augmenta au point, qu'il y eut un moment ou elle fut excessive. Elle diminua en même-temps que la tempête et disparut avec elle. — Il géla très-fort le matin.

Comme je me promenois avec quelques Officiers, on me montra un citoyen notable de la ville, M. Fanchée, chirurgien et apothicaire, qui avoit eu le malheur d'avoir un œil arraché; on l'avoit remis à temps et l'on espéroit qu'il en recouvreroit l'usage. Je veux vous raconter la manière dont étoit arrivé cet accident, pour vous donner une idée de la férocité du petit peuple de ce pays. Ce particulier étoit à jouer dans un billard où étoient plusieurs gens comme il faut, et quelques-uns de nos Officiers. Il entra un gredin qui a la prétention d'être quelque chose. Dans le cours de la partie, il s'éleva je ne sais quelle discussion, dans laquelle celui-ci insulta le

premier, M. Fanchée, et ensuite insista pour se battre avec lui, demandant en même-temps de quelle manière il vouloit se battre, parce que le peuple se bat ici de plusieurs façons. M. Fanchée les refusa toutes, disant qu'il n'entendoit rien à lutter à coups de poings, mais que puisque l'autre prétendoit être un homme comme il faut il se battroit avec lui, comme le font entr'eux les gens de cette sorte. A peine avoit il dit ces mots, que l'autre se jetta sur lui, et dans un instant lui fit sortir l'œil de son orbite, et le lui voyant pendre sur la joue, le barbare eut encore la cruauté de faire des efforts pour achever de l'arracher. Mais on l'en empêcha. Vous pouvez concevoir combien il fut désagréable pour nos Officiers, d'être présens à cette scène, et combien ils eurent à souffrir d'être obligés de laisser sortir impunément ce coquin. Leur parole donnée, les empêchant de se mêler d'aucune querelle.

Cette barbare coutume dont un sauvage rougiroit d'être accusé, est particulière au bas peuple de cette province. Elle étoit jadis si familière, que le gouverneur et l'assemblée furent obligés de la déclarer

criminelle par une loi expresse. Cette loi est encore en vigueur. Mais la populace est si insolente, sur-tout dans le fonds de ces bois, qu'elle est très-peu retenue par toutes les loix des assemblées, et cet affreux usage se conserve dans les établissemens reculés tels que celui-ci.— J'ai vu un homme qui passoit pour un adepte en cet art détestable. Il tenoit avec soin les ongles de ses pouces et des seconds doigts longs et pointus; et pour les empêcher de se rompre, ou de se fendre, il les endurcissoit tous les soirs à la chandelle.

En général on préfère la mort à la perte de la vue, et comme on saisit avec empressement toutes les occasions de chercher querelle aux Officiers, nous ne sortons guères sans nos armes. Combien il est fâcheux qu'un pays où les citoyens d'un certain rang, ont autant d'humanité et de vertus hospitalières, soit presque inhabitable pour des étrangers par la grossière barbarie du peuple. Ah puissé-je en sortir et me retrouver encore une fois dans notre vieille Angleterre! ce sont les souhaits ardents de

votre, etc.

LETTRE LXIV.

Richemond en Virginie.
18 *Février* 1779.

MON CHER AMI,

J'ai été retenu ici plus long-tems que je ne me l'étois proposé, par l'hospitalité des gentilshommes voisins, qui n'ont pas voulu que je les quittasse avant d'avoir parcouru le cercle entier de leurs habitations. De ce nombre étoit le colonel Carry, qui demeure à Warwick, où il a une superbe maison, avec des forges et des moulins très-curieux. Ces bâtimens lui ont coûté plusieurs milles livres sterling. Ils ont été trés-utiles non-seulement pour lui, mais pour le public. Sa maison est située sur la rivière James, et du côté opposé est celle du major Randolph. Il est bon de vous dire, que les Randolph descendent d'un homme du même nom, qui fut un des premiers habitans de cette province. Ils sont devenus si nombreux, qu'ils sont obligés comme les Clans d'Ecosse, de se distinguer par le lieu de leur habitation.

Pétersbourg n'étant qu'à quelques milles de chez le colonel Carry, et quelques-uns de nous desirant voir cette ville, se plaignoient un soir de ce qu'elle étoit hors des limites, que nous pouvions parcourir sur notre parole. Le lendemain matin après le déjeuner, le Colonel nous dit : allons Messieurs, montons à cheval et faisons un tour à Pétersbourg, avant le dîner. Nous lui témoignâmes le desir que nous aurions de l'accompagner, et le regret que nous avions d'en être empêchés par notre parole. — Non Messieurs, nous dit-il; et en même-temps il nous montra une lettre du commandant Américain, qui nous accordoit la permission de faire ce voyage. Je vous ai raconté cette petite anecdote, pour vous faire voir combien son hospitalité est obligeante et attentive.

La ville de Pétersbourg, est située sur les bords de la rivière Apamatock. Il y a sur la côte opposée, quelques maisons qui forment une espèce de faubourg indépendant de Pétersbourg, et qu'on appele Poca-Hunta. Le principal commerce de Pétersbourg, consiste dans l'exportation du tabac, qui y est déposé dans des magasins. Avant d'y

être reçu, il est soumis à des inspecteurs qui en éprouvent la qualité et examinent s'il est propre a être exporté. S'ils le trouvent bon, on donne au propriétaire un reçu d'une telle quantité, et ces reçus passent dans le commerce, où ils ont cours comme de l'argent, de manière que quelqu'un qui a déposé du tabac dans ces magasins, et qui en a pris un recu, peut aller à Williamsburg, ou dans toute autre ville de la province, et y acheter toute espèce de denrées, il les paye avec son reçu, qui circule dans un nombre infini de mains, avant de parvenir au marchand qui achette le tabac pour l'exporter. Ainsi cette précieuse denrée, sert à la fois de fonds de banque et de monnoyé courante, et les habitans en désignent le prix de leurs diverses emplettes, au lieu de dire j'ai payé cela tant de livres, disent: je l'ai payé tant de barrils de tabac.

La rivière Apamatock, est presque aussi large que la Tamise, et se jette dans la rivière James, à environ douze mille des cascades qui sont un peu au-dessus de Pétersbourg. Précisément au-dessous des cascades, il y a un grand pont de bois, qui communique à Poca-Hunta et jusqu'au quel

des Slesdoops, des Schooners, et de petits vaisseaux remontent continuellement.

La ville de Poca-Hunta, est ainsi nommée de la fille d'un fameux chef sauvage, nommé l'*Empereur Powhatau*, (c'est le nom que les Sauvages donnent a la rivière James,) qui donna en mariage à sa fille; toutes les terres des environs.

Il y a à Petersbourg un M. Bossling qui a des magazins considérables et de fort belles terres et dont le fils vient d'épouser une très jolie femme, qui descend en droite ligne de Poca-Hunta. Le colonel Carry nous raconta en abrégé l'histoire de Poca Hunta, son amitié pour les Anglois lors de leur premiers établissemens dans cette province, son mariage avec un Anglois, avec lequel elle vint en Europe et nous conta ensuite l'anécdote suivante d'un noble sauvage qu'elle avoit à sa suite lorsqu'elle quitta la Virginie.

« Cet homme avoit reçu de Powehetan, l'ordre de compter tous les habitans de l'angleterre et de l'instruire de leur nombre. Comme les sauvages n'ont ni lettre ni figures pour y suppléer; il se pourvut en

débarquant

débarquant d'un bâton sur lequel il se proposoit de faire autant de coches qu'il verroit de personnes. Bientôt fatigué de cette méthode, comme vous pouvez le croire, il jetta son bâton et abandonna son projet. Lorsqu'il fut de retour, le Roi lui demanda combien il avoit vu de personnes : il *l'invita alors à compter les étoiles du ciel, les feuilles des arbres et les sables de la mer, car il y a dit-il, autant de monde en Angleterre.* En finissant ceci le colonel Carry ajouta malignement, ne pensez vous pas que vous pourriez faire à votre Roy la même réponse, s'il vous demandoit combien vous avez vu de monde en Amérique.

Les magasins de tabac à Petersbourg, aussi bien qu'à Richemond, sont pleins de cette denrée. On ne trouve point d'acquéreurs, et les planteurs ne veulent pas exporter eux-mêmes à cause de nos nombreux corsaires. Quelques marchands ont hasardé pour les isles Bermudes de petits Sloops qui sont parvenus heureusement. Il n'y a que ceux là qui ayent chez eux des marchandises étrangères. Toutes les autres boutiques sont fermées, et je ne peux m'empêcher de faire à Petersboug et à Richemond la même ré-

flexion qu'à Lancastre en voyant tout commerce suspendu dans des lieux où, probablement avant la guerre; il étoit considérable ces deux villes sur tout ayant autre fois fourni aux établissemens reculés dans l'intérieur tout ce qui était nécessaire à leurs plantations.

Excepté dans les principales villes telles que Boston, New-York, et Philadelphie, les diverses branches de commerce ne sont pas séparées dans les villes entre différentes personnes telles que des marchands de draps, des merciers, des épiciers, des bonnetiers, des chapeliers, des papetiers, etc. toutes ces professions sont réunies et comprises sous le nom générique de marchand ou magasinier; et ce qu'on appelle Boutique en Angleterre est ici nommé Magasins; on y trouves toutes sortes d'ornemens, et jusqu'à de la Bijouterie. Outre ces grands Magasins qu'on ne trouve que dans les capitales, il y en ade plus petits dispersés dans les campagnes.

J'ai passé quelques jours chez le colonel Randolph a Tuckahoe et j'y ai trouvé l'hospitalité familière à ce pays. sa maison est Bâtie sur un terrein élevée d'où l'on domine

sur la rivière James qui présente un superbe coup d'œil. D'un côté est Tuckahoe c'est le nom indien de cette Baye d'après lequel il a nommé aussi la plantation. Sa maison semble avoir été bâtie exprès pour y donner l'hospitalité, et comme elle est d'une construction différente de celles des autres pays Il faut que je vous la décrive; elle est dans la forme d'un H et a l'air de deux Maisons jointes ensemble par un grand salon. Chaque aile a deux étages qui ont chacun quatre grandes chambres, la famille habite dans une de ces ailes, l'autre est réservée pour les étrangers; le sallon qui les unit est très grand, et il y a des portes de chaque côté; c'est là qu'ils se tiennent, principalement l'été; le plafonds étant très élevés ils n'y sont jamais incommodés par la chaleur; d'ailleurs en ouvrant les portes des deux maisons et celles du sallon, on obtient une circulation d'air qui le maintient dans une fraicheur continuelle. cette pièce est meublée de quatre sophas, deux de chaque côté et de quelques chaises. Il y a ordinairement un lustre au milieu. Ces sallons ont le double avantage d'offrir une retraite fraiche dans les chaleurs brûlantes

et poudreuses de l'été, et de pouvoir dans l'occasion servir de salle de bal. Les bâtimens dépendans sont détachés à quelque distance afin que la maison puisse être ouverte à l'air de tous les côtés.

Le colonel Randolph a pour les chevaux une espèce de passion que jai remarquée dans les Virginiens de toutes les classes il n'epargne ni soins, ni peine, ni dépense, pour se procurer les meilleures espèces et pour en a méliorer la race; et ce n est pas avec un mediocre plaisir qu'il nous a montré un bel étalón nommé le shakespeare qu'il a fait venir d'Angleterre peu de temps avant la guerre; il a fait bâtir exprès pour ce cheval une écurie dans la quelle est une petite chambre et un lit pour le nègre qui en a soin, afin qu'il puisse être auprés de lui la nuit. C'est un beau gris pommelé d'environ 16 palmes et demie de haut qui a la tête et l'encolure fort belles. Pour ses autres parties il est impossible d'en parler; car à force de soins, il etoit si gros et si gras, et étant d'une race de chevaux de courses, il a les jambes si menues qu'elles avoient l'air de ne pouvoir soutenir le poids de

son corps. Il ressemble exactement aux chevaux que l'on voit peints dans nos vieilles tapisseries; tout ce que je peux faire pour vous donner une idée de son embonpoint, c'est de vous dire que du garrot à la queue, il y avoit une rainure de graisse telle, qu'en versant de l'eau sur le garrot, elle coulait droit jusqu'à la queue sans se répandre d'un côté ni de l'autre. On est obligé de tenir cet animal dans cette florissante santé pour le mettre en état de répondre aux nombreuses visites qu'on lui amene au printemps.

Je retournerai dans peu de jours à charlotte-ville, et je n'en suis pas fâché; car malgré l'hospitalité que je reçois et les attentions qu'on a pour moi je ne me sens pas *comme il faut* (1) je me trouve dans cette situation pénible qu'éprouvent en général les Anglois hors de chez eux, chose ridicule peut-être, mais qui tient à leur manière d'être, et qui résulte de la conscience que j'ai de ne pouvoir rendre les politesses que je reçois. Je dois rendre justice

(1) ces mots sont en français dans l'original.

à tous les gens bien nés dont j'ai visité les maison : Ils n'ont jamais entamé et ont rarement souffert aucunes conversations politiques. Quelquefois lorsque nous nous trouvons seuls avec des femmes, elles se permettent quelques plaisanteries sur ce que nous sommes leurs prisonniers; mais tout cela avec beaucoup de gaieté et de politesse. La seule circonstance désagréable de cette espèce dont je me souvienne eût lieu a Tuckahoe, où un de nos officiers laissa son mécontentement l'emporter sur la reconnoissance düe à l'hospitalité avec laquelle on l'avoit recu.

Le colonel Randolph faisoit tous les ans présent à sa fille de deux baucaulx de tabac dont le produit lui servoit à acheter en Europe quelques objets de parure. Les vaisseaux chargés de ces tabacs avoient toujours eu le malheur d'être pris. Etant un jour assis avec les dames de la maison la conversation tomba sur la politique mais Randolph très innocemment demanda par quel hasard nous avions été prisonniers, l'officier avec un peu de vivacité repondit précisément comme votre tabac; par une force supérieure. Je n'ai pas besoin de vous dire quels furent l'embarras et la confusion de la jeune per-

sonne, ainsi que de l'officier lui-même, qui sentit aussi-tôt qu'il avait dit une sotise, et par son emportement déplacé perdoit tout droit à l'hospitalité de Tuckahoe.

Je suis etc.

LETTRE LXV.

De la Plantation de Jone, près Charlotte-Ville, en Virginie, 10 *Avril* 1779.

MON CHER AMI,

Pendant mon voyage à Richemond, le général Phillips et le général Reidesel sont arrivés à charlotte-ville. Ils ont été le lendemain aux barraques, et ont paru fort mécontents de la manière dont l'armée a été traitée. A présent les soldats ne sont pas trop mal logés; mais si le général Phillips les avoit vus au moment de leur arrivée, je crois que la vivacité de son caractère et son attachement pour les troupes, l'auroient mis dans le même embarras qu'à Boston. Nos soldats ont été en général très mal pourvue des vivres. On ne leur a donné de la viande que deux ou trois fois par semaine. Il y a eu des semaines où ils n'en ont pas eu du tout. Celle qu'on leur donne est à peine passable; les pauvres gens, sont à présent dans ce qu'ils appelent un jeune n'ayant pas eu de viande d'aucune

espèce depuis le vingt-cinq du mois dernier. Le général Phillips s'est donné beaucoup de mouvemens depuis qu'il est ici, et on espère qu'à l'avenir les troupes seront plus régulièrement approvisionnées.

Le Congrez ne méritent certainement pas les reproches de ces mauvais traitements. Il a été égaré et trompé par un de ses membres, le Colonel Harvey, qui est délégué de cette province.

Lorsque l'on a pris la résolution de nous retenir prisonniers contre les termes de la convention, la Province de Massachuset crut que c'étoit une oppression que de l'obliger à nourrir notre armée, d'autant qu'elle avoit fourni généreusement à l'approvisionnement de ses propres troupes, et même plus en proportion que les autres provinces, et que d'ailleurs elle avoit déja nourri les nôtres pendant près d'un an. Elle pensa qu'il étoit juste que les provinces méridionales partageassent le fardeau, et en conséquence donna ordre à ses délégués d'en faire la demande au Congrès. La motion en ayant été faite, la pétition de Massachuset parut fondée, et l'on examina dans quelle province on pourroit nous conduire. Celles de Jersey et de

New-Yorck, étant le théâtre de la guerre, ne parurent pas convenables quant à la Pensylvanie, elle avoit été tellement ravagée par les deux armées, qu'on la regardoit comme hors d'état de fournir même à ses propres troupes les vivres auxquels elle étoit obligée. Le Maryland étoit si petit qu'il ne pouvoit pas en être question. La Virginie fut regardée comme la province la plus convenable tant par son étendue et sa fertilité que parce qu'en plaçant nos troupes dans les établissemens reculés dans l'intérieur des terres, on évitoit tout danger d'un coup de main de la part de l'armée de New-Yorck pour les enlever.

Lorsqu'on se fût fixé à la Virginie, Le Colonel Harvey proposa au Congrés de faire conduire l'armée dans un terrein qui lui appartenait, à environ six milles de Charlotte-ville, quatre des montagnes bleues, et à plus de deux cent des côtes de la mer. Il ajouta que si le Congrés approuvait ce projet, il s'engagerait à bâtir des barraques et à préparer des provisions pour le primtemps prochain. Cette proposition fut acceptée, et il en fut fait un arrêté vers la fin de Juin dernier.

Le Colonel Harvey se rendit sur-le-champ en Virginie, et employa tous les negres et une partie des habitans à construire ces barraques, et à rassembler des provisions. Après avoir fait le plan du tout, et donné les ordres pour chaque chose, il en laissa l'exécution à son frère, et retourna au congrès. Celui-ci, n'ayant pas la même activité; et ne mettant pas peut-être à la chose le même intérêt, n'y donna pas les soins convenables; et ce fut par ce defaut d'attention que nous trouvâmes à notre arrivée les barraques non finies et tout le reste dans la confusion que je vous ai dépeinte. Lorsque le colonel Harvey quitta la Virginie il s'attendoit bien que tous les préparatifs seroient faits et les provisions rassemblées pour recevoir les troupes à Noël; il savoit bien que les barraques pouvoient être achevées bien avant cette époque, et il avoit pris pour les approvisionnemens des mesures qui n'auroient pu manquer si on avoit suivi ses ordres. Il est juste d'observer que le Congrés consulta le colonel Harvey avant de prendre sa résolution définitive, et d'envoyer des ordres pour nous faire sortir de l'état des Massachusets.

La maison où demeure le général Phillips s'appelle Blenheim. Elle a été bâtie peu de temps après la célèbre bataille de ce nom par un M. Carter qui étoit secrétaire de la Colonie, et qui y avoit par choix, fixé sa résidence. Elle est située sur une éminence élevée d'où l'on jouit d'une très belle vue. Sa construction est dans le genre de celle dont je vous ai donné la description dans ma dernière lettre. Le propriétaire actuel, le Colonel Carter jouit d'une très grande fortune. Il a beaucoup de maisons et d'habitations bien supérieures à Blenheim qu'il laisse tomber en ruine. Cette charmante demeure, lorsque le général Phillips l'a prise, étoit pleines de nègres venus de différentes plantations pour défricher un terrein à quelques milles delà. Les terres que le colonel Carter possède en cette province sont immenses, et ses nègres sont très nombreux puisqu'il en possède quinze cent sur ses diverses habitations.

Le premier soir après avoir quitté Richemond, j'ai couché dans une très jolie maison de campagne qui appartenoit autre fois au colonel Bird qui s'est beaucoup distingué dans la dernière guerre, dans la malheu-

reuse affaire du général Braddock. Il étoit fort riche et possédoit toutes les terres à plusieurs milles à sa ronde, tant aux environs des cascades, qu'autour de Richemond — Son mérite, ses talents, ses connoissances, étoient généralement estimés, mais s'étant l'aissé égarer par la passion du jeu, ses affaires à sa mort se sont trouvées dérangées. Une veuve qu'il a laissée avec huit enfans a sauvé du naufrage de cette immense fortune une belle maison dans un endroit appellé Westover sur la rivière James, quelques parties de son propre patrimoine, quelques plantations et un assez grand nombre d'esclaves. Le terrein autour de la maison de Westover est disposé de la manière la plus heureuse, et avec le meilleur goût. De dessus la rivière la vue en est délicieuse.

D'après mes observations et mes remarques dans mon dernier voyage, il m'a paru qu'avant la guerre l'esprit d'égalité dominoit moins en Virginie que dans les autres provinces et qu'il y avoit dans celle ci plus de différence que dans les autres, entre les diverses classes de la société. Mais depuis la guerre, ce principe semble y avoir beau-

coup gagné j'en ai une preuve chez le colonel Randolph a Tuckahoe. Trois paysans qui étoient venus lui parler pour quelque affaire entrèrent dans la chambre où il étoit avec sa compagnie, prirent eux-mêmes des sièges, les approchèrent du feu, et s'asseyant sans façon, se mirent à tousser, à cracher ôtèrent leurs bottes de voyage toutes couvertes de boue, puis commencèrent à exposer leur affaire qui n'étoit autre chose que quelque farine du continent qu'ils vouloient faire passer aux moulins du Colonel. Quelqu'un, lorsqu'ils furent partis, observa qu'ils avoient pris bien des libertés. Le Colonel répondit que cela étoit inévitable; que l'idée d'indépendance amenoit nécessairement l'idée d'égalité, que tout homme qui portoit les armes, se croyoit avec raison sur le même pied que son voisin, et il termina en disant : » Chacun de ces gens là se » regarde sans doute comme mon égal à » tous égards. »

Il y avoit, et il y a encore, trois classes ou dégrés d'habitans outre les nègres. Mais je crains que l'avantage de ces dinstinctions ne se soutienne pas dans ce pays au même

degré qu'il étoit avant le commencement des hostilités.

La première classe est celle des *Gentleman* (1) des familles les meilleures et les plus riches qui sont ici plus nombreuses que dans toutes les autres provinces. Ils ont reçu pour la plupart une éducation soignée, ont de l'usage du monde, des manières aisées, et une conversation polie. Plusieurs ont des voitures, de la vaisselle plate, des haras, et de fort beaux chevaux de carosse.

La seconde classe, qui comprend presque la moitié des habitans, est composée de caractères, de professions et d'états si variés qu'il seroit difficile de lui assigner une description particulière, et de rendre la véritable physionomie de ceux qui la composent. On peut dire pourtant qu'en général ils sont bons, hospitaliers et généreux. Mais le défaut d'une bonne éduca-

(1) On sait que le mot *Gentlman* en anglois, ne correspond pas à notre vieux mot françois, *Gentilhomme*; il s'applique ordinairement aux gens riches et bien élevés, c'est à peu près ce que dans notre ancien langage on appelloit *gens comme il faut*. On assure, qu'aujourd'hui en France, tout le monde est *comme il faut*.

tion, celui d'usage du monde, et sur-tout l'habitude qu'ils ont de vivre avec leurs esclaves sur lesquels ils exercent un empire tyrannique, gâtent toutes ces bonnes qualités. Ils sont grossiers, fiers et féroces, attachés au jeu et à la dissipation, surtout aux courses des chevaux, et aux combats de coqs. en un mot, ils réunissent une combinaison singulière de qualités et de defauts directement opposés les uns aux autres. La plupart d'entre eux ont à la fois les idées les plus justes et les plus méprisables, les principes les plus honnêtes et les habitudes les plus vicieuses, un mérite réel et une brutalité barbare. Plusieurs cependant, malgré ces nombreuses inconséquence sont des membres très estimables de la société; presque tous ont de l'esprit et de l'intelligence.

La troisième classe, qui compose en général la plus grande partie du genre humain, est peut-être moins nombreuse en Virginie proportionnellement aux autres habitans, que dans aucun autre pays. Au reste ceux même des Virginiens qui sont grossiers, sans éducation, turbulens et querelleurs, sont généreux, hospitaliers, et bienfaisans.

On

On seroit tenté de croire qu'il y a quelque chose de particulier au climat de Virginie qui inspire à toutes les classes de la société cette disposition à l'hospitalité.

Le petit peuple a cette curiosité impertinente qui est fatiguante pour les étrangers. Mais il est à cet égard beaucoup moins importun que celui de la nouvelle Angleterre. Il est paresseux, aime à boire, et lorsqu'il est yvre, il devient vindicatif et cruel. Souvent dans ces momens il se venge d'insultes très-anciennes oubliées et pardonnées depuis long-temps. Le souvenir de l'injure se réveillant dans leur âme avec bien plus de force que celui du raccommodement, ils cherchent avec ardeur l'objet de leur haine; et s'ils le trouvent, ils assouvissent leur vengeance avec une barbarie digne des sauvages.

Leurs amusemens sont les mêmes que ceux de la classe mitoyenne. Mais ils y ajoutent les *luttes à coups de poings* (Boxing Matches) dans lesquels ils montrent une cruauté qui dénote toute la férocité de leur caractère. Une lutte Angloise quoiqu'elle fasse honte à une nation policée est l'humanité même, comparée avec la ma-

nière de combattre des Virginiens. Auparavant d'en venir aux mains, les combattans conviennent entr'eux, s'il sera permis d'employer tous les avantages, c'est à dire de mordre, d'égratigner (1) et si je peux me servir de ce terme de s'abelarder mutuellement. Quand ces trois préliminaires sont arrêtés, ils tombent l'un sur l'autre, et après quelques efforts, saisissent leur adversaire avec les dents. Ce qu'il y a de remarquable, et ce qui prouve que ces combats, loin d'être l'effet de la colère, se font avec un grand sens froid, c'est que quelques soient les conditions elles sont exactement observées. Si l'on est convenu de n'employer qu'un ou deux de ces moyens, quelqu'animé, quelque long que soit le combat, on n'a jamais recours à ceux qui sont exclus.

Les végétaux n'étant jamais ici fort abondans et y étant sur-tout fort rares au commencement du printemps, nous suivons la méthode des habitans qui prennent les feuilles du Poke-plant au moment où elles sortent de terre et où elles sont encore

(1) *Gouging* s'arracher les yeux.

tendres et douces. Cela remplace assez bien les épinards, et y ressemble beaucoup pour le goût. Cependant, il faut les cueillir avec beaucoup de précaution, et ne pas attendre qu'elles soient trop vieilles car si la tige est dejà poussée, et qu'en arrachant les petites feuilles, on y laisse un peu de bois, on court en les mangeant le risque d'une mort certaine; ce bois purgeant le corps à l'excès. Malgré la mauvaise qualité de cette plante, les enfans en mangent en automne, sans aucun inconvénient. Le suc de ces fruits produit le plus beau rouge du monde; mais on n'a encore pu trouver aucune methode pour le fixer. Les draps et les laines teintes avec cette couleur passent très promptement. Plusieurs personnes de ce mérite et des chymistes très instruits, se sont occupés du moyen de fixer cette couleur; on le cherche avec autant d'ardeur que la pierre philosophale et il seroit presque aussi utile à trouver.

Je suis, etc.

LETTRE LXVI.

Plantation de Jone près Charlotte ville en Virginie, 15 Mai 1779.

MON CHER AMI.

Le pavillon de Trève est arrivé il y a quelques jours a Richemond avec des habits pour l'armée; et parmi le grand nombre de lettres qu'il a apportées, j'ai été surpris et affligé de n'en pas voir une seule pour moi. Mes amis croyent sans doute, qu'il est impossible qu'une lettre me parvienne à une si grande distance, au fonds de ces vastes forets. Je serois pourtant bien aise de savoir s'ils sont vivans et en bonne santé; je les dispense volontiers du reste. Pour moi j'écris toujours de temps-en-temps. Mais l'incertitude des couriers peut m'exposer de leur part aux mêmes reproches.

Votre ancien ami Clark, de Boston, qui est notre Commissaire des vivres, vient d'arriver ici de New-York; j'ai passé quelques jours avec lui, à son quartier. Outre le plaisir que j'ai eu à lire une foule de jour-

neux et de papiers publics ; j'ai appris avec bien de l'intérêt tout ce qui s'est passé sur le continent et entre autres choses un récit détaillé de la retraite de notre armée de Philadelphie à New-York.

Vous pouvez vous souvenir de ce que je vous ai dit dans une autre lettre, qu'une bonne retraite est regardée comme le chef d'œuvre d'un général. Il me semble, qu'en cette occasion, sir henri Clinton l'a prouvé, et qu'en surmontant les difficultés et les dangers sans nombre qu'il avoit à vaincre, il a montré autant de sagesse et d'habileté que de courage. Il avoit à traverser, pendant toute sa route, un pays universellement ennemi, et dont il ne pouvait attendre aucune espece de secours; en conséquence avant de commencer cette dangereuse retraite il avoit pris la précaution de se pourvoir de tout ce dont il pourroit avoir besoin. Cette quantité de provisions occasionnoit un embarras très nécessaire sans doute, mais cependant assez gênant ainsi que tous les bagages qui accompagnoient l'armée, et qui formoient avec elle une ligne de près de 12 milles d'étendue. Quand on pense sur-tout que cette armée marchoit dans un

pays entrecoupé de montagnes, de rivières, de bois et de rochers où se trouvoient à tout moment des passages difficiles, on conçoit que sa marche lente et pénible dut donner le temps aux Américains de s'assembler. Aussi se réunirent-ils promptement pour la harceler, et Washington en peu de temps eut assez de force pour rendre ses mouvemens extrêmemens dangereux.

Lorsque sir henry Clinton vit que les Américains se proposoient de l'attaquer, il en conclut naturellement que leur projet étoit de s'emparer des équipages de l'armée, et de couper son arrière garde, ce qui, d'après son étendue, ne lui paroissoit que trop aisé. Il a dit à Clark de dire au général Phillips, entre autres détails de cette Bataille, que la veille, assis sur une pierre, il avoit regardé pendant une heure défiler les Bagages hésitant en lui même s'il ne donneroit pas à l'instant des ordres pour les détruire. Cependant, pensant que ce serait une honte pour l'armée anglaise, et un trop grand triomphe pour les Américains, il se détermina à les conserver à tout événement; le jour de l'action de Monmouth, il les envoya en

avant dès le matin sous les ordres du général Knyphausen, afin de pouvoir marcher lui même avec moins d'inquiétude.

Vous aurez vu dans le recit officiel de sir henry Clinton les divers mouvemens et les positions des deux armées dans cette action ; ainsi je les passe sous silence, et je me borne à vous donner son opinion sur cette affaire, qu'il a fait passer par Clark au général Phillips qui lui en avoit fait une description assez détaillée. Sir henry Clinton avoit dessiné une légère exquisse du terrein et des positions prises pendant l'action puis il dit par réflexion : « Clark il ne faut » pas que vous emportiez ces desseins ; » car si les Américains vous les trouvoient, » surement-ils vous feroient pendre ; ainsi » dites seulement au général Phillips que, » *ce jour là, j'ai combattu sur le velours* » il entendra ce que je veux lui dire. »

Il arriva dans cette bataille une circonstance singuliere qui prouve bien le sens froid et le jugement de sir henri Clinton, même au milieu de la chaleur de l'action. Comme il étoit occupé av[illegible] de ses aides de camp à r[illegible] deux lieux, au détour d'un [illegible] connoître les [illegible] chemin, ils rencon-

trerent un officier Américain parfaitement bien monté sur un cheval noir. Celui-ci, les appercevant, s'arrêta, et avoit l'air de vouloir s'avancer pour leur parler, lorsqu'un des aides de camp de sir Clinton lui tira un coup de pistolet, et sur le champ l'officier s'enfuit. Sir henry fut très mécontent de la conduite de son aide de camp, et le gronda beaucoup de sa précipitation. Il étoit persuadé que cet homme vouloit lui parler et qu'il avoit peut-être à lui donner quelque nouvelle importante, ajoutant que dans la dernière guerre d'Allemagne, étant avec le prince Ferdinand à reconnoître un terrain, un homme à cheval vint précisément de même, et lui donna une instruction qui décida de la bataille.

La saison devient desagréable. Il fait, pendant une grande partie du jour, excessivement chaud ; les pauvres nègres travaillent pendant toute la journée et ne cessent de bécher du tabac, même à midi, lorsque les rayons du soleil sont véritablement brûlans. Malgré cette chaleur incroyable, ils transpirent à peine ; ils ont sans doute quelque propriété particuliere, qui les met en état d'y resister. Ce n'est

pas leur couleur, puis que nous savons que le noir absorbe les rayons du soleil plus puissamment que toute autre couleur. Peut-être est-ce cette substance huileuse qui sort continuellement de leurs pores. Car j'ai remarqué que même dans les plus grands froids, leur peau est toujours onctueuse ; et il est sûr qu'elle est beaucoup plus douce que la nôtre, ce qui vient sans doute de la cause que j'ai indiquée. J'ai remarqué une différence de transpiration très sensible des négres aux mulâtres. Ceux-ci dans leurs différentes teintes transpirent d'autant plus qu'il sont proportionellement plus éloignés du noir, et les blancs transpirent plus qu'eux tous.

Je vous ai dit qu'il y avoit des mulâtres de diff rentes teintes. Je dois vous dire d'où elles proviennent ; et sans doute vous serez surpris lorsque je vous dirai que c'est du commerce des planteurs avec leurs négresses ; si le fruit de cette union est une mulâtre, un nouveau commerce avec celle-ci produit une couleur moins foncée. J'ai vu un exemple de ceci chez le colonel Cole dont je vous ai parlé, il y avoit chez lui des mulâtres de toutes les

teintes depuis la plus rembrunie jusques à la plus claire. Il y avoit parmi ces derniers quelques jeunes femmes très jolies, faite à peindre et ayant de forts beaux traits. Tous ces mulâtres, me dit on, étoient les enfans du Colonel. Je ne puis m'empêcher de penser en moi-même que si un homme peut avoir un commerce avec son esclave, il est honteux à lui de laisser ses enfans dans l'esclavage, car il faut vous dire que ces mulâtres travaillent tout autant que les nègres et ne sont ni mieux traités ni mieux nourris, je conviens que c'est une assez jolie manière de se procurer des esclaves à bon marché. Je crois qu'il n'y avoit pas moins de vingt mulâtres de cette espece chez le Colonel qui a cependant une femme jolie et aimable, dont il a eu huit enfans.

Vous connoissez la principale occupation de ces pauvres negres. Je vais vous décrire la culture de la grande denrée de cette province, le tabac.

Cette plante est indigène de l'Amérique où elle est d'un usage fort ancien, quoi qu'elle n'y fût ni si généralement ni si bien cultivée qu'elle l'a été depuis que cette pro-

vince a été peuplée par des Européens. Les Indiens en prenoient tout simplement les feuilles et laissoient la plante croître spontanément. Lorsqu'elle est parvenue au terme de sa croissance elle est presque aussi grande qu'un homme de moyenne taille. La tige est droite, velue et très gluante. Les feuilles sont alternatives, d'un verd pale, et jaunâtre, et sont très grandes vers la partie inférieure de la plante.

Les graines de tabac sont d'abord semées sur des couches, d'où on les transplante aprés les premieres pluyes, dans un terrein disposé en petites mottes à peu près comme nos houblonnieres. Environ un mois aprés, la plante à un pied de haut; alors on l'étête et on l'élague des bourgeons et des basses feuilles, on a ensuite la plus grande attention à la sarcler deux fois par semaine, et à ôter des racines les mauvaises herbes et les insectes. Vous pouvez concevoir par là quel immense travail cela entraine dans une grande plantation où il n'y a que du tabac. Environ six semaines aprés avoir été émondée et élaguée, la plante arrive au terme de sa croissance. Elle com-

très effrayans, n'étant composés que de quelques madriers posés en travers sur des poutres sans aucune espece de parapet) lorsqu'un vieux pin rompu tomba précisément entre la chaise et les chevaux. Heureusement il ne fit d'autre mal que de briser les deux roues de devant, et d'estropier un des chevaux.

Comme nous n'avons pas plus de provisions qu'il ne nous en faut, j'ai été avec plusieurs Officiers dans les bois pour tâcher de tuer quelques lapins. Lorsqu'une fois les chiens en ont éventé quelques uns, on est sur de les prendre parce qu'ils ne se cachent point comme les nôtres, mais ils courent à des arbres creux dans lesquels ils grimpent à une hauteur considérable. On les arrache de cette retraite à l'aide d'une branche fendue par le bout qui s'entrelasse dans leur peau. Pendant que nous étions occupés à prendre ces lapins, nos chiens abboyoeint continuellement vers une branche d'arbre à l'extremité de laquelle nous apperçûmes un *Opossum* suspendu par la queue, ainsi que le fait toujours cet animal lorsqu'il est poursuivi. Nous fîmes monter sur l'arbre un domesti-

que qui secoua la branche ; l'Opossum tomba parmi les chiens, et ne fit pas le moindre effort pour s'échapper. Il resta immobile comme s'il eût été mort. Nous le primes, et nous l'emportâmes à la maison. Pendant tout le chemin, il ne donna d'autre signe de vie que de soupirer doucement. Il fut mis dans une cour dont il ne pouvoit sortir, et nous l'observâmes pendant près d'une heure sans lui voir faire le moindre mouvement : il avoit l'air exactement mort. Enfin il souleva doucement sa tête, regarda autour de lui, et ne voyant aucun danger chercha à l'échapper. Nous ouvrîmes la porte, et lachâmes les chiens qui le poursuivirent. Il se recoucha à l'instant et resta étendu comme auparavant sans donner le moindre signe de vie. Les chiens ne voulurent point y toucher, revinrent sur leurs pas, nous sortîmes et nous les excitâmes. Deux vigoureux épagneuls le secouerent et le mordirent même, jusqu'à lui briser les os que nous entendions distinctement craquer sans qu'il donnat le moindre symptome de vie. Après qu'ils l'eurent bien pillé et qu'ils lui eurent cassé presque tous les os, ce que

vous ne trouverez probablement pas fort à l'honneur de notre humanité, nous lui jettâmes une grosse pierre sur la tête pour finir ses tourmens; et même alors, en quittant la vie, il fit à peine un leger mouvement. Cette manière de feindre la mort est ce qui défend cet animal du chat des montagnes, et des autres animaux carnassiers.

J'allai, il y a quelques jours, avec plusieurs Officiers, voir un divertissement particulier à ce pays ci qu'on appele quarter racing (course d'un quart); c'est une course entre deux chevaux d'un quart de mille en ligne droite. Auprès de la plupart des *ordinaires* on trouve dans les bois un terrain frayé et préparé exprès pour cet objet. On y pratique deux routes à sept huit toises de distance l'une de l'autre dans lesquelles courent les chevaux. Les deux classes inférieures des habitans ont un goût singulier pour cet amusement; ils ont à cet effet une race de chevaux qui fournissent ces courses avec une vitesse incroyable, et qui, dans cette étendue, peuvent vaincre facilement tous les autres. Je crois pouvoir dire sans exagération que le fameux

mieux *l'Eclipse* lui même n'auroit pu les surpasser en promptitude. Car nos chevaux sont quelque temps avant de se mettre en haleine, et d'atteindre la plénitude de leur course; au lieu que ceux ci sont accoutumés à déployer toute leur vitesse à l'instant même du départ. C'est le plus ridicule amusement du monde : car si par hazard, vous regardez un moment d'un autre côté, la course est finie avant que vous ayez pu tourner la tête. Il se fait cependant à ces courses des paris considérables. Nous avons resté assez long-temps pour en voir plusieurs, puis nous nous sommes retirés parce qu'on nous a donné à entendre que la journée devoit finir par quelques unes de ces horribles luttes dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre, et que d'ailleurs deux ou trois, des plus habiles dans cet art détestable, avoient dit qu'ils vouloient chercher querelle aux officiers Anglais; ce qui nous a déterminé à laisser ces *Buckskins* (peaux de bouc) se battre entre eux. Je dois à propos de cela vous expliquer cette épithète. Les habitans de la nouvelle Angleterre en représaille de ce que ceux de la Virginie leur avoient donné

le nom de *Yankees* leur ont donné celui-ci par allusion à leurs ancêtres qui étant chasseurs, vendoient des peaux de chevreuils ou plutôt de daims, car il n'y a pas de chevreuils, (Rocbucks) en Virginie.

Ces courses ne sont guères usitées que dans les parties intérieures de la province. On s'en mocque aux environs de Richemond et des autres grandes villes. Il y a à Williams-bourg un excellent emplacement pour des courses de deux, trois ou quatre milles. Il s'y fait des courses tous les printemps et tous les automnes, le prix en est en général fourni par souscription, et le cheval qui sur trois courses de quatre mille, en gagne deux remporte ce prix qui est de cent livres sterling pour le premier jour, et de 50 pour les autres. Les courses durent ordinairement une semaine, pendant laquelle il s'y rend de très beaux chevaux qui ne figureroient point mal à Newmarket.

Il y a ici deux sortes d'insectes extrêmement importuns qui sont le Vood-tick et le Seed tick. Le premier, qui est à peu près de la taille d'une punaise et qui y ressemble beaucoup, se trouve principalement sur

les arbres et sur les joncs. Lorsqu'il tombe sur vous, il insinue sa trompe dans les pores de la peau et suce le sang, jusqu'à ce qu'il soit devenu d'une grosseur énorme, à près quoi il lâche prise et tombe. Il tourmente beaucoup les bestiaux. Le second tire son nom de ce qu'il n'est pas plus gros qu'une petite semence (seed) on le trouve principalement sur le gazon. Lorsqu'il s'attache à vous, à l'aide de son extrême petitesse, il entre dans l'épiderme et y cause une irritation insupportable. Il est dangereux de frotter la partie douloureuse, car il en résulte presque toujours de l'inflammation et quelque fois de la corruption. Le moyen de prévenir ces fâcheux effets est d'exposer la partie affectée à une fumigation de tabac qui, pénétrant dans les pores, fait mourir l'insecte.

Un petit arbrisseau particulier à cette province, porte une fleur que les habitans appellent fleur de tettons. Elle ressemble assez à la fleur du trefle, et est remarquable par une qualité singulière, c'est qu'elle conserve long-temps après avoir été cueillie un parfum très agréable, qui augmente à mesure qu'elle sèche. Son nom lui vient

de ce que les femmes sont dans l'usage de mettre de ces fleurs dans leur sein, et de les y laisser jusqu'à ce qu'elles ayent perdu toute leur odeur.

Ayant quelque affaire au colonel Bland dont je vous ai parlé dans une de mes précédentes lettres, j'ai été pour le voir, et je suis arrivé chez lui précisément au moment où il venoit de monter à cheval. Il descendit, et avec la politesse qu'il montre en toute occasion aux officiers Anglais, il m'invita à entrer chez lui. Lorsque j'eus terminé l'objet de ma visite, je pris congé de lui, et je ne pus m'empêcher malgré toute sa politesse et ses attentions de rire en moi même du ton imposant et des manières importantes qu'il prenoit pour se donner à nos yeux un air de conséquence. Pour nous faire voir, par exemple, qu'il savoit bien le françois, étant monté à cheval sans son épée, il dit à un négre qu'il a acheté dans quelqu'une des Isles françaises, de la lui apporter. Celui-ci la lui présenta sans le fourreau. Le Colonel fort en colère lui dit alors: *donnez moi, donnez moi*.... Et après avoir cherché long-

temps ; *donnez moi mon scabbard* (*fourreau.*)

Nous nous sommes trouvés dernièrement dans un grand embarras au sujet du papier monnoye tant de celui du Congrés que de celui de cette province, l'un et l'autre ayant été contrefaits. Le premier quoi qu'il ait encore un peu de cours, est presque par-tout refusé à cause de cela, et le dernier est absolument arrêté. On en fait une nouvelle émission que le Gouverneur et l'assemblée espèrent ne devoir pas être facilement contrefaits. elle est faite avec un papier qu'on ne trouve pas facilement dans ce pays ci, les fabriques de papier n'étant pas assez perfectionnées pour en faire de cette espèce. A la vérité cet art dans toute l'Amérique est très peu avancé. La plupart des papiers nouvelles sont imprimés sur du papier bleu ou plutôt de gros papier gris, pareil à celui qu'employent les épiciers. Mais celui dont on s'est servi pour les nouveaux billets, est du papier Joseph tel que celui des chapeliers. On en a trouvé une grande quantité dans un vaisseau qui a été pris et saisi par le Gouverneur pour cet objet. Outre les grandes pertes

que nous éprouvons à tout moment sur le papier monnoye, en général, nous avons beaucoup souffert tant de cette nouvelle émission que de la dépréciation du papier du Congrés; le change étant à présent a plus de 500 *dollars en papier pour une guinée.*

Ce bas prix du papier du congrés, vient de la grande quantité de contre-facons, que toute personne qui veut en courir les risques, peut se procurer pour rien à Newyork et faire circuler dans toutes les provinces, et vous concevrez quelle confusion il y aura à la fin de cette malheureuse guerre, de quelque manière qu'elle se termine, quand je vous dirai que plusieurs personnes possèdent actuellement des plantations, qu'elles ont achetées avec du papier monnoye contre-fait, qu'elles mêmes ont apporté de Newyork. Je vous ai déjà, dans différentes lettres, donné quelques détails sur le papier monnoye, je pense que vous serez bien aise d'en voir et enconséquence, je joins ici quelques Dollars.

Je suis, etc.

LETTRE LXVII.

Richemond en Virginie.

14 *Juillet* 1779.

MON CHER AMI,

Vous conclurez sans doute en recevant une seconde lettre dattée de ce lieu que, charmé de la bonne réception qu'on m'y a faite, j'ai voulu y faire une seconde visite; mais quelqu'amusant qu'eut été un pareil voyage, celui-ci est aussi désagréable pour moi, que pour d'autres, puis qu'il a pour objet, de porter les ordres du général Phillips, qui deffend à tous les Officiers, de s'éloigner à plus de vingt milles des barraques.

En venant ici j'ai couché à Tucka-Hoc, où j'ai rencontré le colonel mead, le colonel Laurens et un autre Officier de la suite du général Washington. J'ai témoigné à plusieurs reprises le regret bien sincère, que ce Général lui-même n'ait pas été de la partie, ayant un vif desir de voir et d'entendre cet homme célèbre, à qui dans tous mes voyages, je n'ai jamais entendu

faire le moindre reproche comme particulier, et, dont le caractère public, a fait l'étonnement et l'admiration de toute l'Europe.

La conversation étant tombée sur les chevaux, le colonel Mead, nous loua beaucoup le courage et la force d'un des siens. Ces qualités nous dit-il, avoient empêché cet animal, de tomber entre les mains d'un parti de nos dragons. Le Nègre qui en avoit soin, étant allé chercher du fourage, fut surpris, poursuivi et presque entouré par ce parti, dans un champ fermé d'une haie prodigieuse, qui avoit près de neuf pieds de haut. Le pauvre Nègre, tremblant pour lui-même, et craignant le mécontentement de son maître dans le cas où il abandonneroit le cheval, le conduisit au gallop vers la haie; l'animal la franchit et s'enfuit avec son cavalier au travers des bois, au grand étonnement des dragons. Le Colonel croyoit avoir été redevable à ce cheval, de sa propre sûreté à la bataille de Mon-mouth, ayant été tiré et poursuivi par quelques Officiers Anglois, pendant qu'il étoit occupé à reconnoître. Lorsque le Colonel m'eut dit cette circonstance, j'imaginai qu'il

devoit être la personne qu'avoit tirée l'aide-de-camp de sir Henry Clinton. Je lui demandai quelle étoit la couleur de son cheval; il me dit qu'il étoit noir, ce qui acheva de me convaincre. Je lui parlai de sa rencontre avec sir Clinton, et il me répondit qu'effectivement il se souvenoit d'avoir rencontré ce jour là, plusieurs Officiers Anglois, dont un portoit une étoile. Lorsque je lui fis part de l'observation de sir Henry Clinton, et des reproches qu'il avoit faits à son aide-de-camp, le Colonel sourit et répliqua : s'il avoit sçu que c'étoit le commandant en chef, il auroit fait tous ses efforts pour le faire prisonnier.

J'ai appris à la Cour de Justice de Goochland, la manière noble dont le colonel Randolph s'est vengé de l'insolence de quelques-uns de ses voisins qui, pour le punir de son hospitalité envers les Officiers Anglois, avoient menacé de mettre le feu à des moulins précieux, qui lui appartenoient. Au premier jour d'audience après avoir entendu ce rapport, il établit dans un discours plein de chaleur et d'éloquence, que personne n'avoit le droit de scruter son intérieur, ni de critiquer sa conduite

privée; que son caractère public étoit bien connu, et que personne n'avoit avec plus de zéle et de persévérance que lui, soutenu la cause des Américains. Il termina en offrant de donner cinq cent livres sterlings à ceux qui pourroient découvrir les auteurs de ces menaces. Depuis cette aventure, le Colonel a redoublé d'attention pour nos Officiers, agissant en cela dans les vrais principes de l'indépendance, et faisant rougir ses compatriotes de leur peu de générosité.

Dans ma route pour venir ici, j'ai été retenu près de deux jours, par l'inondation de la rivière, dans un endroit appellé la pointe des fourches, où la rivière James se partage en deux. Je fus très-étonné de la crue subite de l'eau, parce qu'il n'avoit pas plu depuis plusieurs jours: mais ayant fait à cet égard quelques questions, j'appris qu'aucune pluie, à moins qu'elle ne fut très considérable, ne faisoit jamais monter la rivière, qu'au bout de quelques jours, pendant lesquels les eaux se rassemblent de toutes les montagnes et se précipitent en torrens prodigieux. Elles étoient montées à un tel point, que l'inondation couvroit un espace de plusieurs milles, et comme elles

couloient avec impétuosité, elles entrainoient dans leurs cours une terre rougeâtre qui leur donnoit l'air d'un fleuve de sang. Depuis qu'elles sont diminuées, on a pris ici aux cascades, beaucoup d'esturgeons et de truites; il est vrai qu'en général le poisson y est très-abondant dans cette saison, surtout l'anguille, on en voit de fort grandes que l'on prend dans des *Weirs*. On trouve de ces machines en grand nombre, sur la rivière James au-dessus des cascades, ainsi que sur toutes les rivières et ruisseaux. Ces *Weirs*, ne sont autre chose que des pierres placées au travers de la rivière, à la hauteur ordinaire du courant, avec un passage au milieu, auquel est attaché un panier d'osier, ou une boëte de bois, dans lesquels on prend une grande quantité de poisson.

Rien, je crois, ne montre plus évidemment le malheur des habitans de toute l'Amérique, et ne fait mieux juger de l'esprit de persécution et d'oppression qui règne dans toutes les provinces, que les nombreuses émigrations qui se font vers un nouvel établissement appellé Kentucky. Le sol de ce canton est très-fertile, il s'y trouve

beaucoup de buffles. Le pays à plusieurs milles à la ronde, est une plaine unie qui produit très-peu d'arbres. On fait continuellement des nouvelles découvertes dans le vaste étendue du continent de l'Amérique, et quelque jour on apprendra peut-être à ce moyen quelles sont ses bornes à l'Ouest. Ce nouvel établissement est à environ mille milles d'ici. Malgré ce grand éloignement, ceux qui s'y rendent, et qui peut-être quittent, pour y aller, des habitations saines et commodes, des plantations qu'ils ont passé toute leur vie à deffricher et à cultiver, paroissent heureux et contens. Ils sont consolés de tout, par l'idée de se soustraire à la tyrannie du congrés, et à l'oppression de ses fiers partisans. Leur manière de voyager ressemble fort à celle des anciens Patriarches. Ils emmènent avec eux chevaux, beufs, moutons, tous leurs bestiaux et leurs volailles. J'ai vu dans ma route, une famille qui partoit pour cette nouvelle colonie, et qui quittoit une jolie habitation, entourée de tout ce qui semble devoir rendre la vie douce et agréable. Mon Poëte favori, le Docteur Goldsmith a peint d'une manière

bien touchante, dans les vers suivans, un départ de cette espèce.

« Quelle affliction, grand Dieu ! obscurcis le jour de ce triste départ. Avec quel regret ils quittèrent les promenades de leur enfance ! comme ces pauvres exilés se rappellant leurs plaisirs passés, parcouroient avant de les quitter, leurs bosquets chéris et leur disoient tendrement un dernier adieu. »

Et je ne peux mieux vous décrire cette famille partant pour ce voyage, qu'il ne l'a fait lorsqu'il dit :

« Le vieux et respectable père, le premier prêt à partir pour ces mondes nouveaux, s'attendrit sur le chagrin de sa famille ; pour lui, ferme dans son innocence et sa vertu, il n'aspire qu'aux mondes éternels qui l'attendent au-de là du tombeau. Son aimable fille, parée de ses charmes et de ses pleurs, dit adieu à la tendre compagne des jeux de son enfance, elle marche à côté de lui sale et négligée, elle quitte en soupirant, la main de son amant pour prendre le bras de son père. La mère laisse échapper quelques plaintes, elle se retourne vers la chaumière où elle a gouté tous les plaisirs de sa vie,

baigne de pleurs et couvre de baisers ses jeunes enfans, et les presse contre son sein avec une émotion qui les lui rend encore plus chers, tandis que son mari lui tend la main pour la soulager, n'exprimant sa douleur que par un sombre et majestueux silence. »

Le temps est dans ce moment extrêmement chaud, ce qui rend les voyages difficiles et désagréables, sur-tout à cheval. Les rayons du soleil ont tant de force vers le milieu du jour, que ni vous ni votre cheval ne pouvez les soutenir, et que vous êtes obligé de ne marcher que le matin et le soir. Les habitans se servent d'une voiture qu'ils appellent *Sulky*, espèce de cabriolet qui n'a de largeur que ce qu'il en faut pour une seule personne. Ils prétendent que le cheval est moins fatigué de trainer cette voiture que de porter son cavalier. Au reste quand on voyage à cheval, il faut aller au pas ou au gallop, le trot étant trop fatiguant pour le maître et pour l'animal.

A chaque plantation auprès de laquelle vous passez, les pêchers vous présentent leur fruit, pour appaiser la soif brûlante qu'occasionne la chaleur, et on ne regarde

pas comme un vol d'en prendre quelques-unes pour se rafraîchir soi et son cheval. Si le maître de la plantation vous les voit cueillir, il vient lui-même vous indiquer les arbres qui portent les meilleures, car il y en a ici de plusieurs espèces; et quoi qu'elles y soient si abondante qu'on nourrit les cochons avec, cependant fort peu, excepté dans les jardins des gens riches, ont la saveur et le goût qu'ont ces fruits en Angleterre.

Depuis que j'ai vu faire le *Peach-Brandy* je ne suis plus surpris que cette liqueur ait de si pernicieux effets, lorsqu'on en prend avec excès, ni même qu'elle soit mal-saine en quelque petite quantité qu'on en boive. Après avoir cueilli le fruit, on le met dans de grandes cuves où on le laisse fermenter jusqu'à ce qu'il soit dans un état de putréfaction, au point qu'il exhale une odeur désagréable et dangéreuse. On met ensuite ces pêches sous le pressoir, et on distille la liqueur qu'elles produisent. Je n'ai jamais pu savoir pourquoi l'on laisse ainsi pourrir les pêches. Lorsque j'ai demandé à plusieurs habitans, s'ils ne croyoient pas qu'en pilant les pêches aussi-tôt qu'elles sont cueil-

lies, on obtiendroit une liqueur agréable et plus saine, ils m'ont répondu que cela pourroit être, mais qu'on étoit dans l'usage contraire.

La ville de Richemond, ainsi que les plantations qui l'entourent, a plusieurs Milles de la Route, ont couru le plus grand danger par un incendie qui s'est déclaré dans les bois, et qui a commencé d'une Manière terrible. Heureusement, avant qu'il eût fait aucun dommage important, il est tombé une grande pluie qui l'a arrêté. elle ne l'a cependant pas tout a fait éteint, il reparoit par moment en différents endroits, mais assez foible pour qu'on puisse l'empêcher de s'étendre.

Ces incendies sont très fréquents pendant l'été. Jai vû à Charlotte-ville les montagnes en feu dans un espace de trois ou quatre Milles; ils sont occasionnés par la négligence des Voituriers qui, le soir, après avoir dételle leurs chevaux, leur avoir donné à manger, leur avoir mis des entraves et une sonnette au col pour les laisser paître dans les Bois, font pour s'échauffer pendant la nuit un grand feu qu'ils n'ont pas la précaution d'éteindre le lendemain avant de partir.

Partir. Ce feu se communique aux feuilles sèches dont la terre est couverte, gagne le bois, s'étend rapidement et produit ces dangereux et terribles incendies.

Je pars demain pour retourner à Charlotte-ville ; je profiterai de la première occasion pour vous écrire lorsque j'y serai. Je vous envoye cette lettre par le courrier qui retourne à Newyork. Jespère qu'elle vous parviendra.

Je suis votre etc.

LETTRE LXVIII.

Plantation de Jone près Charlotte ville en Virginie, 4 Aoust 1779.

MON CHER AMI,

En revenant de Richemond, j'ai eu occasion de voir par quelle méthode les chasseurs de virginie acquierent une si grande adresse dans l'usage des armes à feu, j'en ai vu un grand nombre assemblé et occupé à tirer au blanc; on m'a appris que cet amusement étoit généralement usité dans ce pays, longtems avant le commencement de la guerre. Ils sont si certains de frapper où ils visent que l'un deux ne craint pas de tenir à la main la planche qui sert de but. Quelques uns même comptent tellement sur l'adresse de leurs camarades qu'ils tiennent cette planche entre leurs doigts et la présentent à celui qui tire. (1)

(1) Les anciens s'exercoient continuellement à l'usage de l'arc, du javelot, de la pique etc. Tout chez-eux préparoit le citoyen à la guerre; leurs jeux publics, leurs occupations journalieres, tout avait pour objet de fortifier le corps, et d'en rendre les

Il y a ici un insecte appelé tire'tly, (mouche à feu) qui est très curieux; c'est un veritable phosphore. Pendant presque toute sa vie les parties interieures de son corps sont lumineuses par intervalles, et pendant une grande partie de la nuit, il en sort des rayons lumineux par deux petites taches glandulaires placées entre la tête et les épaules. Quoique ces rayons lumineux sortent naturellement de l'insecte il semble pourtant, quand il est éveillé avoir la faculté de les arrêter à volonté, et alors ces taches sont opaques. J'ai observé que quoique plusieurs parties in-

---

mouvemens libres et plus surs. Depuis que les armées à feu ont remplacé l'arc et la fronde, depuis que la bayonnette à rendu l'épée presque inutile, il est étonnant qu'on n'ait pas songé à tirer le plus grand parti possible de la seule arme employée dans nos guerres. On a calculé combien un soldat pouvoit tirer de coups par minute, on a pris les plus grands soins pour lui apprendre à tirer promptement, n'eût il pas mieux valu l'accoutumer à tirer juste; on croit communément que dans une décharge d'infanterie, il n'y a qu'un coup sur 12 qui porte; dans une décharge faite par les sauvages de l'Amérique, il n'y auroit peut-être pas deux coups de perdus sur cent. Un militaire distingué par ses connoissances autant que par sa position, M. L. C. D. L. L. a développé cette idée dans son excellente traduction de la retraite des dix mille. Il y prouve fort bien, que le bel art de détruire le genre humain n'est pas encore à sa perfection.

ternes de son corps soient lumineuses, l'épaisseur de sa peau ne permet à la lumière de paroître que par ces deux endroits, que la nature a disposés à cet effet. Cependant en écartant et séparant un peu les anneaux dont son corps est composé, on voit la lumière paroître dans leurs intervalles.

En prenant un de ces insectes avec les doigts, et le promenant sur le cadran d'une montre; on peut voir aisément l'heure qu'il est, et dix ou douze mis dans une phiole donnent assez de clarté pour qu'on puisse facilement lire et écrire au près.

Ces insectes paroissent le soir, et se font voir pendant presque toute la nuit. Ils sont désagréables pour les voyageurs qui se trouvent tard en route, parce qu'ils sont quelquefois si nombreux que véritablement ils éblouissent. D'ailleurs par leurs soudaines alternations de lumière et d'obscurité, l'attention et la vue sont détournées des objets dangereux qui peuvent se rencontrer sur le chemin. Je vous en citerai pour exemple un accident arrivé dernièrement et qui a pensé être fatal à un de nos officiers, égaré dans les bois par ces insectes. Il n'apperçut pas un arbre qui n'étoit pas tout à fait ren-

versé, mais qui portoit sur un autre et croisoit le chemin. Il alla frapper contre cet arbre avec une si grande force qu'il tomba évanoui de dessus son cheval. En revenant à lui il s'apperçut que dans sa chûte, il s'étoit cassé une jambe; il resta là jusqu'au matin, qu'un nègre le trouva et le ramena chez lui.

Vous pouvez vous souvenir de ce que je vous ai dit dans une lettre précédente de la licence et de la férocité du bas peuple de ce pays. Il est arrivé depuis peu une événement dans lequel des brutaux de cette espèce s'étoient proposé de déployer toute leur cruauté contre un officier d'artillerie, qui, par prodige, a échappé à ces barbares au moment où ils alloient executer leurs horribles desseins.

Cet officier étoit logé chez un nommé Watson, misérable qui passe pour un adepte dans l'art d'arracher les yeux, et qui laisse croître ses ongles tout exprès. Celui-ci a une femme assez agréable mais nullement jolie; elle avoit pour l'officier quelques attentions, et lui fournissoit obligeamment du lait, de la volaille etc. qu'il lui payoit fort exactement. Le brutal de mari

s'est avisé d'être jaloux, et quelques voisins, du même caractère, auxquels il communiqua ses sentimens, concertèrent avec lui les moyens de se venger de l'officicr.

En conséquence, quelques jours après, il entrèrent dans sa chambre au milieu de la nuit. Il s'éveilla au bruit, et eut le temps de saisir son épée avec laquelle il se défendit quelque temps contre eux; mais elle se cassa, et il fut renversé par son hôte et trois autres coquins. Ils le forcèrent de s'habiller, lui attachèrent les mains derrière le dos, le conduisirent dans la cour, et l'ayant fait monter sur son propre cheval partirent avec lui tous armés de fusils pour se rendre chez un drôle de leur espèce qui demeure à deux milles de là, et qu'ils vouloient consulter sur la manière d'exécuter leur vengeance. — Imaginez qnelle devoit être la situation de ce pauvre officier pendant la route, tandis que ces gens délibéroient à ses côtés s'ils lui couperoient la gorge, et cacheroient le cadavre, ou si après l'avoir châtré, ils le précipiteroient du haut d'un rocher.

En arrivant à la plantation où ils alloient ils le descendirent de cheval et le conduisirent

dans la maison. Le maître refusa de se mêler de l'affaire et tâcha de détourner les autres de leur projet. Mais les scélérats furent inébranlables dans leur cruelle résolution. Ils demandèrent alors du *Peach Brandy* dont ils burent jusqu'à ce qu'ils fussent yvres, consultant toujours entre eux ce qu'ils feroient de leur prisonnier. Au milieu de la conversation, le barbare Watson qui se regardoit comme le principal offensé, et qui étoit le premier auteur de cet affreux complot le coucha en joue, et menaça d'achever sur le champ sa vengeance. L'obscurité commençoit à se dissipper; les misérables sentant l'iniquité de leur conduite observerent que le jour alloit paroître et s'arrêtant à l'idée d'exécuter leur dernière menace ils quittèrent la maison, remirent l'officier sur son cheval et se rendirent avec lui à l'endroit où ils se proposoient de l'accomplir; c'étoit au pied d'une montagne sur le bord d'un précipice très profond.

Le malheureux Anglois étoit dans une position effroyable, quelque pussent être sa résignation et son courage, il étoit horrible de se voir entre les mains de ces barbares américains plus cruels que des sauvages,

yvres, furieux, qui lui présentoient alternativement leurs fusils, et lui faisoient à chaque instant, craindre la mort.

Lorsqu'ils eurent fait trois ou quatre milles, il étoit grand jour, et jugeant qu'il étoit nécessaire de hâter le pas ils firent de temps en tems trotter le cheval. Ce mouvement relâcha un peu la corde qui tenoit les mains de l'officier attachées. il s'en apperçut, et sentant après quelques petits efforts qu'il pouvoit se détacher, il attendit très prudemment qu'il se trouvât à un chemin qu'il connût. Après avoir marché encore environ un demi mille, et être arrivé très-près de l'endroit où ils le conduisoient, il apperçut un sentier qui mène aux barraques, il dégagea sur le champ ses mains, anima de la voie son cheval qui étoit un ancien coureur *de quart*, et qui en conséquence partit au grand galop. Les scélérats tirèrent tous sur lui. Mais grace à leur yvresse et à l'épaisseur du bois, il échappa à leurs coups, et arriva en sureté aux barraques.

Le Général a fait part de cette affaire, au gouverneur de la province, en lui indiquant en même-temps les habitans et le lieu de leur résidence. Celui-ci a répondu

qu'il en étoit extrémement touché, mais qu'en ce moment le pouvoir civil étoit sans force, les Officiers n'osant pas faire usage de leur autorité dans le fonds de ces forêts, dans la crainte de mettre leurs vies en danger ; que tout ce qu'il pouvoit faire étoit de recommander à l'Officier de se tenir sur ses gardes, et de ne point quitter les barraques, ajoutant que pour la nuit, il avoit donné ordre au commandant des troupes Continentales, de placer à sa porte une sentinelle. Les scélérats quoiqu'ils fussent instruits de cette circonstance, ont encore eu l'audace de roder autour des barraques, dans l'espoir de le surprendre. Mais comme on leur a dit que l'Officier Américain avoit des ordres pour les arrêter, et de les envoyer au gouverneur, à William'sburg, ils se sont désistés de leur projet. Je n'ai point sans doute besoin d'autres preuves, pour vous faire juger de la confusion et de l'anarchie qui règnent à présent en Amérique. Toute espèce de gouvernement civil est détruit. Je vous jure mon ami, que le congrès et son armée sont la seule puissance publique qui domine en ce moment. Il gouverne despotiquement, et à l'aide de sa force

militaire, il fait exécuter ses ordres aussi arbitrairement que le roi de Prusse donne les siens dans ses Etats. (1)

L'arbrisseau qui fournit le cotton de nos manufactures, est très cultivé dans cette province, et les habitans de la dernière classe, par la difficulté où ils sont, de se procurer des vêtemens, tant pour eux que pour leurs Nègres, s'en occupent plus dans ce moment que du tabac. Cette plante est d'une végétation vive et forte, et s'élève à 5 à 6 pieds de haut en poussant de côté et

(1) Il y a dans toutes les révolutions, une époque inévitable d'anarchie, c'est celle où l'ancien gouvernement est détruit, et où le nouveau n'est pas encore établi. Cette époque se prolonge lorsque le parti opposé à la révolution est assez puissant pour la retarder ou la rendre incertaine; elle n'est que momentanée lorsqu'une nation entière reprenant tout à coup ses droits, n'a que quelques individus à combattre, que quelques intrigues à déconcerter. L'amérique a aujourd'hui des loix civiles meilleures que celle de l'Angleterre, et ses loix politiques servent de modèle aux nations. La France aura acheté des biens semblables par quelques mois de désordre. Malheur à ceux qui voudroient retarder l'établissement de ses nouvelles institutions. La machine glisse sur un plan incliné, on peut à force d'obstacles augmenter le frottement par la résistance; mais on espéreroit en vain de l'arrêter; plus vainement encore espèreroit-on de lui donner un mouvement rétrograde.

d'autre un grand nombre de branches. Elle demande un terrein sec, et réussit mieux dans les terres anciennement cultivées. Car quoi qu'elle pousse plus vigoureusement dans les terres neuves, cette sur-abondance même fait qu'elle y produit plus de bois que de fruit. On la dispose par rangs réguliers, en laissant entre chaque pied une distance modérée, pour donner aux branches la faculté de s'étendre. Lorqu'elle a atteint cinq à six pouces de haut, on arrache tous les rejettons, et on ne laisse que deux ou trois des meilleures tiges, que l'on coupe deux fois avant la fin d'août. Cette précaution est absolument nécessaire, parce que le bois ne porte de fruit qu'après la seconde taille, et si par négligence on laissoit la plante s'élever à plus de quatre pieds de haut, la récolte seroit très-inférieure en qualité comme en quantité, et le fruit seroit plus difficile à cueillir.

Le fruit du cotton plante provient d'une fleur, qui éclot à l'extrémité des branches. Le pistil de cette fleur se change en une capsule de la grandeur d'un œuf de pigeon, qui s'ouvre d'elle-même lorsque le cotton

qu'elle renferme est mûr, et expose au soleil les semences qui y sont enveloppées. Lorsque la plupart de ces fruits sont ainsi ouverts; les Nègres les recueillent, on sépare ensuite le cotton d'avec les semences, au moyen d'une machine appellée *gen*, qui est composée de deux roulleaux polis, placés parallelement très-près l'un de l'autre et mus en sens contraire, par des roues placés à côté de la machine et que l'on fait mouvoir avec le pied. Le cotton placé sur ces roulleaux pendant qu'ils tournent passe facilement entre deux, les graines étant trop grosses pour l'intervalle qui les sépare restent en dessus. On épluche ensuite à la main le cotton qui a subi cette première opération, et on en ôte avec soin toutes les petites ordures qui auroient pu passer au travers de la machine. Il est alors bon à employer.

La principale occupation des Nègresses, est de carder et de filer le cotton. Car depuis que les habitans sont privés de nos cotonnades Angloises, ils en fabriquent pour leur usage qui ne sont guères inférieures à celles de Manchester. Presque toutes les familles de cette province sont vêtues d'é-

toffes fabriquées dans le pays; les pauvres par nécessité, et les riches pour leur en donner l'exemple. (1)

---

(1) Quand on pense que l'Amérique fournit au reste du monde, le sucre, le caffé, le coton, les métaux précieux, les bois de teinture, qu'elle possède le fer en abondance, qu'elle est couverte des plus beaux bois de construction, que la terre généreuse y produit avec libéralité tous les végétaux dont l'homme se nourrit, quand on songe que ses vastes déserts, n'attendent que des habitans, et qu'ils offrent partout à l'homme industrieux pour prix de ses travaux, une subsistance assurée, l'amour, la paix et la liberté. Quand on compare surtout la jeunesse vigoureuse de ces peuples nouveaux, et de ces terres vierges, avec l'état de décadence et de vétusté qui par tout afflige les yeux, en Europe et en Asie, on est tenté de fuir nos villes immondes, nos campagnes épuisées, de s'éloigner de cet aspect hideux, qu'offre sans cesse à nos yeux le contraste de l'opulence et de la mendicité, de la satiété et de la faim, on est tenté du moins de dire à cette foule de mendians, qui sont l'effet et l'opprobre de nos institutions: malheureux qui portez tout le fardeau de la société, sans participer à ses avantages, quittez une patrie où des loix imparfaites ne vous assurent ni pain, ni travail; courez en Virginie, en Kentuck, en la Fayette, allez au bout du monde chercher une terre promise, où ne coulent pas des ruisseaux de lait et de miel: mais où du moins toute propriété n'est pas envahie, où des champs féconds ne seront pas envain arrosés de vos sueurs, où vous pourrez-être citoyens, époux et peres: un jour votre nouvelle patrie riche de son sol, de vos travaux et de vos enfans, donnera des loix à l'Europe orgueilleuse, pauvre et dépeuplée.

La chaleur est si excessive, que des habits de drap seroient insupportables, en conséquence autant par commodité que pour se conformer à l'usage du pays, les Officiers portent des étoffes de cotton. C'est mon hôte qui m'a procuré celle de mon habit, et j'ai vu tous les procédés de la culture et de la main d'œuvre depuis le moment où la graine a été mise en terre, jusqu'à celui où l'étoffe est sortie de dessus le métier.

Votre ami, etc.

LETTRE LXV.

De la Plantation de Jone, près Charlotte-Ville, en Virginie, 12 Décembre 1779.

Mon cher ami,

En réfléchissant aux difficultés sans nombre, aux inconvéniens de toute espèce que les colonies de l'Amérique avoient à surmonter pour établir leur indépendance, on ne peut s'empêcher de s'étonner de leurs succès qui sont dus en grande partie à l'harmonie qui régne entre les chefs, et les principaux habitans de chaque état. Mais il n'est pas moins étonnant peut-être qu'ayant déployé tant de suite et de vigueur dans les affaires publiques, ils ayent négligé l'économie intérieure au point de courir les risques d'une confusion générale. Ici, par exemple, les denrées que procure le commerce, les marchandises de toute espèce, jusqu'aux articles les plus communs, les plus nécessaires à la vie, sont à un prix si énorme, que très-peu d'habitans peuvent s'en procurer, et si rare que toutes les

classes souffrent de cette pénurie. Le congrès a employé différens moyens pour remédier à ces maux, mais ses mesures ont été éludées et déconcertées par de misérables monopoleurs de Philadelphie, et des autres grandes villes. C'est de là sur-tout que vient la misère publique qui, plus que toute chose embarrasse et arrête le congrès dans l'exécution de ses grandes entreprises.

Mais de toutes les crises où se sont trouvés les Américains, la plus terrible et la plus délicate est sans contredit celle qu'ils éprouvent en ce moment. Ils employent tous leurs efforts pour en sortir, et s'ils n'en viennent pas à bout, ils peuvent certainement renoncer à tout espoir d'indépendance. Ce mal sous lequel ils gémissent est la dépréciation de leur papier monnoye. Depuis la première émission de billets qui fut faite au commencement de la guerre, jusqu'à présent, ils en ont mis successivement dans la circulation, pour plus de quarante millions sterlings; et ce qui contribue encore à en faire baisser la valeur, c'est l'immense quantité de contrefaçons de ce papier, qui se fabrique à Newyorck, et dans les autres villes de notre dépendance.

En

En conséquence, le congrès sentant l'indispensable nécessité d'éloigner cet embarras et ces inquiétudes, sentant aussi que les états unis étoient dans l'impossibilité de racheter leur papier, et qu'une nouvelle émission, en en augmentant la quantité, ne feroit qu'en diminuer la valeur, a distribué dans toutes les colonies, un arrêté destiné à tranquilliser les esprits sur ces craintes, qui gagnoient de jour en jour. Dans cette adresse, après avoir déploré la grande dépréciation des billets, occasionnée par des hommes Egoïstes, plus touchés d'un sordide intérêt, que du grand objet qui, depuis plusieurs années, occupe toutes les pensées des bons citoyens, et par les sommes énormes de papier contrefait, jetté dans la circulation par les ennemis de la liberté Américaine, le congrès annonce, que passé une telle datte qu'il indique, aucun papier n'aura cours que celui fabriqué depuis cette époque; et comme plusieurs personnes sont dans le cas de perdre considérablement sur le papier contrefait, on avertit que tous ceux qui présenteront du papier vrai ou faux, au trésor de Philadelphie, recevront en échange du papier de

la nouvelle émission, à raison d'un nouveau dollars pour quarante anciens. Et pour mieux établir le crédit et la valeur de ce nouveau papier, le congrès s'engage solemnellement à en payer la valeur, en espèces d'or ou d'argent.

Cette adresse a eu l'effet que se proposoit le congrès, celui de soutenir un peu le courage du peuple. Car tout homme qui réfléchit, voit qu'il est impossible que le congrès remplisse cet engagement, et je suis persuadé que l'on se mocqueroit de quelqu'un qui croiroit toucher à Philadelphie, de l'argent pour un seul dollar. Le bas prix de ce nouveau papier, prouve même que cette opinion est assez générale. Car on nous donne quarante-cinq dollars en nouveaux billets, pour un en espèce.

Parmi les différens fruits qu'on trouve dans ce continent, il y en a un particulier à cette province, et qu'on appelle *Persimmon*. Jusqu'à ce qu'il soit muri par de fortes gelées, il est impossible de le manger, ou d'en supporter l'âcreté. Plusieurs d'entre nous, trompés à l'apparence de ce fruit, qui, lorsqu'il est mûr, ressemble assez à la prune de monsieur, ont essayé d'en

manger. Mais ils lui ont trouvé des qualités si astringentes, que la bouche entière en étoit contractée au point d'être plusieurs heures avant de recouvrer le sens du goût. Les habitans dans quelques endroits, font avec ce fruit une liqueur qu'ils appellent *bierre de Persimmon*.

Les animaux sauvages aiment singulièrement ce fruit, sur-tout les ours, qui viennent de fort loin le chercher, principalement aux approches de l'hyver. C'est le temps que choisissent les habitans, pour leur faire la chasse, parce-qu'ils ne peuvent pas gagner les montagnes, avant que les chiens les ayent atteints. Lorsqu'une fois ils y arrivent, il est dangereux de les y poursuivre, à cause du grand nombre d'animaux carnassiers qui s'y trouve : il a pensé arriver un accident à un de nos Officiers, qui, avec quelques-uns de ses camarades et plusieurs habitans, poursuivoit un Ours au pied des montagnes. Un animal féroce que je vous ai décrit dans une autre lettre, et qu'on appelle le chat de montagne, étoit prêt à s'élancer sur lui, lorsqu'un des habitans qui l'apperçut, lui tira son coup de fusil dans la tête, et le renversa mort.

Il y a dans cette province, une espèce de grand oiseau de proye, que je ne me rappelle pas d'avoir vu ailleurs; il se nourrit de charognes et est presque aussi gros qu'un aigle. On l'appelle dindon-outarde, parce qu'il a des appendices rouges, pareils à ceux du dindon. Il a l'air d'être une espèce de milan, vole de côté comme cet oiseau, et est comme lui carnivore. Les habitans le tuent, pour avoir ses pieds, dont on fait une huile que l'on croit bonne contre la sciatique, les vieilles douleurs, et les rhumatismes.

Vous aurez sans doute peine à croire en considérant la vie pénible et laborieuse des Nègres, que l'amour et la jalousie, ayent sur eux un grand pouvoir, et vous penserez qu'ils ne devroient avoir en vue qu'un objet, celui d'adoucir et de supporter leur misérable existence. Cependant ces passions exercent sur leurs ames un tel empire, qu'ils s'empoisonnent continuellement les uns les autres par dépit, vengeance, ou jalousie. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils ont l'art de préparer le poison, de manière à prolonger la vie plus ou moins long-tems, suivant le degré de leur haine, pour celui

qui en est l'objet. Le propriétaire de l'habitation où nous sommes, a eu plusieurs Négresses empoisonnées, dont quelques-unes ont langui pendant six ou huit mois, et d'autres seulement pendant huit ou quinze jours. Il y avoit entr'autres, une grande fille forte et bien-portante, qui mourut le huitième jour, après avoir été empoisonnée. La décadence de la nature fut visible dès le second jour. Elle se plaignoit seulement d'un grand mal de tête et d'une continuelle foiblesse d'estomach. Le médecin ayant été appellé, déclara qu'il ne pouvoit combattre l'effet du poison, sans connoître sa nature. Ce poison, quoique fréquemment employé par les Nègres, n'a encore jamais pu être découvert.

Quoique nous soyons içi depuis près d'un an, les soldats ne sont gueres mieux qu'à leur arrivée. L'été dernier ils ont été souvent jusqu'à 30 ou 40 jours sans autres vivres que de la farine de maïs. Il est arrivé aux barraques une grande quantité de provisions salées; mais, soit à cause de quelque vice dans l'air, soit à cause de la chaleur du climat, elles étoient dans un véritable état de putréfaction. Quelqu'un a con-

seillé au commissaire Américain de mettre cette viande en terre pendent quelques jours, assurant qu'elle y recouvreroit toute sa fraicheur. Lorsqu'on l'en a retirée, quoi qu'elle fut pleine de vers, le commissaire a prétendu qu'elle étoit parfaitement saine, que seulement elle étoit un peu échauffée par la saison, ce que les plus grandes précautions ne pouvoient empêcher; en conséquence, il en a servi aux soldats pendant autant de jours qu'il y avoit de ration de cette viande. Les général Phillipe s'est plaint inutilement au gouverneur de la province. Celui-ci a répondu que c'étoit l'affaire du congrès et que cela ne regardoit point son Gouvernement. On espère pourtant qu'il sera pourvu aux besoins de nos soldats, parce que le général Phillips et le général Reidesel qui ont été échangés depuis quelque temps et qui se rendent à Newyork se proposent de voir en chemin le général Washington, et de lui faire leurs plaintes. S'ils ne peuvent en venir à bout ils sont dans l'intention d'exposer la situation de la troupe à sir henri Clinton qui pourra y apporter remede, en s'adressant au général Washington. Quant aux Amé-

ricains, il y a peu de secours à attendre d'eux, quoique leur commandant en chef possède un humanité généreuse qui lui fait le plus grand honneur. Mais il n'a pu, malgré toute l'estime et tout l'amour qu'on a pour lui, inspirer cette noble bienveillance, cette vertu presque divine dont il est doué à ceux qui attendent leur salut de ses talens. Le seul espoir qui nous reste est que sir henri Clinton, touché des maux qu'éprouvent les troupes fera tout son possible pour effectuer l'hyver prochain un échange général. Si cela avoit lieu j'ose vous assurer qu'il n'auroit pas de meilleurs troupes dans toute son armée; car les soldats, irrités de la cruauté avec laquelle ils ont été traités depuis qu'ils sont prisonniers, combattroient en désespérés.

Il en a déserté un grand nombre, résolus de se rendre à Newyork plutôt que d'endurer plus long-temps tous ces maux. La preuve qu'ils n'avoient pas d'autre motif, c'est que plusieurs au paravant de partir ont communiqué leur projet à leurs officiers, et leur ont demandé un certificat portant que tel jour il leur étoit dû tant d'années de leur paye et de leur habillement.

Nous ne pouvions pas plus le leur refuser que nous ne pouvions empêcher leur désertion. Mais d'ailleurs, pour dire la vérité, témoins des misères qu'ils éprouvoient, et ne pouvant y remédier nous avons plutôt favorisé que condamné leur intention. D'autant que nous sçavions bien que s'ils étoient assez heureux pour gagner Newyork, en produisant les certificats de leur officiers ils seroient bien venus du commandant en chef. Plus de cent ont eu le bonheur d'y arriver. Soixante ou soixante dix ont été arrêtés en route et ramenés ici. On les a renfermés dans une prison de bois auprès des barraques, où il en seroit déjà mort de faim la moitié, s'ils n'avoient été secourus par les officiers qui leur ont fourni des vivres à leurs propres dépens.

Parmi ces déserteurs, il y en a eu une troupes de vingt qui ont choisi entre eux un sergent pour les commander : avant de partir ils ont fait le serment le plus solemnel de suivre exactement des réglemens qu'il avoit redigés comme les articles d'un traité. Mais les peines infligées en cas d'infraction de quelques uns de ces articles étoient assez curieuses. Elles n'étoient

rien moins que la mort ; une mort prochaine, subite, comme d'être pendu au premier arbre ou quelque autre supplice aussi terrible. La seule punition un peu indulgente étoit de couper les oreilles aux coupables. Toute la troupe, à l'exception d'un homme qui fut pris en allant chercher des vivres, est arrivé en sureté à Newyork. Je dois vous observer que ces désertions ont lieu principalement parmi les troupes Anglaises, les Allemands n'étant pas animés de cet amour de la patrie qui nous distingue. Ils sont d'ailleurs fort contents d'avoir la même paye que les Anglais qui est presque quadruple de celle qu'ils reçoivent dans leur pays. En outre les Américains, pour des raisons que je ne sais pas, ont pour eux beaucoup d'indulgence. Il leur permettent de se répandre dans la campagne pour y travailler; et, comme ils sont pour la plupart bons ouvriers, ils amassent outre leur paye beaucoup d'argent. En général les troupes Allemandes ne sont engagées que pour la durée de la guerre, de façon que ces soldats de retour dans leur pays, se trouveront dans l'aisance. Excepté les gardes du corps

du prince de Hesse-Hanau et les dragons à pied du général Reidesel qui sont deux Régimens bien disciplinés, le reste des troupes Allemandes étoit composé de manière à rendre peu de service; et quand on pense à la manière dont elles ont été levées, on ne peut pas être surpris du peu d'activité qu'elles ont montrée pendant la campagne. Voici en effet de quelle façon on se procuroit ces secours. Lorsque notre cour demandoit des troupes en Allemagne, le prince auquel on s'adressoit faisoit entourer toutes les Eglises pendant l'office divin. Au sortir on prenoit tous ceux des habitans qui avoient été soldats et on les réunissoit pour en former des Régimens. Le prince nommoit pour les commander de vieux Officiers qui depuis long-temps avoient obtenu leur retraite, à peine par eux, en cas de refus, de perdre leur demi-solde. Tels étoient ces Regimens, composés d'invalides, et commandés par des officiers Vétérans, qui, après avoir servi avec honneur et courage, avoient esperé passer dans l'aisance et le repos leurs derniers jours. Imaginez seulement ce que c'est que des enseignes de quarante ou de cinquan-

te ans, commandant à des soldats à peu près du même age, et jugez si de pareilles troupes sont bien propres à faire une campagne active et vigoureuse dans les immenses forêts de l'Amérique.

Comme c'est une opinion généralement répandue dans l'armée que nous resterons prisonniers jusqu'à la fin de la guerre, les officiers Anglais ont taché de rendre leur situation aussi agréable que la nature du pays peut le permettre. Pour égayer un peu leur société, ils ont bati un caffé, un théatre, et un bain froid destiné à rendre un peu de ton aux nerfs amollis et relachés par l'excessive chaleur du climat.

Je vous ai souvent parlé des barraques et de leur situation, et comme les meilleurs descriptions ne pourroient vous en donner qu'une idée imparfaite, je vous en envoye une vue exacte. Mais pour vous former une idée juste de notre embarras et de nos peines à notre arrivée, il ne faut pas considérer le lieu comme le dessein le représente éclairé et nettoyé, mais il faut vous figurer un bois épais ou il n'y avoit pas un seul arbre d'abattu.

Je vous apprends avec bien du chagrin la

mort de votre ancien ami w.... de notre Régiment, parent de sir watkin williams wynne, Bart. Je suis persuadé qu'il a été victime des tristes effets de cette pernicieuse liqueur le *Peach-Brandy*. Comme les circonstances de sa mort sont remarquables je veux vous les rapporter. Il avoit été faire une visite de plusieurs jours à quelques officiers et ayant bu avec un peu d'excès il tomba dans un état d'insanité. La première preuve de folie qu'il donna fut de sortir au milieu de la nuit, et de se promener pendant plusieurs heures pieds nuds, dans la neige, jusqu'à ce qu'il eût les pieds gelés. Il avoit été absent près de quatre heures avant qu'on s'en apperçut, et lorsque ses camarades allerent le chercher, ils le trouverent qui se promenoit tranquillement devant la porte. Ils le conduisirent dans la maison, et lui appliquant le remede ordinaire, empecherent la corruption qui pouvoit résulter de la gelée. Le lendemain matin, il demanda plusieurs fois un couteau pour couper un baton. Ils trouverent toujours le moyen d'éluder sa demande. En quittant Charlotte-ville où ils avoient couché, ils se proposient de le conduire aux

barraques pour y donner avis de sa situation. Mais il insista pour retourner à l'habitation ou il étoit logé ; et ils consentirent à ses désirs. On dit que les personnes affligées de cette terrible maladie ont une adresse extrême pour tromper ceux qu'ils soupçonnent de veiller sur leurs actions. Le pauvre garçon en donna bien la preuve. Il tint pendant le chemin la conversation la plus raisonnable, ne donnant pas la moindre marque d'extravagance, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés auprès d'une très haute montagne aupied de laquelle couloit un petit ruisseau où ils s'arrêterent pour faire boire leurs chevaux. Saisissant alors l'occasion de leur échapper, il poussa son cheval aussi vîte qu'il pût aller au haut de la montagne, ses deux camarades le poursuivirent, mais étant mieux monté, il fut bientôt hors de leur vue. Ils suivirent la trace de son cheval sur la neige jusqu'à ce qu'elle les conduisit dans les bois, et concluant alors que toute recherche qu'ils pourroient faire par eux mêmes seroit inutile, ils se haterent de venir chercher du secours à leur quartier qui n'étoit pas éloigné de plus d'un mille. La nuit étoit venue dans

l'intervalle. Cependant dix à douze personnes avec des lanternes, prirent différentes routes au travers des bois et les parcoururent pendant une grande partie de la nuit mais ils ne purent découvrir ses traces. Le lendemain matin, ils renouvellerent leurs recherches, et trouverent dans un carrefour son cheval attaché par la bride à une haye près d'un petit ruisseau, au bord duquel ils distinguerent sur la neige les pas d'un homme. Ils suivirent cette trace jusques sur la glace elle les conduisit à un détour du ruisseau sous un rocher avancé, où l'eau n'avoit pas gelé et où elle gele très rarement à cause de la rapidité du courant. Ils penserent qu'il étoit tombée dans cet endroit. Deux fois avant d'y arriver la glace avoit crévé sous ses pieds, mais le ruisseau étant peu profond, il avoit remonté. Ses camarades ne furent pas longtemps dans l'incertitude, car ayant envoyé son domestique chercher un de ses souliers, ils virent qu'il entroit juste dans les pas imprimés sur la neige. Son cheval d'ailleurs étant si près ne laissoit gueres lieu de douter de son sort. Quelques jours après on en fut certain ; son corps fut trouvé. — Pau-

vre homme ! Je lui ai rendu les derniers devoirs avec une bien véritable affliction — son souvenir sera toujours cher et douleureux à ceux qui l'ont connu.

Votre ami, etc.

LETTRE LXX.

Aux Barraques, à Charlotteville en Virginie, le 18 Avril 1780.

MON CHER AMI.

Je n'ai rien de nouveau à vous marquer. Je ne pourrois que vous repéter le recit de nos souffrances et de notre ennui pendant un long et rigoureux hyver et vous parler de toutes les espérances que nous concevons d'un prochain échange. Il y a eu pour cet objet une assemblée de commissaires des deux armées. Mais ils n'ont pu convenir des différentes proportions d'échange, ni du nombre de soldats à rendre pour un Officier. Quant à mes sentimens particuliers sur ce point, ainsi que sur-tout ce que regarde la politique, je ne peux vous en faire part. Car ma lettre doit passer sous les yeux du Commandant Américain; ainsi, restraint dans la communication de mes pensées, je me bornerai à vous donner mes observations et mes remarques sur les mœurs du pays, et sur-tout ce qui peut intéresser notre armée, à mesure que ma mémoire me-

me les rappelera. Je l'ai, comme vous savez, assez fidèle; mais moins heureuse que celle de César, qui n'oublioit rien que les injures.

Je n'avois jamais pu, depuis mon séjour en Virginie, concevoir pourquoi les bœufs et les moutons y sont si petits, ayant, pendant l'été, une si grande abondance de pâturage dans la vaste étendue des bois. Mais l'hyver m'a expliqué ce phénomène, en me faisant voir le peu de soin que les habitans ont de leurs bestiaux pendant cette terrible saison. Il en résulte que les jeunes animaux meurent de faim, ou sont du moins, tellement arrêtés dans leur croissance, qu'ils n'atteignent jamais la taille à laquelle ils eussent pu parvenir s'ils eussent été mieux traités.

Les habitans sont contents pourvu qu'ils puissent leur sauver la vie. Quoique ces pauvres animaux ayent tant à souffrir pendant l'hyver, ils rengraissent au prin-temps ce qui suffit à leurs maitres. C'est ce défaut de soin qui fait que leurs bœufs et leurs moutons ne deviennent jamais ni si grands ni si gras qu'en Angleterre. Leur

chair cependant est estimée et il faut avouer qu'elle est assez délicate.

Parmi les plantes curieuses qui croissent en Amérique, aucune ne contribue plus à la beauté du printemps que le Dogwood qui y croît en abondance et qui lorsqu'il est orné de ses nombreuses fleurs blanches, fait un effet délicieux. Le bois en est fort dur, et se fend par petits fibres. N'ayant rien ici de quoi faire des brosses à dents, nous y substituons ce bois. Les habitans sont dans l'usage d'attacher une branche de cet arbre autour du col de leurs bestiaux, lorsqu'il tombent épuisés par la chaleur de l'été, ils sont persuadés qu'il a la propriété de leur rendre des forces.

Il y a un autre arbre particulier à l'Amérique, et qu'on appelle le Tullippier. C'est véritablement une chose curieuse que de voir au printemps un arbre de cette taille, car il devient très gros et très élevé, chargé pendant quinze jours de fleurs absolument pareilles en forme, en grandeur, et en couleur à des tulippes. Les feuilles sont attachées d'une manière particulière, qui dans quelques endroits a fait donner à l'arbre le nom de chemise de vieille à cause

d'une ressemblance qu'on a cru trouver au dessous des feuilles.

Les huttes de bois dans lesquelles habitent nos soldats, quoi que bâties depuis très peu de temps, sont devenues fort dangereuses. Les charpentes sont deja presque détruites par un insecte qui se trouve dans l'écorce de l'arbre, et qui, à défaut de la nourriture qu'il tire de la térébentine pendant que l'arbre est sur pied, finit par attaquer le bois lui même; cet insecte, à cause de la destruction qu'il produit, ainsi que du bruit qu'il fait, porte le nom de *scieur* qui lui convient parfaitement. Car j'ai vu des arbres aussi gros que le corps d'un homme, qui n'étoient pas abbattus depuis plus de six mois, être tellement rongés qu'en en ôtant l'écorce on ne trouvoit plus que de la poussière et un grand nombre de ces insectes qui ressemblent à de gros vers.

On a, comme je vous l'ai dit, très mal pourvu aux besoins de nos soldats. Les barraques sont d'ailleurs tellement remplies de rats énormes, et ces animaux, quoiqu'il y ait encore au moins dans chaque hutte un ou deux chats, sont si importuns, que, malgré toutes les précautions, ils mangent con-

tinuellement les habits et les lits même des soldats pendant la nuit. Il n'est pas rare d'en voir cinq ou six courant l'un après l'autre dans les interstices des perches dont les cabanes sont construites.

Vous pouvez vous rappeller qu'à notre arrivée dans ce pays, je vous ai parlé de plusieurs duels entre nous, et de ce qui y avoit donné lieu. Ils sont devenus depuis quelque temps assez fréquens parmi les officiers Allemands, mais pour une autre cause, des disputes au jeu. Leur manière de se battre est assez singulière. Les deux champions se rendent sur le champ de bataille, accompagnés chacun d'un second. Après s'être dépouillés jusqu'à la chemise, ils s'avancent se serrent mutuellement la main, tirent leurs sabres, et se frappent d'estoc et de taille, jusqu'à ce qu'un des deux quitte la partie. A moins que la querelle n'ait été très vive, le combat se termine ordinairement au premier sang. Cela suffit à leurs yeux pour prouver leur courage, et justifier leur honneur. Presque tous leurs duels ont fini de cette manière, excepté un, dans lequel les deux combattans se sont mutilés mutuellement, au point de

mettre en danger la vie l'un de l'autre.

J'éprouve un bien sensible plaisir à sortir de la contrainte où je me voyois, et à pouvoir m'ouvrir librement à vous. Depuis que ma lettre est commencée, j'ai trouvé une occasion pour vous l'envoyer sans qu'elle soit examinée, en la remettant à un Officier qui vient d'apprendre qu'il est échangé. J'en ai écrit plusieurs par la voye dont je me proposois de me servir pour celle ci; c'étoit par une ordonnance qui retournoit à New-York. J'en ai fait contresigner quelques unes par le Colonel Bland, et d'autres par le colonel Sherwood qui sont les deux officiers Américains qui commandent aux barraques. Le premier s'est conduit avec beaucoup de politesse et d'égards. Il a prié seulement l'Officier qui lui présentoit les lettres de lui donner sa parole d'honneur et sa foi de Gentilhomme, qu'il n'y avoit rien de dans qui concernât la politique, celui-ci l'en ayant assuré, le Colonel lui a dit de les cacheter, et il a écrit dessus *examinée*, et a signé son nom. Sherwood au contraire, avec une curiosité mêlée de grossièreté, et d'impertinence, a lu non seulement les lettres entières, phrase

par phrase, mais a fait des commentaires sur chaque passage. Ce curieux insolent a été traité comme tous les gens de son espèce, et a reçu une dure leçon du lieutenant Charlton, du 20e régiment. Mais je crains qu'il n'ait pas eu l'esprit de l'entendre. Après avoir lu une lettre que celui-ci lui présentoit, et l'avoir vu signée Charlton, le Colonel dit : Charlton ! Charlton ! Je me souviens d'un Capitaine de vaisseau de ce nom, qui avoit un parent qui portoit le même nom que moi..... Cela se peut monsieur, répliqua Charlton, et il est possible qu'il y ait quelqu'un de ce nom dans ma famille. Mais à coup sûr, s'il y en a, ils ont des idées plus nobles, et des principes plus généreux que les Sherwood d'Amérique.

J'ai fait, depuis peu de temps, connoissance avec un colonel Walker, qui vient d'être nommé délégué pour représenter cet état dans le Congrés. On trouve dans sa maison l'hospitalité obligeante qui règne dans tout le pays. Mais ce qui en rend le séjour peu agréable, c'est que la conversation dans sa famille roule presque toujours sur la politique quoique d'une ma-

nière modérée. J'ai été très content d'un propos noble et courageux du père du Colonel, vieillard qui jouit encore de toutes ses facultés corporelles, et qui a une intelligence saine et vigoureuse, quoiqu'il ait beaucoup plus de quatre vingt ans. Un jour, en causant, comme chacun disoit sa façon de penser sur ce que seroit l'Amérique dans un siècle d'ici, le vieillard, avec beaucoup d'âme et de chaleur, déclara qu'il étoit d'avis que les Américains respecteroient un jour » La résolution de leurs ancêtres, qu'ils » inspireroient à leurs enfans une idée aussi haute de l'inestimable prix de la liberté, que cette noble passion se transmettroit à leur postérité la plus reculée, et » que si dans les siècles à venir leurs descendans étoient aussi appellés à venger » les torts de la Nation et à défendre cette » liberté précieuse, ils prendroient les mêmes mesures par lesquelles leurs ayeux la » leur avoient procurée. »

Je n'ai pas besoin de vous dire, à vous qui connoissez si bien le monde, qu'il y a des gens qui sont toujours mécontens d'eux et des autres, et à qui rien ne peut plaire. Lorsqu'un homme de cette espèce est dans

une armée, vous ne pouvez vous imaginer combien il est désagréable d'avoir avec lui quelques rapports, sur-tout s'il se soucie peu de la vie. Sachant qu'un Officier doit accepter un défi, il ne manque pas d'en faire un grand nombre et bientôt il acquière la réputation d'un crâne. Mais comme beaucoup de gens ne sont pas curieux d'exposer leur vie aussi souvent qu'il en prend la fantaisie à un fou qui s'embarrasse peu de la sienne, plusieurs personnes peuvent avoir pour lui quelque complaisance. Il ne manque pas de l'attribuer à la crainte, et, s'en prévalant, il agit comme si personne n'osoit le contredire, et que tout le monde dût obéir à sa volonté.

Un homme de ce malheureux caractère est sorti dernièrement de l'obscurité dans laquelle il avoit vécu jusqu'à présent, n'ayant qu'un camarade avec lequel il pût vivre, parce qu'il étoit à peu prés d'une humeur semblable, et a voulu se lier avec les Officiers qui demeurent dans la campagne. Il n'y avoit pas moyen de l'écarter par une politesse froide, parce qu'il se mêloit par tout et à tout propos. Il connoissoit un peu un des Officiers qui demeurent

avec nous, et vint un jour nous demander à dîner. Pour ne pas nous en avoir d'obligation, il nous invita tous à dîner chez lui. Au jour marqué, il tomba une neige affreuse, et nous lui envoyâmes un domestique pour nous excuser. Il nous fit dire qu'il nous avoit fait préparer à dîner; et que par Dieu, il comptoit sur nous. Nous n'eûmes alors d'autre alternative que de faire près de quatre milles à cheval par une neige excessive, ou probablement de voir le lendemain un homme furieux. C'est sans aucune exception, la journée la plus désagréable que j'aye passée de ma vie. Après être arrivés chez lui, comme il eût occasion de quitter la chambre, son camarade nous montra une paire de pistolets cachés sous son oreiller, avec lesquelles il couchoit toujours, et nous dit qu'il les avoit chargés et amorcés le matin, afin que s'il s'élevoit quelque dispute, elle pût être terminée sur le champ, et sans sortir de la chambre.

Une telle conduite ne peut certainement être attribuée qu'à la folie. Cette prétendue indifférence pour la vie ne vient point d'un vrai courage. Si ces Bravaches rencontrent quelqu'un qui soit sur la sienne

aussi insouciant qu'eux, et qu'ils reçoivent une humiliation, ils ne peuvent la supporter. Tel a été le destin de ce malheureux. Il a été tellement écrasé de honte, qu'il a mis fin a son existence de la manière suivante.

Un soir de cet hyver, comme il étoit assis auprès du feu dans le café, il eut je ne sais quel besoin de sortir. Il mit sa canne sur une chaise et ses gants sur une autre, et dit en sortant : que quelqu'un ose y toucher avant mon retour. Dans l'intervalle, entra un Officier qui, ayant très grand froid prit une des chaises, et l'approcha du feu, quelqu'un de la compagnie lui dit que c'étoient là les chaises de M....., et lui répéta ce qu'il avoit dit. Que le D. l'emporte, répliqua l'autre, une chaise suffit bien pour sa canne et pour ses gants, et pour lui aussi, je pense. L'autre en rentrant, demanda avec empressement qui avoit osé déranger ses gants et sa canne. L'Officier lui dit que c'étoit lui, et ajouta que par le temps qu'il faisoit, chacun devoit se contenter d'une chaise. Notre brave, à ces mots entra dans une violente colère, s'écria qu'on l'insultoit, qu'on lui manquoit de la façon

la plus grossière ; l'Officier alors l'arrêta tout court en lui disant M..... J'avois souvent entendu parler de vous comme d'un crâne : mais voilà la première fois que je me rencontre avec vous. Je suis bien aise donc de vous dire que, quant à me battre, cela m'est tout aussi égal qu'à vous. Mais, pardieu monsieur, si vous dites encore un mot à ce sujet, je vous jette au travers du feu. De furieux qu'il étoit, notre homme devint calme à l'instant, s'assit sur sa chaise, et ne dit plus une parole. Mais environ dix minutes après il quitta la chambre. Il fut si surpris d'avoir pu recevoir un pareil outrage accompagné de menaces, que la tête lui en tourna. Le lendemain matin, il se brûla la cervelle. Il s'y prit d'une manière singulière. On le trouva dans un ruisseau étroit dont l'eau ne couvroit pas tout à fait son corps, avec un pistolet dans une main et un autre chargé sur le bord.

Plusieurs Officiers ont dernièrement été échangés. Je ne peux concevoir d'où vient à cet égard la partialité ; mais je l'attribue au crédit de leurs amis, au Quartier-Général de Newyorck. Quoique je n'aye personne pour solliciter mon échange, je ne suis

pas sans espoir de l'obtenir bientôt. Il n'y a pas long-tems qu'un Officier Américain, le capitaine Vanswearingham, dont je vous ai parlé précédemment, et qui avoit été fait prisonnier pendant la campagne, est venu voir les barraques. Je l'ai cherché sur le champ, espérant que, par reconnoissance des services que je lui ai rendus, il se feroit un plaisir de me rendre service. Lorsque j'ai été chez lui, il m'a paru très-aise de me voir; mais très affligé de me savoir encore prisonnier. Il étoit persuadé que le lieutenant Dunbar et moi, avions depuis long-tems été échangés. J'ai eu le chagrin d'apprendre, qu'ignorant nos noms, il avoit dépeint nos personnes à un Officier de notre armée, qui alloit à Newyorck. Celui-ci voulant saisir l'occasion d'obliger deux de ses amis, dit qu'ils ressembloient au portrait qu'en faisoit le Capitaine, il lui donna leurs noms; et ils furent échangés au lieu de nous. Cependant comme il se rendoit directement au Quartier-Général, sa premiére affaire avec le général Washington, seroit, me dit-il, de solliciter notre échange. En prenant congé de lui, votre axiôme favori, *nil desperandum*,

me revint à l'esprit, et je conçus quelque espérance de revoir bientôt le pays qui m'a vu naitre.

Votre ami, etc

LETTRE LXXI.

Winchester en Virginie.
20 *Novembre* 1780.

MON CHER AMI.

En recevant une lettre dattée de ce pays-ci, vous allez croire, peut-être, qu'elle a pour objet de vous apprendre que vous verrez bientôt celui qui l'a écrite. Je ne suis cependant pas encore si heureux, et je crains fort que le tumulte et les embarras d'une campagne, aient fait oublier au capitaine Van-swearingham, que Dunbar et moi, nous sommes au monde. Mais quand je vous dirai que la ville d'où je vous écris, est hors de l'étendue qui nous a été accordée sur notre parole, vous serez curieux de savoir comment je m'y trouve. Votre surprise et votre curiosité augmente-

font sans doute, quand vous saurez que l'armée entière est en marche. Le congrès, en voyant Lord Cornwallis, parcourir les carolines, a craint qu'il n'eût le projet par des marches forcées de nous venir délivrer.

Il y a environ six semaines que nous sommes partis des barraques de Charlotte-ville, l'armée marchant comme lorsque nous avons quitté la nouvelle Angleterre. Le lieu de notre destination est encore inconnu. Nous supposons qu'on nous conduit dans quelqu'une des provinces du Nord. Quant à présent nous restons ici jusqu'à ce que le congrès ait décidé une discussion qui s'élève entre cette province et le Maryland. Les habitans de ce dernier Etat ne veulent pas absolument que nous entrions sur leur terre, dans la crainte que nous n'y restions ; un si grand nombre d'hommes seroit, selon eux, fort à charge à une si petite province. En conséquence, ils ont pris les armes, pour nous empêcher de passer la rivière Potowmack.

Vous pouvez croire que les Officiers ont été fort mécontens de partir. Ils avoient compté rester à Charlotte-ville, jusqu'à ce

qu'ils fussent échangés. Plusieurs d'entr'eux avoient même fait des dépenses assez considérables, pour rendre leurs barraques un peu plus commodes pour l'hyver. Ils avoient eu prodigieusement à souffrir, l'hyver dernier, de la rigueur excessive du froid, d'autant qu'on ne pouvoit sans danger, faire un feu convenable, les cheminées étant toutes suivant l'usage du pays, bâties en bois. Quelques Officiers, pour éviter cet inconvénient, en avoient fait faire en pierres. Vous aurez peine à me croire, quand je vous dirai que ma misérable cabane, qui n'avoit pas plus de seize pieds quarrés, m'avoit coûté entre trente ou quarante guinées à bâtir. Plusieurs Officiers, qui s'étoient familiarisés avec l'idée qu'ils ne seroient échangés qu'à la fin de la guerre, avoient mis beaucoup d'argent à se procurer des habitations saines et agréables. Les barraques devenoient une petite ville, et comme il y avoit plus de société, la plupart des Officiers étoient venus les habiter. Le principal motif qui les avoit empêchés de s'y fixer à notre arrivée, étoit la solitude, car nous n'étions pas seulement environnés de bois, nous étions précisément

au milieu d'une forêt. Il me semble que le colonel Harvey, propriétaire de ces terreins, tirera de notre séjour, un grand avantage, si la province n'en a pas recueilli beaucoup, car l'armée a deffriché un espace de près de six milles de circonférence autour des barraques.

Les habitans, après notre départ, ont été près de huit jours à détruire les chats que nous avions laissés. Ces animuax, pressés par la faim, étoient entrés dans les bois, et l'on craignoit qu'attendu leur grand nombre, ils ne se multipliassent bientôt au point qu'il devînt impossible de les détruire. Il y avoit lieu d'ailleurs d'appréhender qu'ils ne devinsent sauvages et féroces, et nuisissent beaucoup aux poulaillers.

Nous avons passé la chaîne Pignet, ou plutôt les montages Eleues, à *Woods Gap*, (brèche du bois) et quoiqu'elles soient beaucoup plus hautes que les montagnes vertes que nous avons passées dans le Connecticut, nous y avons eu bien moins de difficultés à essuyer. A peine, jusqu'à ce qu'on ait gagné le haut, s'apperçoit-on que l'on va en montant, et encore moins

que

que l'on parvient à une si prodigieuse élévation; cela vient de la manière judicieuse dont les habitans ont pratiqué la route qui, par ses nombreuses sinuosités, rend la pente presque insensible.

Avant d'atteindre le haut de ces montagnes, on fait près d'un mille au travers d'un bois épais, et lorsqu'au sortir de là, on parvient au sommet, on découvre tout-à-coup un pays immense, qui vous présente l'aspect le plus imposant et le plus magnifique. Au pied des montagnes, coule une belle rivière. Au-de là s'étend une vaste plaine, parsemée de tous les objets qui peuvent en rendre la vue délicieuse, et à l'extrémité d'un horison de plus de cinquante milles, on voit les majestueuses montagnes Alleganys, dont les sommets sont cachés dans des nuages éternels.

Winchester est une ville irrégulièrement bâtie, qui contient entre trois et quatre cent maisons; elle étoit dans la dernière guerre, comme elle l'est à présent, le rendez-vous des troupes de Virginie, dans les excursions contre les Sauvages. Un habitant qui demeuroit ici, dans le temps de la dernière guerre, m'a appris, qu'avant

que nous eussions pris le fort Duquesne, tout le pays voisin, étoit exposé aux ravages des Indiens, qui y avoient commis d'horribles cruautés. La ville elle-même courut les plus grands dangers. Elle eût probablement été razée, et ses habitans massacrés, si le colonel Washington (le célèbre général actuel) n'avoit pas fait bâtir un fort sur une éminence, au Nord de la ville, qui en défendoit absolument l'entrée. Les Sauvages eurent cependant l'audace d'approcher jusqu'à la vue de la ville, mais jamais jusqu'à la portée du fort. (1)

On voit encore les restes de ce fort. Il paroît que c'étoit un quarré régulier avec un bastion à chaque angle. La longueur de

---

(1) On ne peut penser sans frémir, aux barbaries commises dans cette guerre par les sauvages des deux partis. Ceux qui étaient attachés aux Anglais venoient de même brûler, piller, égorger, dans les villages François. Les horreurs se sont renouvellées dans la guerre des insurgens. Le nom anglais sera à jamais souillé par les meurtres de Miss-Mac-Rea, et toutes les abominations exercées par ces monstres des forêts, sous la conduite des Brandt et Butler, deux anglais plus barbares que les sauvages eux-mêmes, et tout cela étoit permis, excusé, commandé, par un peuple libre pour empêcher un peuple de freres de devenir libre aussi !

la courtine entre deux bastions étoit de quatre-vingt à quatre-vingt-dix pieds, les barraques subsistent encore. Elles peuvent contenir commodément près de cinq cent hommes, et, dans le besoin, deux fois autant. C'est ce qui arrive à présent, car il y loge à-peu-près ce nombre de nos soldats. Ces barraques sont construites en bois, comme celles de Charlotte-ville, mais beaucoup plus grandes. Depuis le commencement de la guerre, les Américains les ont fortifiées, et en ont fait un lieu de sûreté, pour des prisonniers de guerre. On paroît avoir essayé de creuser un fossé sec autour du fort, mais comme on a trouvé par-tout un roc vif et impénétrable, on y a renoncé.

L'eau de Winchester est très désagréable au goût; ce qui, je crois, vient de la nature limonneuse du sol. Elle cause aux étrangers, des tranchées qui nous tourmentent beaucoup; il est assez plaisant de nous voir le matin, nous dire bonjour, en faisant la grimace, et maudissant l'eau et le pays en général. Les habitans prétendent cependant que cette eau est un spécifique contre plusieurs maladies.

Nous avons appris avec bien du regret, qu'à une journée de marche de chaque côté de Winchester, il y a plusieurs curiosités naturelles que nous n'avons pas eu la permission d'aller voir. Je vais donc vous les décrire d'après le récit que m'en a fait un des habitans.

A environ trente milles de la Cour de Justice d'Augusta, il y a un rocher, que les habitans prétendent être celui que Moyse a entr'ouvert avec sa baguette, parce que d'un de ses côtés, sort avec impétuosité un torrent. Ce qui ajoute à sa beauté, c'est que l'eau, après avoir, pendant un petit espace, coulé dans une prairie, tombe avec fracas dans un précipice perpendiculaire de près de deux cent pieds de haut.

A vingt milles de là, il y a une caverne très-curieuse, qui s'étend à près d'un mille, sous un rocher, et dans laquelle on trouve un phénomène, que je laisserai expliquer aux savans. Il y a deux sources, dont l'une égale en chaleur le bain le plus chaud, et l'autre est aussi fraîche, que le plus froid, elles sont à environ un pied de distance et séparées par le rocher. Comme elles possèdent l'une et l'autre plusieurs vertus mé-

dicales, on les a arrangées de manière à en faire des bains assez commodes.

Auprès de ces sources, est une rivière, qui ressemble assez à la *Mole*; avec cette différence que la Mole, quoiqu'elle se perde sous terre, reparoît au bout de quelques milles, au lieu que celle-ci s'enfonce sous une montagne et ne reparoît plus, d'où elle a pris avec raison le nom de rivière perdue.

Nous avons eu la permission d'aller voir deux curiosités naturelles, à une demie journée de Winchester. L'une est une caverne, ou plutôt un puits formé par la nature. Dans certains temps, on peut y descendre jusqu'à près de deux cent brassés de profondeur, et dans d'autres, il est si plein d'eau qu'elle en sort avec abondance. Les habitans l'appellent le puits de marée, par allusion à son flux et reflux. Ce qui ajoute beaucoup à la singularité de ce phénomène, c'est que ce puits est situé dans un pays plat, et qu'à plusieurs milles à la ronde, il n'y a ni montagne, ni aucun cours d'eau. L'autre, quoiqu'elle passe dans le pays, pour très-curieuse, ne peut paroître telle à ceux qui ont vu le *Peak*, dans le comté de Derby, ce sont cinq à

six grottes, sous un rocher qui communiquent les unes avec les autres.

Les Américains, depuis long-tems, se flattoient que la France leur enverroit du secours, et les soutiendroit. Nous avions regardé cet espoir comme un bruit semé exprès pour ranimer le courage du peuple, et le faire sortir de sa léthargie. Car les affaires des insurgens au commencement de l'année, étoient dans un si mauvais état, que la plupart des habitans se soucioient assez peu de quel côté tournât la victoire, sachant bien que, quoiqu'il arrivât, leur situation ne pourroit jamais être pire. Mais quant à ceux qui sont fortement attachés au parti Américain, jugez combien leurs espérances ont dû être relevées, lorsqu'ils ont sçu que la France leur avoit réellement envoyé du secours, et qu'elle avoit promis de les aider de tout son pouvoir. Depuis ce moment, les Américains disent hautement qu'il est impossible aux Anglois de les vaincre, et qu'ils verront dans peu les armées Angloises, chassées du continent de l'Amérique. Cette nouvelle nous a consternés dans la même proportion qu'elle les a réjouis. Quoique nous eussions bien pen-

sé que la France pourroit profiter de notre malheureuse contestation avec les Colonies, pour s'emparer de quelques-unes de nos possessions dans l'Amérique, ou dans l'Inde, nous n'aurions jamais cru qu'elle favorisât la rebellion ; sur-tout en réfléchissant qu'elle a des Colonies qui sont à-peu-près dans le même cas. Mais, France, France! je suis faché de le dire, pour atteindre une supériorité politique, vous êtes indifférente sur le choix des artifices ou des moyens qui peuvent vous y conduire. (1)

Je vous ai dit dans une de mes précédentes lettres combien les forts qu'on nomme ici *Block Houses* sont une excellentte défense. Il vient de se passer un évènement qui non seulement fait le plus grand honneur à la fidélité et au courage des personnes

(1) On assure qu'aujourdhui l'Angleterre soutient les Brabançons, contre l'Empereur, qu'elle fomente les troubles de la France, qu'elle en excite dans nos colonies. Les nations ont comme les individus deux poids et deux mesures ; elles ont les mêmes passions, les mêmes vues d'intérêt et de cupidité, avec cette différence que la honte, la crainte et le remords, arrêtent quelquefois un particulier et que rien ne retient un peuple qui se sent la force de commettre une grande injustice, quand elle peut lui être utile.

qui ont défendu celui dans lequel elles étoient, mais qui prouve clairement la vérité de mon assertion.

Soixante-dix Américains loyalistes qui s'étoient établis sur le bord de la rivière d'hudson vis-à-vis Newyork avoient élevé ce fort pour se mettre à l'abri d'une surprise, ou d'une incursion soudaine de l'armée de Washington; ce n'étoit pas sans raison qu'ils craignoient quelque tentative de cette espèce. Ils furent bientôt attaqués d'une manière terrible par environ deux mille américains commandés par le général Vayne qui avoit sept pièces de canon. Malgré une canonade de prés de trois heures dont presque tous les coups perçoient les madriers dont le fort étoit bâti, malgré plusieurs efforts pour emporter la place d'assaut, l'ennemi fut repoussé avec perte, laissant beaucoup de morts et beaucoup de blessés. Les braves loyalistes le poursuivirent dans sa retraite, firent plusieurs prisonniers, et reprirent quelques bestiaux que les américains avoient enlevés dans les habitations voisines.

Nous avons sçu par un officier qui arrive du camp de Vashington les tristes détails de la mort du major André, adjudant gé-

néral de l'armée Angloise, qui a été pris comme espion en négociant avec le général Arnold une affaire qui, si elle eût réussi eût entraîné la ruine du parti Américain. Cet officier qui a été présent à son exécution nous a dit qu'il avoit subi son sort avec un courage et une fermeté qui ont profondément touché tous ceux qui en étoient témoins, et que tout le monde avoit déploré sa cruelle destinée : il étoit si généralement estimé que le général Washington a versé des larmes lorsque cette rigoureuse sentence a été mise à exécution. Lorsqu'il vit que son sort étoit décidé irrévocablement, et que tous les efforts, toutes les prières de sir Henry-Clinton pour lui sauver la vie, étoient sans effet, il devint parfaitement calme et résigné, son esprit étoit si tranquille que, la nuit avant sa mort, il dessina la situation du sloop le vautour dans la rivière nord, avec une vue de West-Point, et remit ce dessin à son domestique pour le porter à un officier général à Newyork. La seule chose qui parût le troubler et le révolter fut le refus que fit le général Washington de le faire mourir d'une mort militaire. A cet égard l'officier nous a dit que le général lui auroit accordé

sa demande; Mais qu'ayant consulté le bureau des officiers généraux qui avoient signé sa condamnation, ceux-ci avoient jugé nécéssaire de faire exécuter la sentence, telle qu'elle avoit été rendue, conformément aux maximes de la guerre, et avoient témoigné le plus vif regret de ne pouvoir s'écarter en cette occasion des règles établies pour les cas de cette nature.

Par le récit que cet officier, nous a fait de la manière dont le major André avoit été pris, il paroit que celui-ci s'étoit persuadé trop-tôt qu'il étoit hors de danger, car lorsque les trois hommes qui l'ont fait prisonnier l'abordèrent, ils lui demandèrent s'il étoit du parti *d'en haut* ou de celui *d'en bas* (il est bon de vous expliquer ici que le parti, d'en haut étoit composé des partisans des américains, et celui d'en bas des loyalistes refugiés qui habitent à Newyorc) il répondit du parti d'en bas, pensant, qu'étant si près de Newyork, ceux qui lui parloient ne pouvoient être de l'autre. Sur quoi ils le détrompèrent, en lui disant qu'il étoit leur prisonnier et qu'ils alloient l'emmener. S'appercevant alors trop tard de son erreur, il tâcha de les convaincre du contraire,

en leur montrant un passe-port qu'il avoit obtenu du général Arnold sous le nom de Jean Anderson

Cela produisit d'abord l'effet qu'il desiroit. Ils le relachèrent, et le laisserent continuer son chemin. Mais à peine avoit il fait quelques toises, que l'un de ces jeunes gens se rappellant qu'il avoit paru fort embarrassé, observa qu'il y avoit dans la figure de cet étranger quelque chose de particulier et d'extraordinaire, et invita, avec instance, ses camarades à retourner et à l'examiner plus attentivement.

Cette réflexion fut décisive et fatal à André qui peu accoutumé à de pareilles rencontres, étoit aussi peu capable de s'en tirer. Il en convient lui même, suivant notre officier, dans sa lettre au genéral Washington, dans laquelle il dit qu'il avoit trop peu d'habitude du mensonge ponr en faire usage avec quelque espoirde succès; il le prouva dans cette occasion; car lorsque les jeunes gens revinrent sur leur pas, il leur offrit une bourse pleine d'or, une montre de prix, et plusieurs autres objets précieux, joignant à ces offres les promesses séduisantes de pension pour toute leur vie, s'ils vouloient le laisser passer, ou l'accom

pagner à New-York. Toutes les tentatives et toutes les raisons furent inutiles. Ils demeurèrent inflexibles ; et persistant dans leur projet, ils le conduisirent au quartier général de Washington. (1)

---

(1) Un Américain qui étoit du complot, suivoit de loin André, et se présentant aux trois jeunes gens, les invita à le relacher, en les assurant qu'il le connoissoit pour un bon citoyen. Sur leur refus, il les engagea à le conduire au fort où commandait Arnold ; mais se trouvant plus près de l'armée de Washingthon ! ils le conduisirent, à une maison où ce général étoit attendu le soir, et l'y gardèrent pendant tout le jour : il faisoit déjà obscur, lorsque M. Washingthon arriva avec M. de la Fayette et quelques autres officiers généraux : on lui dit qu'un prisonnier suspect étoit dans la maison, et le général chargea un de ses aides-de-camp de l'aller interroger. Celui-ci accompagné d'un aide de camp de M. de la Fayette, entra dans la chambre où André avoit été enfermé, il lui fit quelques questions auxquelles le prisonnier répondit avec assez d'assurance, l'aide de camp pour le mieux examiner fit apporter de la lumiere, et la tenant à la main, s'aprocha pour l'envisager. Le reconnoissant à l'instant, il recula de surprise. — Que faites vous ici malheureux, lui dit-il ? mon devoir, répondit André, sans se déconcerter, faites le vôtre. — L'aide de camp alla sur le champ rejoindre le général qui étoit dans une autre chambre, et lui apprit que ce prisonnier, n'étoit rien moins que l'adjudant général de l'armée angloise. M. Washingthon, qui probablement avait déjà des soupçons sur la fidélité d'Arnold, envoya à l'instant un détachement de dragons pour prendre ce traître, et le lui ame-

Si le major André, lorsqu'il fut abordé pour la premiere fois avoit répondu tout de-suite du *parti d'en haut*, on ne lui auroit fait aucune difficulté quand même les gens qui lui parloient eussent été comme il le supposoit, du parti *d'en bas*, il auroit été fait prisonnier sur sa déclaration mais il eût été facilement reconnu en arrivant à New - York. En annoçant trop - tôt qu'il étoit du parti d'en haut il prépara lui même son malheureux sort.

Comme il est beaucoup plus aisé de remarquer les erreurs d'autrui que d'y remédier, je quitte ce triste sujet, en observant que depuis l'instant où le major André a accepté cette délicate et dangéreuse commission, jusqu'à celui où il a si cruellement terminé sa vie, il a montré ce courage et cette fermeté qui conduisent aux grandes choses. Probablement, il seroit devenu un jour l'ornement de sa famille, et auroit mérité par quelque action d'éclat d'être chéri de son Roy et de son pays.

---

ner. Mais averti par le complice américain, il avoit déjà quitté son poste et était passé chez les Anglois.

Ces partis d'*en haut* et d'*en bas* sont principalement composés de gens qui se connoissent les uns les autres, et qui se haïssent mutuellement. Il est assez ordinaire, lorsqu'il y a entr'eux quelque rencontre de voir combattre les uns contre les autres des gens liés par les plus douces relations de la nature et de la société. Les deux partis battent la campagne entre les lignes Angloises et Américaines. Il est arrivé plus d'une fois que, lorsque deux troupes se sont trouvées au même endroit, il y a eu une cessation d'hostilités. Elles se sont reunies pour souper ensemble, et passer gaiement la soirée; en se séparant elles convenoient d'aller chacun de leur coté, et après un tems convenu elles se retrouvoient et se battoient avec acharnement.

Les Américains ont fait courir le bruit qu'il y a eu une grande émeute à Londres, que les membres des deux chambres du Parlement ont été grossièrement insultés, que plusieurs maisons ont été brulées, que toutes les prisons ont été forcées et d'autres détails aussi ridicules. Nous pardonnons aux Américains, d'inventer ces fables parcequ'elles répondent à leur but qui est de soutenir le courage du peuple, et de lui persuader que

l'Angleterre ne peut continuer la guerre. Mais elles sont trop absurdes pour qu'un Anglois y ajoute foi. Donnez moi, je vous prie, dans votre première lettre, les particularités de cette émeute, si réellement il y en a eu une, ce que j'ai bien de la peine à croire. Nous avons bien assez d'ennemis au dehors, sans avoir encore des divisions intestines. Il est réellement trop ridicule de croire à un pareil évènement ou de supposer seulement qu'il ait pu avoir lieu.

Votre, etc.

LETTRE LXXII.

Frederick's Town, dans le Maryland, le 12 Avril 1781.

MON CHER AMI,

Peu de jours après la datte de ma dernière lettre, nous avons quitté Winchester, pour nous rendre ici sur un ordre du Congrès, qui a décidé que nous y resterions, jusqu'à ce que l'on fut convenu d'un lieu

où nous placer. Mais les habitans se persuadent que c'est une ruse, employé pour les engager à nous laisser entrer dans leur province, et croyent que nous resterons dans cette ville.

En quitant Winchester, nous avons repassé les montagnes bleues à *William's Gap*, et dans notre route pour nous rendre ici, je n'ai rien vu de remarquable excepté la rivierre Shennando qui est singulièrement belle et ornée des cascades les plus romantiques. l'eau en est si transparente qu'on voit distinctement les cailloux au fond à une profondeur de sept ou huit pieds. On y trouve une grande quantité de truites et d'autres poissons; mais elle n'est pas navigable, même pour des canots, à cause des innombrables rochers qui sont cachés sous l'eau; les habitans, pour faire descendre leurs denrées, se servent de radeaux.

A notre arrivée dans cette ville je n'ai pas été assez heureux pour trouver un logement aussi commode que la dernière fois que j'y ai passé. Jai été obligé de me loger avec deux officiers dans une misérable petite auberge, où nous sommes restés jusqu'à ce que nous ayons sû la décision du congrès parce que nous

nous étions persuadés que nous irions plus loin au nord.

Comme il a été décidé par le Congrés, que nous résiderions quelque tems dans cette ville, nos soldats ont été logés dans des barraques fort commodes, que les Américains ont bâties depuis le commencement de la guerre. Ils sont mieux fournis de vivres, et on leur accorde plusieurs graces, telle que de travailler pour les habitans, de leur permettre d'aller dans la campagne acheter des légumes, et depuis que nos troupes sont prisonnières, elles n'avoient jamais été si bien traitées. Cette indulgence réussira probablement mieux que les mauvais traitemens, à produire l'effet desiré par le Congrés, celui de les faire déserter. Il y a eu effectivement tant de désertions dans notre régiment, qu'il est à présent réduit à soixante hommes, y compris les bas Officiers. Les autres régimens sont dans la même proportion, quoique tous en Canada fussent de quatre cent cinquante hommes.

Les officiers sont logés dans la ville, et dans les habitations qui l'entourent. Je demeure chez le colonel Beattie, Officier des milices, qui, quoique fortement attaché

au parti Américain, et quoi qu'il ait un fils dans le régiment de Maryland, dans l'armée du général Green, ne laisse pas que d'avoir un certain penchant pour la *vraie pierre de touche.* (1) La raison qu'il donne à ses compatriotes, pour nous avoir admis dans sa maison, est qu'ayant une nombreuse famille, il doit chercher à la soutenir du mieux qu'il peut.

Depuis notre arrivée dans cette province, un homme en habit d'ecclésiastique, s'est présenté aux Officiers, comme très-attaché au Gouvernement Anglois. Les habitans disent qu'il n'a jamais reçu les ordres, et qu'il a jetté le trouble dans plusieurs familles, en faisant des mariages qui se trouvent nuls, par son défaut de qualité. Cela a fait une bonne source de procès et de travail pour les gens de loi. Cet homme fait encore le service divin dans différentes églises, et exerce toutes les fonctions de l'état qu'il paroît avoir. Je ne sais s'il affecte ses principes politiques, pour se mettre bien avec nous, et profiter de quelques

(1) L'argent, on sait assez que c'est la pierre avec laquelle on éprouve les hommes.

dîners que nous lui donnons. Ce que je sais, quant à ses principes religieux, c'est qu'il suit exactement le conseil de saint Paul, de se faire tout-à-tout, car il jure passablement avec ceux qui jurent, et s'enyvre avec ceux qui aiment à boire.

Votre ami, etc

LETTRE LXXIII.

De l'habitation du colonel Beattie près Frédéric Town, dans le Maryland, le 11 Juillet 1781.

MON CHER AMI.

Rien ne montre mieux l'oppression et la tyrannie du Congrés et de ses employés, que le récit de deux actes d'une injustice évidente, commis par ces ordres, chez un tailleur Quaker, dans la maison duquel est logé le capitaine Jameson, de notre régiment. Un des collecteurs, pour une taxe de quarante-huit schellings, a pris dans l'écurie un très-beau cheval, valant près de trente guinées; et pour une autre taxe d'environ cinq à six livres sterlings, il a fait

venir des charretes, avec lesquelles il a enlevé une meule de foin qui en valoit plus de quarante. Ce malheureux, qui, comme j'aurois du vous le dire, est ami de l'ancien Gouvernement, et par conséquent fort persécuté, n'a pas proféré d'autre plainte que ces mots : « Hé bien qu'ils prennent, qu'ils » emportent tous mes meubles, tout mon » bien, et qu'ils me chassent de ma mai» son, j'ai du moins une chose qu'ils ne » sauroient m'enlever, et qui me consolera » dans ma vieillesse. »

Il a souvent été menacé d'être mis en prison, à cause de son attachement pour son Roi et des sentimens qu'il exprimoit à ce sujet, mais il a supporté cette persécution, ainsi que toutes les autres, avec beaucoup de patience et de résignation, suivant les principes de sa religion. Quelquefois cependant, le pauvre vieillard pousse un profond soupir, comme si son cœur plein d'amertume, avoit besoin de se soulager, et alors il s'écrie tristement ; « hélas ! je ne pensois guères qu'après avoir » tant travaillé dans ma jeunesse, après » avoir élevé une nombreuse famille, dans » la crainte du Seigneur, ce dût être là ma

» récompense dans mes vieux jours. Vois
» ami, ajoute-t-il en montrant quelques
» prairies assez étendues, qui sont devant
» sa maison; c'est moi qui, de mes mains
» ai défriché cette terre; j'ai passé plus
» d'une nuit à travailler à la lueur d'un bois
» de pin allumé, pour laisser à mes enfans,
» un héritage, qu'on menace à chaque
» instant de m'enlever. » Ici son courage
paroît l'abandonner, et après un moment
de silence, il s'écrie en soupirant : « que
» la volonté de Dieu soit faite. »

Oh! Américains, si c'est là la baze sur
laquelle vous établissez votre indépendance,
un jour viendra, sans doute, où vous en
porterez la peine; et quoiqu'elle puisse ne
pas tomber sur vos têtes, la génération
future maudira peut-être les calamités que
leurs ancêtres leur auront préparées.

Nous nous attendons de jour en jour
à quitter cette province, à cause des mouvemens
de l'armée du Lord Cornwallis
qui, nous dit-on, se réunit avec les troupes
débarquées en Virginie, sous le général
Phillips et le général Arnold. On n'est pas
ici sans quelque crainte que les troupes du
Roi ne viennent attaquer la province. Pour

empêcher leurs progrès, le général Vashington a détaché deux gros corps, l'un de troupes Continentales, sous le commandement du Marquis de la Fayette, et l'autre de la ligne de Pensylvanie, sous le général Wayne. Ces troupes ont traversé Frédérick-Town dans le mois dernier, elles paroissent être principalement composées d'Ecossois et d'Irlandois, outre un grand nombre de Nègres. Elles étoient mal-vêtues, et d'ailleurs si indisciplinées et si mécontentes, que leurs Officiers craignoient de leur confier des cartouches. J'observai qu'elles portoient des cocardes blanches et noires; le fond étant de la première couleur, et les bords de la seconde, j'en demandai la raison; et un Américain me répondit avec beaucoup d'emphase, que c'étoit une politesse, et un symbole d'affection pour leurs généreux et magnanimes alliés, les François.

Notre logement est devenu très-désagréable par une circonstance fâcheuse; la mort du fils du Colonel, qui a été tué à la bataille de Camden, dans les carolines. Son père, ainsi que toute sa famille, en a été extrêmement affligé, la maison depuis ce temps, a toujours été une scène de lamen-

tations. Ce qui la rend encore plus triste, c'est que le Colonel, à chaque fois qu'il nous rencontre, paroît avoir la plus grande envie de prendre sur nous sa revanche; nous cherchons un autre logement, mais on a beaucoup de peine à en trouver.

Aux fêtes de Pâques, les enfans de cette province sont dans l'usage de faire bouillir des œufs, dans du bois de campêche, ce qui teint la coquille en rouge. Quoique cette couleur ne puisse s'effacer en la frottant, cependant on peut avec une épingle l'égratigner, pour y tracer les figures que l'on veut. Les jeunes gens et les jeunes filles, se font mutuellement présent de ces œufs par forme de symboles amoureux. Comme il faut faire bouillir les œufs pendant longtems, pour leur faire prendre la couleur rouge, la coquille acquiert une grande dûreté, les petits enfans s'amusent à frapper deux œufs l'un contre l'autre; et celui qui se rompt, appartient à celui dont l'œuf est resté entier.

Pour imprimer dans l'esprit de ses enfans, une profonde idée des glorieux efforts qu'ont faits les Américains, pour parvenir à ce qu'ils appellent leur indépendance, le C

lonel a un œuf de cette espèce, sur lequel est gravée la bataille de Bunker's-Hill. Il prend une peine infinie pour la leur expliquer. Mais il ne veut pas les laisser y toucher, parce que c'est l'ouvrage de son fils qui est à l'armée. A présent que le pauvre jeune homme est mort, son père conserve cet œuf comme une relique. Il nous a fait l'honneur de nous le montrer; et eu égard à la petitesse de l'espace, nous avons trouvé la bataille dessinée avec beaucoup d'exactitude.

Des ordres sont arrivés comme nous l'avions prévu pour faire partir l'armée, pour York-Town et pour Lancastre. Là, les Officiers doivent être séparés des soldats, et seront mis en quartier à Last-Windsor dans le Connecticut. Le brigadier général Hamilton, a témoigné beaucoup de mécontentement de cette séparation, qui est directement contraire aux termes de la convention. Mais depuis que le Congrès a manqué aux principaux articles, il est inutile de se plaindre de pareils procédés. Nous sommes à présent en son pouvoir, et il nous traite comme il convient à ses vues. Le Général a fait savoir que, si les trou-

pes le désiroient, il adresseroit au Congrès une protestation contre cette infraction au traité, mais il a ajouté qu'il savoit qu'elle ne produiroit aucun effet. Il a fortement recommandé aux soldats de se conduire à tous égards, après la séparation, comme si leurs Officiers étoient encore avec eux et de se souvenir qu'ils devoient être soumis aux bas officiers qui les commandoient. Il a exprimé ses regrets de ne pouvoir fournir aux troupes les vêtemens et les autres choses dont elles ont besoin. Il a en conséquence ordonné aux Officiers chargés du payement des compagnies de faire le décompte des soldats, et de leur en payer le montant afin que chacun se pourvût de ces objets comme il pourroit. La plupart seront en état de le faire car ils ont en général vingt ou trente livres Sterling chacun à recevoir. Il sera surément étonnant aux yeux d'un Militaire instruit qu'il y eût dans la compagnie que je payois un particulier à qui il étoit dû 45 L. Sterling.

Les troupes ont beaucoup diminué depuis leur arrivée à Frédérick-town, non seulement par les désertions, mais aussi

par la mort. Il est péri plusieurs soldats, victimes des liqueurs fortes qu'on se procure ici facilement et à bon marché. Il y a beaucoup de guildiveries dans les campagnes voisines. Ils étoient dans un état d'yvresse presque continuel. Je n'ai pas besoin de vous dire quel goût effréné ont en général les soldats pour les liqueurs fortes, et combien il est difficile de les empêcher de s'y livrer. Mais lorsqu'ils en ont habituellement sous la main, cela est absoment impossible. Nous en avons perdu deux depuis quinze jours d'une manière fort triste; dans l'absence de l'homme qui soignoit une distillation dans l'habitation du Colonel, ils ont bu la liqueur chaude sortant de l'alembic, et le lendemain matin on les a trouvés morts dans leur lit.

Dans peu de jours nous nous mettons en marche. S'il se présente une occasion, je vous écrirai de Lancastre, mais vous pouvez compter qu'aussitôt mon arrivée dans le connecticut vous aurez des nouvelles de votre ami.

P. S. J'ai décacheté ma lettre pour y ajouter une triste nouvelle que nous recevons à l'instant, celle de la perte du

brave général Phillips, qui est mort le mois dernier d'une fièvre, à Richemond. Ses talents et ses connoissances militaires lui avoient mérité dans sa jeunesse les éloges d'un des plus grands hommes de ce siècle le prince Ferdinand de Brunsswick qui l'a applaudi à plusieurs occasions dans la dernière guerre d'Allemagne. Il avoit depuis justifié ces louanges pendant tout le cours de sa vie, sur-tout dans les travaux les fatigues et les dangers sans nombre de notre campagne. Sa mort a été accompagnée d'une circonstance à peu près pareille à celle où les Américains montrèrent tant d'inhumanité lors de la mort du général Frazer. Au reste, quant à eux, la haine et la vengeance peuvent leur servir d'excuse. Mais il est étonnant que le marquis de la Fayette, dont la Nation est si connue par la quintessence des *petites attentions* se soit rendu coupable d'un pareil procédé, en effet, quoiqu'on lui eut envoyé un exprès pour lui apprendre que le général Phillips étoit mourant dans telle maison au de là de la riviere, et le supplier de faire cesser le canon, il n'eut aucun égard à cette priere, le feu fut conti-

nué sans interruption, plusieurs boulets percèrent la maison, et il en entra un dan la chambre voisine de celle où étoit le Général au moment où il rendoit son dernier soupir. Importuné par le bruit, il s'écria; « mon dieu, cela est cruel : ils ne » veulent pas ne laisser mourir en paix. «

Je suis, etc.

LETTRE LXXIV.

East Windsor, dans le Connecticut; le 2 Septembre 1781.

MON CHER AMI,

Quelque triste, quelque humiliant que fût le moment où nous donnâmes à nos soldats dans la plaine de Saratoga l'ordre de mettre leurs armes en faisceaux et de les abandonner, l'impression qu'il nous fit n'approche point de celle que nous a causée la séparation des soldats et des Officiers à Lancastre. Le matin du jour où elle s'est faite les Régimens furent rangés près des barraques que l'on a fortifiées et chan-

gées en prison. A une petite distance étoit sous les armes un régiment Américain dont le Colonel se conduisit avec beaucoup de politesse, disant qu'il ne conduiroit les troupes Anglaises, aux barraques, que lorsque leurs Officiers lui auroient dit qu'ils étoient prêts. Losrsqu'on lui eut annoncé qu'il pouvoit les conduire, les troupes Américaines, formant un quarré autour des troupes Anglaises, menèrent celle-ci à la prison.

Ce spectacle étoit trop touchant pour que nous puissions le soutenir; nous nous hâtâmes de quitter la place. Si vous aviez pu voir sur le visage de ces pauvres soldats l'expression de la fidelité, du respect, de l'amour et du désespoir, vous en conserveriez le souvenir jusqu'au tombeau. L'adieu d'un pere et de ses enfans n'a rien de plus attendrissant, la séparation de l'ame et du corps n'est pas plus douloureuse. Ce cruel adieu fit ce que n'avoient jamais pu faire ni la rigueur des saisons, ni la faim, ni la soif, ni les malheurs, ni la barbarie continuelle, ni les insultes des Américains; il fit couler des larmes des yeux de nos Vétérans indignés, ils auroient mieux aimé voir couler leur sang. Tant que le son de

leurs voix put nous parvenir, nous les entendions répéter : Dieu vous bénisse, messieurs ; cette scene d'affliction ne s'effacera jamais de mon esprit. Voir tant de braves gens qui avoient si courageusement combattu à nos côtés, qui dans toutes leurs souffrances avoient cherché près de nous de la protection et du soulagement, les voir arrachés de nos bras, enfermés dans une prison, où traités avec toute sorte de dureté, extenués peut-être faute de vivres et prêts à périr de froid, ils n'auroient personne à qui demander du secours, et si peu à espérer de l'humanité des Américains.

Il étoit facheux d'être encore une fois privé de la satisfaction d'aller à Philadelphie sur-tout étant à la porte. Mais toutes nos prieres pour en obtenir la permission du Major qui nous accompagnoit furent inutiles. Cependant nous fûmes un peu dédommagés en passant par Bethléem ou se trouve un établissement des freres Moraves.

L'auberge à Bethléem est batie sur un très bon plan, et parfaitement bien disposé pour l'agrément et la commodité des voyageurs. Le batiment qui est très grand est

partagé par un corridor de près de trente pieds de large. De chaque côté, sont des appartemens consistant chacun en un antichambre qui conduit dans deux chambres à coucher séparéés. Toutes ces pieces sont bien éclairées et ont des cheminées. A votre arrivée on vous conduit dans un de ces appartemens dont on vous donne la clef, de manière que vous êtes aussi libre chez vous que si vous étiez dans votre maison. On y trouve toutes les autres commodités, aussi bien que dans la meilleure auberge de Londres. Nous fûmes, comme vous pouvez croire, assez surpris, après avoir fait si mauvaise chere dans les autres ordinaires, de voir un garde-manger bien garni de poisson, de volaille et de gibier. Une autre chose qui ne nous surprit pas moins parce que nous n'avions rien trouvé de pareil dans tous nos voyages, fut une provision d'excellents vins de toute espece. Ils nous firent un plaisir d'autant plus grand que nous n'en avions pas goûté depuis Boston. Car malgré le luxe et l'élégance de plusieurs familles que nous avions vues en Virginie nous n'avions jamais vu de vin sur leurs tables. A chaque appartement est at-

taché un domestique qui n'a autre chose à faire que de servir les personnes qui y logent, et qui pendant tout votre séjour vous sert en tout comme s'il étoit véritablement un de vos gens. Il semble enfin, qu'en bâtissant cette auberge, on n'a pensé qu'à l'agrément et aux convenances des voyageurs. Elle est d'ailleurs si grande qu'il y peut loger cent soixante personnes ; le général Phillips en avoit été si content qu'après avoir quitté la Virginie n'ayant pas la permission d'aller à Neywork, à cause de qnelques opérations militaires qui se préparoient dans les Jerseys, il revint de près de quarante mille sur ses pas pour y loger, uniquement à cause des commodités qu'il y avoit trouvées.

Notre hôte nous accompagna chez l'intendant, ou le chef de la société, qui avee beaucoup de politesse, nous montra tout ce qui méritoit d'être observé dans l'établissement.

Il nous conduisit d'abord à la maison des filles. C'est un vaste bâtiment construit en pierres, partagé comme notre auberge, en grandes chambres qui sont échauffées suivant la méthode d'Allemagne par

des

des poëles. Les jeunes filles s'occupent dans ces chambres des divers travaux domestiques; quelques unes se livrent à des ouvrages d'imagination où d'ornement. On trouve dans tous ces appartemens différens instrumens de musique. La surintendante de ces jeunes filles nous mena dans la chambre ou elles couchent. C'est une grande salle voutée de toute la longueur du bâtiment et dans laquelle il y a un lit pour chacune. Elles mangent dans une grande pièce dans laquelle est un très bel orgue, et dont les murs sont ornés de divers tableaux, faits par quelques unes des femmes qui ont été élevées dans la maison. Cette salle leur sert à la fois de réfectoire et de chapelle, mais le dimanche elles entendent le service dans la grande Eglise qui est un bâtiment simple et agréable.

La maison des garçons est bâtie sur le même plan que celle des femmes; sur le toît il y a un belvédère d'où, non seulement on a une très belle vue, mais d'où l'on voit distinctement toutes les dépendances de cette petite colonie. Nous observâmes que la maison étoit fort endommagée. Le Surintendant nous apprit que cela

venoit de ce que les Américains, après la bataille de Germantowin, avoient pris cette maison aux jeunes gens et en avoient fait un hopital pour les malades et les blessés. Il est incroyable, ajouta-t-il, combien il en est mort, faute de soins, d'attentions, et parce que l'hopital étoit mal pourvu de drogues; là nous dit il, en nous montrant un champ voisin, sont enterrés près de sept à huit cent soldats Américains qui sont morts ici pendant l'hyver.

Tous les genres d'ouvrages propres à la société sont faits ici séparément, et il y a une manufacture pour chaque espèce. Les jeunes gens sont employés à ces différentes occupations. Chacun contribue de son travail au bien commun, et le produit de leurs efforts entre dans la masse générale. Ces jeunes gens ne reçoivent point de salaire : mais du produit des différens métiers on leur fournit tout ce dont ils peuvent avoir besoin. Ils ne sont jamais troublés par les soucis ni les inquiétudes ordinaires de la vie. Leur temps se partage entre le travail et la priere; et leur seul amusement consiste dans des concerts qu'ils font tous les soirs. Ces gens qui sont très

adroits et très intelligens prévoyant en quelque sorte tous les maux qu'entraine une guerre civile, avoient dès le commencement de celle-ci acheté une grande quantité de denrées d'Europe dont ils fournissent aujourd'hui leurs différentes fermes, qui sont dispersées autour de l'établissement.

Les Moraves ont non seulement beaucoup d'application, mais même beaucoup d'esprit; ils ont imaginé une espèce de mariage. Mais de la manière dont ils le contractent, il n'y a pas lieu de croire que les conjoints y trouvent autant de charmes ni autant de bonheur que nous. Un jeune homme a envie de se marier; ce désir ne lui vient pas d'une inclination, ou d'un penchant particulier pour une jeune fille; car il ne voit jamais qu'une fois, avant la cérémonie, la femme qu'il doit épouser. Il est contraire aux principes de leur religion de se marier pour suivre les désirs que nous inspire la nature. On ne doit selon eux avoir en vue que la conservation de la société, qui, sans cela, s'anéantiroit. Le jeune homme va trouver le prêtre, l'instruit de son désir, et lui demande une

fille pour en faire sa femme. Celui-ci consulte la Surintendante des filles, qui avertit celle dont c'est le tour d'être mariée. Le prêtre la présente au jeune homme et les laisse ensemble pendant une heure, au bout de la quelle il revient. Si les deux parties se conviennent, on les marie le lendemain. Dans le cas contraire, ils sont l'un et l'autre fort à plaindre, sur-tout la femme, car on la remet au bout de la liste qui monte quelquefois à soixante ou soixante dix; et alors la pauvre fille ne court pas la moindre chanse d'avoir un mari jusqu'a ce qu'elle se retrouve à la tête de cette longue liste; à moins que le meme homme, changeant d'avis, ne se sente porté à l'épouser, car il ne peut jamais avoir d'autre femme que celle avec laquelle il a eu la premiere entrevue. Voilà, je crois, pourquoi il y a tant de vieilles femmes parmi celles qui ne sont point mariées. Vous voyez par là, mon ami, que le mariage et ses douces jouissances ne sont pas dans cette société, le prix ni le resultat des passions. C'est pour ainsi dire une espèce de mécanique que le hazard met en mouvement et dont la nécessité dirige les effets.

Lorsque les deux parties sont d'accord, et que le mariage est fait, on leur fournit, aux dépens de la société, une maison. Il y a, autour de la ville, un grand nombre de ces habitations qui sont propres et commodes, et toutes accompagnées d'un joli jardin. Leurs enfans des deux sexes leur sont ôtés à l'âge de six ans et placés dans les deux séminaires; au moyen de quoi, ils ne peuvent avoir pour eux que peu d'attachement. Lorsqu'un des deux époux vient à mourir; si c'est l'homme qui devient veuf, il retourne à l'appartement des garçons; et si c'est lui qui meurt, sa veuve se retire dans une maison qui est bâtie exprès pour cette destination.

La réligion des Moraves ressemble plus à celle des Luthériens qu'à celle des calvinistes, elle differe de l'une et de l'autre en ce point fort important qu'ils admettent la musique et la peinture dans leurs temples. La priere employe presque un tiers de leur temps. Car outre le service public qui se fait tous les jours dans la grande Eglise, ils ont dans leurs chapelles particulières des exercices de dévotion qu'ils font le matin, à midi, et le soir.

En mettant à part leur ridicule méthode de contracter les mariages, à laquelle même ils n'attachent pas beaucoup d'importance je ne peux m'empêcher de croire que si le bonheur peut se rencontrer dans cette vie, ils l'ont trouvé. Loin du tumulte et des agitations du monde, ils vivent dans une parfaite liberté ; chacun suit ses goûts, et se livre aux occupations dont il se sent le plus capable. Leur habitation est dans la plus délicieuse situation que l'on puisse imaginer. Leur demeure est si saine, leur vie est si tranquille, qu'ils sont sujets à très peu de maladies, si même ils en connoissent quelques unes.

Etrangers à nos besoins, ils le sont de même à nos vices. N'ayant aucune connoissance des jouissances rafinées du luxe, ils ne regrettent point de n'être pas assez riches pour se les procurer. Mais ils possèdent ce qui manque à bien des gens opulens de tout ce qu'on appele les biens de la vie, ils ont ces vrais et solides biens, la santé du corps et la paix de l'ame...., puissiez vous comme eux, mon ami, quoique vous ne soyez point Morave, jouir de

ces precieux avantages ; ce sont les vœux biens sincères de votre ami, etc

Votre, etc.

LETTRE LXXV.

Hartford, dans le Connecticut.
le 14 Septembre 1781.

MON CHER AMI,

On regarde cette ville-ci comme la Capitale de la province ; elle est située sur le côté Ouest de la rivière de connecticut, à environ quarante milles de distance de la côte de la mer.

On nous a montré, entre autres curiosités, une Maison bâtie en 1640 avec du chêne d'Amérique, dont les charpentes sont encore parfaitement saines et presque dans un état de pétrification. C'est dans cette Maison qu'avoit pris naissance un jonatham-Belcher, écuyer, qui a été Gouverneur de ce pays ainsi que du nouveau Jersey, et qui, par son administration intègre et ferme, s'étoit fait adorer des deux provinces. On

nous a fait voir aussi un orme regardé comme aussi sacré, que le chêne l'étoit autrefois par les anciens Bardes, ou Druides de notre pays. Cet orme dans un danger pressant, a servi à cacher la charte de la province. La troisième chose qu'on nous a montrée est un puits très singulier. Lorsqu'on l'a fait on creusa près de 70 pieds sans trouver une goutte d'eau. Les ouvriers ayant, à cette profondeur, trouvé un grand rocher, et des mineurs l'ayant percé à fin de le faire sauter avec de la poudre, la tarière passa au travers, et l'eau sortit à l'instant avec une telle abondance, qu'on eut toutes les peines du monde, avec des pompes à bras et à feux, à l'empêcher de remplir le puits jusqu'à ce qu'il fût muré. Aussi-tôt que cela fût fini, l'eau monta jusqu'aux bords, se répandit, et forma un ruisseau qui coule depuis plus de cent ans.

Les habitans de Hart-ford racontent une histoire plaisante de Withfield qui fit un voyage dans l'Amérique, dans l'espoir de jetter les semences du méthodisme sur ce continent. Il fit dans la grande assemblée de cette ville un sermon qui, comme vous

allez voir, ne dut pas lui gagner le suffrage de la partie femelle de son auditoire. Aussi fut il insulté, et obligé de se refugier dans la première maison ou l'on voulut bien le recevoir. Le texte qu'il avoit choisi étoit : *frottez mes yeux avec un collyre*. Après avoir disserté pendant très long-temps pour expliquer ce qui n'étoit pas le vrai collyre; il ajouta dans le jargon ordinaire de ces prédicateurs fanatiques : je vais vous dire a présent mes frères ce qu'est le véritable collyre ; c'est la foi, c'est la grace, c'est la simplicité, c'est la vertu, c'est l'eau de vierge. Mais où la trouver, grand Dieu ! Hélas, peut-être que dans cette nombreuse assemblée on n'en trouveroit pas.

Il y a dans un lieu qu'on appelle Symsbury, quelques mines de cuivre qui sont aujourd'hui épuisées de leur minéral. On en a fait une prison d'état où l'on envoyoit autre fois des criminels, que l'assemblée général ne jugeoit pas à propos de punir de mort. On croyoit montrer par là l'indulgence et l'humanité de la loi, mais on l'auroit mieux prouvée, selon moi, en pendant sur le champ ces infortunés. Car après avoir trainé pendant quelques mois

une misérable existence, une dissolution totale mettoit fin à leurs maux. Il y a plusieurs années que ces mines ont été creusées: et les mineurs ont percé près d'un demi mille au dessous d'une montagne, en pratiquant plusieurs grandes chambres qui sont à plus de quarante toises de profondeur. On descend les prisonniers dans cette triste caverne à l'aide d'un cable par un trou qui sert en même temps à leur donner de l'air et à leur faire passer leurs vivres. Quant à la lumière, elle leur parvient à peine. Depuis le commencement de la guerre, on a eu l'infamie de faire servir ces mines de prison aux loyalistes, pour les faire renoncer à leur attachement pour leur Souverain, et les forcer d'obéir au Congrés. Je sais que plusieurs ont été enlevés de leurs maisons, et après un très léger examen dans lequel on se procuroit facilement des témoins, qui par malice ou par intérêt, déposoient de tout ce que l'on vouloit, on les a ensévelis dans ces mines, où ils ont péri après un court intervalle de misère et de douleur. Quand on pense au nombre de ces braves et malheureux citoyens qui ont été enfermés dans ces horribles prisons, et qui y

sont morts, on peut bien les appeller les Catacombes de la loyauté.

On trouve ici un animal que l'on suppose particulier à la nouvelle Angleterre et qu'on appelle le Cuba. Il semble savoir que sa famille a besoin de ses secours et de sa protection, et n'abandonne jamais ses petits jusqu'à ce que la mort le sépare d'avec eux. Ce qui fait le plus d'honneur à sa générosité, c'est que jamais il ne maltraite sa femelle quoiqu'elle le provoque très souvent. Quelle charmante leçon donne ici la nature, au genre humain, et combien il seroit heureux que les êtres qui se disent raisonnables suivissent l'exemple de ceux qui ne le sont pas.

Je suis, etc.

LETTRE LXVI.

Newyork, 25 *Septembre* 1781.

MON CHER AMI,

New-Haven est remarquable pour avoir donné aux habitans de la nouvelle Angleterre l'Epithete de têtes de citrouille (Pum-

pkinheads) cela vient d'un code très sévère de loix civiles et religieuses qui fut fait lors des premiers établissemens dans le Connecticut. Il ordonnoit, entre autres choses, à tous les mâles de couper leurs cheveux à l'extrémité d'un bonnet qu'ils portoient sur la tête. Lorsqu'ils eurent de la peine à se procurer des bonnets, ils y substituèrent l'écaille d'une citrouille qu'ils plaçoient tous les samedis sur leur tête afin de couper leurs cheveux tout autour. Il est difficile de concevoir quelle vertu religieuse pouvoit résulter de cette méthode. C'est un usage fort prudent, sans doute, en ce qu'il empêche les cheveux de se mêler, épargne les bourses et les rubans pour les attacher, et les empêche d'incommoder la vue en retombant sur les yeux. J'imagine que cette coutume venoit de ce qu'étaut à la fois pour la plupart des fanatiques et des scélérats, ceux qui avoient perdu leurs oreilles pour cause d'hérésie ne vouloient pas cacher un malheur dont ils se croyoient honorés.

Nous avons passé auprès d'une Eglise située près de la côte de la mer et qui il y a environ trois semaines fut attaquée

un dimanche, pendant le service divin, par un parti de Long-island. Les principaux rebelles avec le prêtre furent faits prisonniers; l'allarme et la confusion furent extrêmes, aussi-tôt que l'on sut que l'ennemi approchoit. Tout le monde voulût sortir en même temps de l'Eglise. Chacun prit le premier cheval qu'il trouva sous la main, et s'en fuit au grand gallop. Quelques uns de notre parti montèrent sur d'autres chevaux, et les poursuivirent. Un habitant qui demeure auprès de l'Eglise nous a dit que c'étoit une chose véritablement plaisante à voir, les uns s'enfuyant avec le cheval de leur voisin, le propriétaire courant après pour le reclamer, d'autre cherchant un azyle dans le bois voisin; des femmes échevelées criant, pleurant, s'évanouissant, et comme de tout cela il ne résulta aucun mal, cela devoit vraiment être risible.

A notre arrivée à Kings-bridge il se répandit sur tous nos visages une expression de joie qu'il m'est impossible de vous dépeindre; elle redoubla quand nous eûmes passé la barrière et que nous nous trouvâmes vraiment en liberté et hors des mains des bar-

bares. Tant d'évènemens s'étoient succédés, tant de circonstances facheuses avoient eu lieu depuis que nous avions été faits prisonniers, que quoique nous eussions su officiellement, par le commissaire chargé de cette partie, que nous avions été échangés, quoiqu'on nous eût delivré nos passeports, nous ne nous crûmes cependant véritablement libres qu'après avoir passé les lignes Anglaises.

L'Isle de Newyork à Kings'bridge est jointe au continent par un petit pont de bois et le pays d'alentour est rocailleux et montueux. La riviere qui sépare l'isle du continent, la met à l'abri d'une invasion subite de l'ennemi, et les ouvrages avancés la dominent tellement qu'une armée seroit mise en pieces si elle essayoit de forcer ce passage. Ce poste est à quatorze milles de la ville de Newyork.

Notre flotte se répare de ce qu'elle à souffert dans une action avec la flotte françoise dans la baye de Chesapeak; sitôt qu'elle sera en état, elle doit partir avec un corps de troupes considérable que sir Henry Clinton doit commander lui-même, à fin de sauver, s'il est possible, l'armée du

général Cornwallis. Je ne peux vous peindre l'empressement que les matelots et les soldats mettent à l'exécution de ce projet, sur-tout les premiers, qui travaillent sans relâche à faire sur la flotte les réparations nécessaires.

Un jour ou deux avant que nous arrivassions ici, le prince Guillaume Henri y arriva d'Angleterre sur le Lion, de 74 canons, commandé par l'amiral Bibby. Le prince est descendu à terre et a visité tout ce qu'il y avoit à voir tant dans la ville, que dans les postes voisins. Il a de l'esprit et de la sensibilité, fait des remarques ingénieuses, et des observations très justes. Il accosta, il y a quelques temps, le lieutenant Bibby de notre Régiment de la manière suivante. Hé bien, capitaine Bibby, Vous voilà donc adjudant Général, je pense qu'il y a gros à gagner dans cette place. Bilby répondit : sur ma parole, votre altesse royale est mal instruite. Il n'y a aucun de ces Officiers qui ait plus que ses simples appointemens... en vérité! s'écria S. A, avec surprise... Eh bien, en ce cas, partagez avec les commissaires et les ma-

réchaux généraux des logis. Car, croyez moi, ils en ont assez pour deux.

La ville de Newyork est à l'extremîté des l'Isle. Sa situation est infiniment agréable elle domine sur les sites les plus variés et les plus délicieux qu'on puisse concevoir. La plus grande partie de la ville est bâtie sur le côté Est de la riviere à cause du port. Dans plusieurs rues, il y a de chaque côté des rangs d'arbres qui mettent à l'abri des violentes chaleurs de l'été. La plupart des maisons sont en brique, solidement et proprement bâties, et ont plusieurs étages. Plusieurs ont sur le toît des balcons où les habitans se tiennent pendant les soirées d'été pour jouir de la vue du port et des côtes voisines. Les toits sont couverts en bardeau. Les rues sont pavées et propres, mais en général, *fort* étroites, excepté deux ou trois qui sont spacieuses et airées. La ville a un peu plus d'un mille de long, et environ un demi mille de large. On regarde sa situation comme saine, mais elle à un grand inconvénient qui est de manquer d'eau douce.

Il y a plusieurs bâtimens publics, mais peu méritent quelque attention. Il y avoit deux

deux grandes églises l'ancienne qu'on appeloit la trinité et la nouvelle qui porte le nom de chapelle de saint george; la première a été détruite par le feu. Il paroit par ce qui en reste qu'elle étoit dans le goût gothique. La seconde étoit bâtie sur le modele de quelques unes des nouvelles église de Londres, et en face est une grande place où est un parc d'artillerie. Il y a outre ces deux églises plusieurs autres bâtimens destinés au culte divin, tels que deux églises de Calvinistes de la haute Allemagne et deux de la basse, une françoise, des lieux d'assemblée pour les Luthériens, les Presbitériens, les Quakers, les Anabaptistes, les Moraves, et une synagogue de Juifs. Il y a une très belle école de charité pour soixante jeunes garçons ou filles, un bon attelier public, des barraques pour un régiment et une très forte prison. Le palais de justice n'est pas aussi considérable qu'on pourroit le désirer dans une telle ville, et on en a fait depuis peu une cazerne pour la principale garde.

La citadelle dans l'origine étoit quadrangulaire et pouvoit contenir soixante pieces de canon. Mais on y a ajouté beaucoup d'ouvrages. C'est dans cette citadelle qu'est le

gouverneur; audessous est une batterie capable de porter quatre-vint quatorze canons, et barraques pour deux compagnies de soldats. Dans une petite Isle en face de la ville est un hopital pour les matelots malades ou blessés.

La rivière du Nord est à un peu plus de deux milles au-dessus à *PaulusHook*. Il s'y trouve une très bonne fortification en face de *New-York*. Comme ce port est exposé aux vents de Nord, et aux glaces poussées par les courans, les vaisseaux, dans cette saison, n'y restent point et viennent jetter l'ancre dans la riviere de l'Est ou le port, quoique plus petit, est meilleur et plus sur.

La mer au-près de New-York produit une grande quantité d'huitres ainsi que beaucoup d'autres poissons de toute espèce. Les écrévisses de mer y étoient autre fois très abondantes et d'une grosseur énorme Mais après la canonade de long-island elles ont abandonné la côte, et depuis on n'en a pas revu une seule. La manière dont elles avoient commencé à y venir est assez singuliere. Quoiqu'il y en eut abondamment dans la nouvelle Angleterre, on n'en trouvoit aucune ici. Mais la ville en étoit fourni par les habitans de

la nouvelle Angleterre qui les apportoient dans de grands bàteaux plats. Un de ces bâteaux venant par le détroit, et passant par un endroit très dangereux qu'on appelle les *portes de l'enfer*, toucha et fut mis en pièce. Les écrevisses s'échaperent, elles resterent dans les environs, y multiplierent fort vite, et depuis ce temps on en a pris abondamment juqu'à ce qu'elle ayent été effrayées par le bruit du canon.

Après vous avoir parlé d'une chose aussi terrible que les portes de l'enfer, je ne peux me dispenser de vous en donner la description ce que je suis d'autant mieux en état de faire qu'une après midi j'ai fait avec quelques canarades une partie de promenade dans le détroit, exprès pour voir traverser ce dangereux passage. Nous quittâmes New-York avec une jolie brise, vers le temps où la marée est la plus haute, parce que dans toute autre moment le passage seroit impraticable. Au bout d'environ deux heures nous passâmes au travers des *portes de l'enfer*; on ne peut réellement voir ce lieu sans se rappeller la description de Charybde et de Scylla. La mer en cet endroit à environ un demi mille de large, mais le canal

est fort étroit, et n'a pas plus de quatre-vingt toises. L'eau y court avec une rapidité prodigieuse, se partage en divers courants dont il n'y en a qu'un que le vaisseau puisse suivre sans danger, car d'un côté il y a une multitude de rochers qui paroissent à fleur d'eau, et de l'autre est un tourbillou terrible produit par un rocher caché à environ neuf pieds sous l'eau et qu'on appelle le pot. Tout ce qui approche de ce tourbillon est entrainé, et englouti, et va se briser en mille pieces sur le rocher qui est au fonds. Dans certains temps de la marée, ce gouffre bouillonne avec fureur comme un vase sur le feu, et dans d'autres il attire et absorbe tout comme un entonnoir.

Persque vis-à vis les portes de l'enfer, est un autre récif de rochers, auquel par une analogie d'horreur; on a donné le nom de *poële à frire du Diable*. Le bruit que fait la vague, en courant sur ces rochers peut être comparé à celui que fait de l'eau versée sur un fer rouge. Ce récif attire aussi les vaisseaux, et les fait inévitablement périr.

On a des pilotes très-habiles pour passer ces dangereux détroits; mais malgré leurs

soins, il y périt souvent des vaisseaux. Avant la guerre, on regardoit comme impossible qu'un vaisseau à trois mats pût y passer, mais depuis le commencement des hostilités, des convois de transport et des frégates qui les escortaient l'ont essayé, et en sont venues à bout.

Ce qui est encore plus extraordinaire, et montre autant de talens que d'intrépidité, c'est que l'habile marin sir James Wallace a conduit le vaisseau du Roi, l'experiment de cinquante canons, à travers de ce terrible canal.

Lorsque M. Destaing quitta Sandy-Hook avec une force supérieure, et bloqua le port de New-York, il envoya quelque vaisseaux de lignes autour de long-Island pour croiser dans le détroit, et intercepter quelques uns des vaisseaux du Roi. Sir James Wallace à cette époque croisoit à l'entrée, et appercevant les vaisseaux françois rentra dans le détroit. Les françois le poursuivirent croyant être surs de leur proye. Sir James vit le danger dans le quel il étoit. Hors d'état d'engager le combat contre des forces si supérieures, plutôt que de laisser toucher le vaisseau du Roy entre les mains de

l'ennemi, il tenta l'entreprise hardie de passer au travers des *portes de l'enfer;* ce qui frappa d'étonnement et d'admiration non seulement les françois qui s'en retournerent très mécontents, mais tous les capitaines même de notre flotte. On avoit toujours regardé comme une témérité de de tenter ce passage. La nécessité apprit à le franchir.

J'ai été aujourd'hui à la côte, et j'ai vu partir le bâteau de pêcheur qui porte des dépêches pour l'armée du lord cornwallis. Vous n'imaginez pas combien l'équipage est enchanté de porter des nouvelles qui seront si bien reçues.

Comme ce sont des bâteax ouverts, et qu'ils ont un grand nombre de lieues à faire pour gagner le chesapeak vous jugez bien que ce voyage les expose aux plus grands dangers. Leur projet est de suivre la côte. Mais ils peuvent facilement être portés hors de la vue de terre; le dernier bâteau envoyé par lord Cornwallis a été pendant trois jours dans cette situation. Ils évitent facilement l'ennemi parce qu'ils peuvent passer dans les basses eaux et se tenir le long des côtes. Les bâteaux qui passent entre les deux ar-

mées ne craignent pas beaucoup d'être pris, si ce n'est en traversant la flotte françoise, à l'embouchure de la chesapeak.

Votre ami etc.

LETTRE LXXVI.

Newyork, le 30 Octobre 1781.

MON CHER AMI,

Quoique Long-Island soit dans notre possession, l'extrémité en est continuellement battue par des partis américains qui, du connecticut, passent le détroit, et n'ont d'autre occupation que de piller des habitations, et d'emmener des prisonniers.

En passant la riviere de l'Est à New-York on arrive à Brooklyn village composé de quelques maisons éparses. Il y a dans cet endroit une excellente auberge où l'on fait des parties pour aller manger du Poisson. Le maître de cette Maison a gagné pendant cette guerre ci une fortune immense. A peu de distance de Brooklyn, il y a quelques hauteurs assez considérables qui commandent la ville de New-York ; on y a bâti un

fort regulier avec quatre bastions. Vous decrire les ouvrages que les Américains avoit faits sur cette Isle seroit y donner plus d'attention qu'il n'en méritent. Ils la couvrent presque toute entiere, non-seulement ils sont placés sur des lieux très heureux, et très avantageux, mais ils sont bien fortifiés, et je suis très surpris que les Américains les ayent si promptement abandonnés; d'autant que par cette démarche, ils étoient surs de perdre New-York. Je suis porté à croire que le général Washington les vit si effrayés après la bataille, nos troupes les ayant poursuivis jusqu'au près de leurs lignes, qu'il pensa qu'ils ne resisteraient pas à un assaut et si ses lignes avoient été emportés il savoit qu'il n'avoit pas de retraite, et que son armée devoit être inévitablement détruite.

Long-Island est la plus grande isle depuis le Cap Floride jusqu'au Cap noir. Elle a cent trente milles de long, sur quinze milles de large; et c'est de sa forme qu'elle tire son nom. Le côté sud, qui borde l'atlantique, est bas, uni et sabloneux, avec de grandes bayes qui pénetrent, dans presque toute la longueur de l'isle. Du côté du Continent, le terrein est élevé, mon-

tueux et tourmenté ; avec beaucoup de belles bayes et de bons ports. Au milieu de l'isle, dans toute sa longueur, règne une chaîne de montagnes, de dessus lesquelles, la vüe s'étend sur l'Océan et sur le continent voisin.

La plaine est parfaitement de niveau, et ce qui est un phénomène en Amérique, il n'y croit pas un arbre. On dit que le sol est incapable de produire aucun arbre, et même aucuns végétaux, excepté un gazon grossier et une espèce de broussaille ou d'arbrisseau qui n'atteint jamais plus de quatre ou cinq pieds de haut, et qui même ne croît que dans une certaine partie de cette plaine.

Ce sol est une terre noire, d'une qualité spongieuse, couverte d'une espèce de mousse. Au-dessous est un lit de gravier qui, en absorbant les plus fortes pluies, empêche l'humidité de rester sur la terre. Il en résulte naturellement, que dans les tems humides, il y a une grande abondance de gazon ; et que dans les tems secs, il est entièrement brûlé.

Cette plaine nourrit une grande quantité de bestiaux, de moutons et de chevaux, qui

trouvent de l'eau dans des marres, faites exprès par les habitans ; pour qu'elles puissent retenir les eaux de pluies, on garnit le fond en argi , car par une singularité presque aussi remarquable que la plaine elle-même, il n'y a pas une seule source, ni un seul cours d'eau, daus toute son étendue. Elle est comme nos communes d'Angleterre, sans aucunes enceintes et presque inhabitée. On y trouve cependant quelques maisons publiques, pour la commodité des voyageurs.

Je ne peux vous peindre l'agitation et l'inquiétude de tous les esprits, lorsque la flotte est partie d'ici, pleine d'espoir et d'empressement, quoiqu'elle fut obligée de s'ouvrir un chemin au-travers d'une force bien supérieure. C'eût été le moyen de sauver la belle et brave armée du Lord Cornwalis. Mais il n'y a point de termes qui puissent vous rendre le désespoir qu'éprouverent tous les fidèles sujets du roi, lorsque la flotte revint, sans avoir pu effectuer ce noble projet ; trois jours avant que la flotte eût gagné la Chesapeak, cette belle armée s'étoit rendue aux forces combinées de France et d'Amérique.

Lorsque la flotte anglaise partit de Sandy-hook, le Général Washington, quoiqu'éloigné de plus de six cent milles, en eut des nouvelles certaines, quarante huit heures après le départ, par le moyen des signaux de feux et de canons. Un rebelle fort connu à Newyork, au moment où la flotte mit à la voile, suspendit au haut de sa maison un pavillon blanc pour servir de signal. On y répondit sur le champ par un coup de canon, éloigné d'environ un demi mille de notre poste à *Paulus-hook*. Après cela on entendit tout le long de la côte opposée, un bruit de canon continuel ; et ce fut environ deux jours après le départ de la flotte, que le Général Washington pressa si fort l'armée de se rendre. Le secret est si essentiel dans les opérations de la guerre que si dans les plans les mieux concertés, l'exécution d'une seule mesure est découverte, tout le reste échoue. C'est ce qui arriva dans cette circonstance. Le départ de la flotte fut revélé aux américains par un traitre déguisé sous les apparences d'un loyaliste, et c'est à des causes semblables, qu'on peut attribuer la plupart des calami-

tés qu'ont éprouvées nos troupes sur le continent.

La perte de l'armée du général Cornwalis est un coup trop funeste pour qu'on puisse facilement ni promptement le réparer. Cet événement doit évidemment changer la face des affaires : car la guerre, d'offensive qu'elle étoit d'abord, et qu'elle eut dû rester, va dégénérer en une honteusé défensive, et si l'Angleterre est déterminée à soumettre les colonies, elle doit y envoyer au primptems un renfort considérable, sans quoi la prise de l'armée de Cornwalis sera la dernière scène de la guerre sur le continent de l'Amérique.

J'ai arrêté mon passage dans le paquebot le Swallow, qui part à la fin de la semaine pour l'Angleterre. J'ai préféré un paquebot à un vaisseau de transport, non-seulement, parce qu'il est meilleur voilier, et qu'ayant plus de monde, il est moins en danger d'être pris; mais encore parce que les vaisseaux de transport sont en général si mauvais, leurs fonds sont si endommagés par le long tems qu'ils passent dans les rivières, qu'un bâtiment de cette espèce ne

pourroit jamais résister aux vents violens et aux fortes vagues d'une traversée d'hiver.

Comme cette lettre est la derniére que je vous écrirai d'Amérique, permettez-moi, avant de dire à ce pays un dernier adieu de faire quelques réflexions sur cette malheureuse contestation.

Quoique l'Amérique à l'aide de la France, et de ses forces maritimes, puisse parvenir à l'indépendance qu'elle désire, elle verra bientôt dans quel embarras elle s'est jettée elle-même, et quelles convulsions agiteront ses provinces pendant de longues années. Comme état nouveau elle doit établir et maintenir son caractère public, et elle est obligée par tous les liens de la politique, à ne pas aband nner ses alliés.

Hélas ! malheureux américains, que séduit une brillante-erreur, vous vous repentirez trop tard de votre imprudence. Je le demande aux plus raisonnables d'entre vous; lorsque vous aurez établi votre indépendance, jouirez-vous de cette liberté, de cette tranquillité que vous procuroit le gouvernement anglois ? si vous êtes impartiaux vous devez me répondre non; mais un jour

peut-être nous y parviendrons. J'ai lieu de craindre que ce période ne soit prodigieusement éloigné.

Ils ont fait véritablement une grande faute de se mêler aux cabales de cette cour de France qui, tôt ou tard, non-seulement tâchera de les asservir réellement, mais leur enlevera leurs provinces méridionales. J'ose assurer d'après les conjectures les mieux fondées, qu'avant un demi siécle l'Amérique, pour se défendre de la persécution et de la tyrannie de la France, viendra reclamer de la métropole cette protection qu'elle a rejettée avec tant d'ingratitude. Ils savent qu'ils étoient heureux avant cette triste révolution, et ils sentiront qu'ils ne peuvent plus l'être; ils regretteront en silence ce funeste changement, ou s'il leur reste quelque courage, ils seront encore une fois obligés de recourir aux armes.

Je suis, etc.

LETTRE LXXVIII.

A bord du Paquebot le Swallow, au port de Ste Marie, dans les isles de Scilly le 8 *décembre* 1781.

MON CHER AMI.

Le lendemain de notre arrivée ici, Lord Dalrymple qui étoit chargé des dépêches de Sir Henry Clinton, a craint que le paquebot ne fut retenu trop long-tems par les vents contraires. Empressé de remettre des dépêches si importantes pour la Nation, il a loué un bâteau de pêcheur, et quoiqu'il ventât grand frais, méprisant et les dangers de la mer et ceux de tant d'ennemis dont elle est couverte, ou plutôt les bravant hardiment par zèle pour la chose publique; il est parti d'ici au plus grand risque de sa vie, avec le Comte de Lincoln qui étoit passager à bord du paquebot. Nous avons vu de dessus une éminence le bateau s'éloigner de ces isles, et la mer étoit si prodigieusement grosse que tout le monde a pensé qu'il

n'atteindroit jamais la côte d'Angleterre.

On conduit les étrangers qui abordent [illegible] l'endroit où fut trouvé le corps du fameux Amiral Sir Cloudesley Shovel, après son naufrage en 1707. Ce fut dans une petite anse appelée Port-helisk, près de ce qu'on appelle les Tolmens. La tradition rapporte qu'il fut trouvé nud, et n'étant distingué du moindre matelot que par un portrait de sa royale maitresse qu'il portait à son col, et derriére lequel étoit gravé son nom.

Un banc de sable voisin sembloit s'offrir de lui-méme pour le recevoir. On l'enterra dedans. Tous ceux qui ont vu les lieux conviendront qu'il eût été doublement inhumain de ne pas l'enterrer quelqu'il fut. Pour moi ils me rappellerent sur le champ l'argument qu'employe Architas, pour demander qu'on lui rende un service semblable.

At tu, nauta, vagæ ne parce malignus
Arenæ,
Ossibus et Capiti inhumato,
Particulam dare.

Hor. od. 28. lib. 1.

L'histoire nous apprend que le corps de

ce

ce grand homme fut ensuite enlevé et porté à l'abbaye de Westminster. On distingue encore une petite fosse sur ce sable couvert de gazon.

Pulveris exigui parva munera. ibid.

Ces isles sont d'une grande utilité en tems de guerre, en ce qu'elles servent de réfuge aux vaisseaux marchands et aux bâtimens destinés pour la métropole qui, sans cet abri, seroient obligés par les vents contraires, de louvoyer dans le canal, exposés au danger d'être pris par l'ennemi.

Il est fâcheux qu'on n'ait pas établi un paquebot de correspondance entre ces isles et le continent. C'est même un inconvénient dont on a lieu de se plaindre. Je suis persuadé qu'il rapporteroit beaucoup d'argent. Car pendant notre séjour, on a remis au capitaine de notre vaisseau un paquet de lettres presqu'aussi gros que celui qu'il a apporté de Newyork. Vous aurez peine à croire, qu'on a été, ici, dix-sept semaines sans avoir aucunes nouvelles du Continent. Une telle interruption de correspondance, doit être fatale pour le commerce. Un petit bâtiment d'environ quarante tonneaux, qui iroit et

viendroit tant que le tems le permettroit, gagneroit par le fret et le commerce, non-seulement de quoi payer ses frais, mais donneroit même un revenu assez avantageux à celui qui l'établiroit.

Plusieurs habitans m'ont fait remarquer, combien il seroit utile, qu'il y eut une frégate fixée ici; car pendant cette guerre, un Cutter françois est entré dans le port, dans l'intention de s'emparer des bâtimens qui étoient à l'ancre. Mais une frégate se trouvant ici dans ce moment, le Cutter qui l'apperçut, s'éloigna, et depuis il n'en a paru aucun; ce qui vient, sans doute, de la persuasion où l'on est, qu'il y a une frégate à demeure dans ces isles.

Le vent devenant favorable, le Capitaine a prié les passagers de se rendre à bord.

LETTRE LXXIX.

Falmouth le 15 Décembre 1781.

MON CHER AMI,

Hier après midi, nous sommes partis des isles de Scilly, et nous sommes arrivés ici

vers une heure du matin. J'essayerois envain de peindre les transports que j'ai éprouvés en allant à terre, et la joie que j'ai ressentie en remettant le pied sur le sol qui m'a vu naître.

Nous avons appris ici, qu'après avoir fait une traversée fort dangereuse, et avoir pensé être pris par un Cutter françois, le Comte de Lincoln et Lord Dalrymple sont arrivés en sûreté à Penzance, et ont passé ici, il y a quelques jours, pour se rendre à Londres.

Le premier de ces seigneurs a eu un événement qui doit l'avoir prodigieusement affecté. Pendant qu'ils changoient de chevaux, un cercueil partoit de la même auberge pour Londres, et Milord ayant demandé ce que c'étoit, on lui dit que c'étoit un corps arrivé depuis peu de jours par le paquebot de Lisbonne. Ces mots éveillerent à la fois dans son ame, la crainte et la curiosité. C'étoit le corps de son frere, Lord John Pelham Clinton qui, peu de mois auparavant, étoit parti pour Lisbonne dans l'espoir d'y recouvrer sa santé, un frere qu'il désiroit ardemment de revoir, dont l'affection faisoit son bonheur et sa gloire

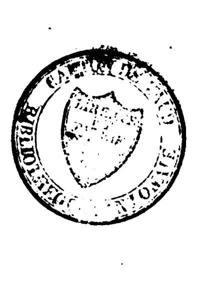
Ainsi sont renversées nos plus flatteuses espérances, comme une tour soutenue par un roseau toujours prêt à se briser. Votre ame sensible, jugera mieux de la situation de son cœur en reçevant cette triste nouvelle, que ma plume ne pourroit vous la décrire.

Une chose remarquable, c'est que le jour qui précéda notre arrivée aux isles de Scilly, tandis que nous donnions la chasse à un vaisseau qui étoit devant nous, il montra une grande inquiétude, au sujet de son frère, dont il n'avoit pas eu de nouvelles depuis plusieurs mois;et il ajouta tristement, qu'il espéroit en recevoir par le premier courier. Le vaisseau que nous voyons alors, étoit précisément le paquebot de Lisbonne, qui portait le corps de ce malheureux frère.

J'ai satisfait autant qu'il a été en moi, à la demande que vous me fîtes, lors de mon départ d'Angleterre, de vous donner de mes nouvelles, toutes les fois que j'en trouverois l'occasion. Comme cette lettré doit terminer notre correspondance, trouvez bon qu'en la finissant, je vous prie d'excuser les expressions inexactes et les fautes de tous genres, qui peuvent s'y trouver. Si

vous avez la bonté de croire que je me fie beaucoup moins à mes talens, qu'à votre indulgence ; et que j'ai d'ailleurs le plus grand empressement de me jetter dans vos bras, cela fera honneur à votre jugement, et prouvera votre amitié pour votre etc.

FIN.




DE F. C. DE LA HARPE

